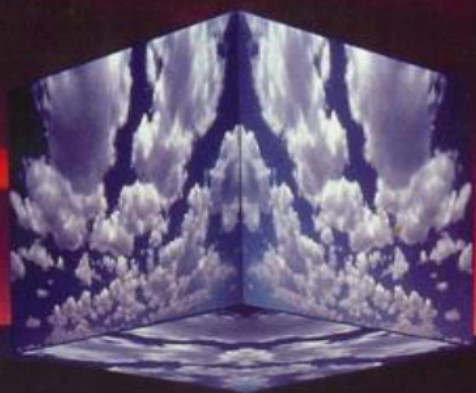


Le Prince Blessé : Et Autres Nouvelles

René Barjavel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



RENÉ

BARJAVEL

Romans extraordinaires

Le prince blessé

LE PRINCE BLESSE

et autres nouvelles

René Barjavel



Le prince blessé,
© Flammarion, 1974

© Omnibus, 1995, pour la présente édition

ISBN : 2-7442-9493-9

N° Editeur : 26914

Dépôt légal : mai 1996

Table des matières

Le prince blessé	6
Monsieur Lery	25
Monsieur Charton	35
Les bêtes I - <i>Le têtard</i>	43
Les enfants de l'ombre	45
Les bêtes II - Les lionnes	55
Les mains d'Anicette	57
Les bêtes III - <i>Le papillon</i>	67
Péniche	69
Les bêtes IV - La couleuvre	77
La fée et le soldat	80
Les bêtes V - Les loups	88
L'homme fort	91
Les bêtes VI - La créature	102
Béni soit l'atome	104
1 Les rescapés du B.312	104
2 Journal d'un civilisé	111
3 Journal du petit-fils du précédent	115
Les bêtes VII - Elle	117

Un écrivain professionnel débute dans son métier à la maternelle, quand il trace son premier bâton. Voici toutes les nouvelles que j'ai écrites depuis ce temps-là. Ce n'est pas beaucoup, même si j'en ai oublié une ou deux quelque part au fond d'une saison. Il y en a de bonnes et de moins bonnes, mais ce qui me satisfait, c'est que la meilleure est la plus récente. L'âge n'apporte donc pas que l'usure. Puissiez-vous prendre, plus ou moins, du plaisir à toutes. Et si l'une vous ennuie, excusez la faute de l'auteur.

R. B.

Le prince blessé

« Allô ! Ici Radio Bagdad... Vous êtes à l'écoute de Radio Bagdad sur ondes longues, sur ondes moyennes, sur ondes courtes et ultracourtes, sur toutes les ondes que vous voudrez et sur les autres aussi, car il faut que le monde entier reçoive aujourd'hui la nouvelle : notre souverain bien-aimé. Commandeur des Croyants, béni d'Allah, le grand Khalife Haroun al Raschid vient d'avoir un fils.

« Au cours de la très longue vie qu'Allah lui a accordée, notre souverain bien-aimé a fait don de lui-même, pour leur bonheur, à treize mille sept cent quarante-deux épouses. C'est la dernière choisie, la plus jeune, la plus rose, la plus ronde, Fatima la bien-aimée — elles furent toutes les bien-aimées —, qui a reçu d'Allah la grâce de porter en son sein le fils né ce soir. Il est venu au monde les yeux ouverts, ce qui signifie qu'il sera toujours à la recherche de la lumière. Qu'Allah lui accorde de la trouver, et qu'il vous accorde, à vous qui écoutez, la Paix et la Joie. Sa mère a donné au glorieux garçon le nom d'Ali. Qu'ils soient bénis, elle et lui. Il n'y a qu'un seul Dieu, c'est Dieu. »

Seize ans et un jour après la diffusion de cette nouvelle, au lever de la pleine lune, la 2 CV en or du Khalife s'arrêta devant l'entrée du stade olympique de Bagdad, où allait se disputer la finale de la coupe du Monde de football, entre l'équipe du Croissant et celle de la Faucille. Haroun al Raschid replia sur son avant-bras gauche sa longue barbe blanche afin de ne pas la piétiner en descendant de voiture, introduisit ses pieds nus délicats dans les babouches que lui présentait son Grand Vizir agenouillé, et entra dans le stade entre deux haies de paras en battle-dress qui lui présentaient leurs armes.

Quand il apparut dans la tribune impériale, les trois cent mille spectateurs, y compris les supporters de la Faucille, se levèrent et l'acclamèrent en brandissant des fanions et des banderoles. Et le match commença. Ali jouait avant-centre. Il marqua de la tête, de façon foudroyante, les trois buts qui donnèrent la victoire au Croissant. Ce fut si beau que les deux équipes réunies le portèrent en triomphe. Les paras durent tirer dans la foule qui avait envahi la pelouse et se précipitait vers lui comme la mer. Elle n'en aurait rien laissé. Chacun voulait en emporter un morceau, tant l'amour qu'il inspirait était grand. Il était le plus beau, le plus vaillant, le plus doux, le plus intelligent des garçons de l'Empire et peut-être du Monde.

Quand il apparaissait à la télévision, ses grands yeux purs ouverts sur la profondeur de son âme, les femmes de Bagdad sentaient toute la chaleur de leur sang se concentrer au même endroit de leur corps, et certaines, parfois, mouraient.

Après avoir essuyé une larme de joie, Haroun al Raschid rentra au palais. Il traversa le jardin bleu où chantaient les rossignols et les fontaines, et le vent

frais de la nuit lui caressa les joues avec douceur. Il traversa le harem et tendit sa barbe à baiser à celles de ses femmes qui ne dormaient pas encore. C'était tout ce qu'il pouvait faire maintenant pour elles. Depuis la naissance d'Ali, Allah lui avait retiré sa jeunesse. Il n'avait plus pris d'épouse, il avait renvoyé dans leurs familles, avec un sac d'or, les vierges que lui offraient les tribus. Et les tribus savaient, comme lui et Allah le savaient, que la fin de son grand règne approchait. Ali serait son successeur. La plupart de ses précédents fils étaient depuis longtemps morts de vieillesse. Ceux qui vivaient encore et auraient pu prétendre à la succession y avaient renoncé quand ils avaient vu les yeux d'Ali.

Couché dans ses coussins de soie — les plus beaux étaient en soie de Chine et lui avaient été offerts par l'empereur Mao qui était presque aussi âgé que lui — Haroun al Raschid soupira de bonheur et de lassitude, et appuya sur le bouton d'une sonnette. Omar apparut. C'était le génie que le commandeur des Croyants avait chargé de veiller sur Ali, dès le premier instant de sa naissance. Il ne le quittait jamais, jamais. À ce moment même, bien qu'il fût debout au pied de la couche du Khalife, il était aussi auprès d'Ali. Il restait en général invisible, mais pouvait se manifester matériellement à la demande du prince ou de son père, sous toute forme qu'ils lui demandaient. Dans le désert, il devenait tente, chameau ou source. Au palais, il pouvait être petit chien ou cinéma, ou n'importe quoi selon le besoin ou le devoir. Quand on ne désirait rien de précis, c'était lui qui décidait. Ainsi venait-il d'apparaître là sous la forme discrète d'un jeune serviteur, vêtu d'une robe bleue à ceinture d'or qu'il aimait beaucoup.

— Comment va Ali ? demanda le Khalife.

C'était la question de chaque soir. Ce soir-là, le Khalife ajouta :

— Il n'est pas trop fatigué ?

— Il est superbe ! dit Omar avec orgueil, comme s'il se fût agi de son propre fils.

Mais il y avait des milliers d'années qu'Omar n'avait plus engendré. Son dernier fils, après une longue carrière, avait pris imprudemment la forme d'un dragon pour manger quelques jeunes filles et saint Georges l'avait tué.

Le Khalife soupira et dit :

— Il est temps de penser à en faire un roi...

— Il est temps, dit Omar.

— Il connaît le Coran et les poèmes, la chimie du pétrole et sa géologie, la gravitation du dollar, le langage des oiseaux et celui des étoiles, et bien d'autres choses indispensables à ce métier, qui devient chaque jour plus difficile. Tu n'imagines pas, mon pauvre Omar, comme il est compliqué de travailler au bonheur du peuple sans s'attirer sa rancune.

— J'imagine, j'imagine, dit Omar.

— Moi, je me suis toujours arrangé pour être aimé par les femmes. L'amour des femmes du peuple est la racine des rois. Encore ne faut-il pas se laisser dévorer. Mon Ali est vierge du coeur et de la chair, et plus tendre que

la crème du lait de gazelle. Si nous n'y prenons garde, toi et moi, elles le mangeront comme un agneau. Il faut qu'il apprenne à se méfier des femmes, Omar. On ne les aime bien que si l'on y prend garde. Où pourrions-nous l'envoyer pour l'aguerrir ?

Omar leva les deux mains ouvertes en un signe d'évidence.

— Tu as raison, j'y pensais aussi, dit le Khalife...

Le lendemain, Haroun al Raschid fit savoir au président de la République française qu'il désirait acheter le jardin des Tuileries pour y construire un palais pour son fils. Le président lui répondit qu'il ne pouvait laisser une dynastie étrangère, fût-elle amie, s'établir dans un jardin municipal. Avec son profond regret. Le Khalife, alors, acheta le Crillon, renvoya les clients dans leurs foyers et fit entièrement reconstruire et redécorer l'intérieur en style du Croissant. Cela ne prit que deux ans, pendant lesquels Ali devint plus grand, plus fort, et encore plus beau.

Quand vint le jour du départ, la mère du prince, Fatima — toujours belle —, versa beaucoup de larmes et Ali en versa quelques-unes en lui baisant les mains. Mais l'intérieur de son coeur était joyeux à la pensée du voyage et du séjour dans la capitale de l'Occident pleine de merveilles et de fumées. Il prit respectueusement congé de son père, qui lui dit :

— Surtout, ne sois pas sage !

— Oui, Sire.

— Omar t'accompagne.

— Et Allah aussi, mon père.

— Et Allah aussi, bien entendu.

En une semaine, Paris devint fou d'Ali. L'intérieur du Crillon avait été en partie enlevé, comme celui d'une tomate qu'on veut farcir. Dans cet espace rendu libre, les architectes du Khalife avaient fait naître un jardin oriental plein de fleurs, de fontaines et de perroquets, avec quelques gazelles mélancoliques. Ali y donna des fêtes comme on n'en avait plus vu depuis des siècles. Au petit matin, elles débordaient sur la place de la Concorde qu'elles emplissaient de lumière et de musique. Les quelques automobiles qui passaient se joignaient à la danse, avec les agents accourus. Quand venait le jour, la place était couverte de confetti et de serpents parmi lesquels dormaient des filles et les éboueurs ivres.

Le visage du prince paraissait sur la couverture de toutes les revues. Des attroupements se formaient devant les kiosques pour le contempler. Van Dongen fit de lui soixante-dix-sept portraits et les accrocha au mur d'une pièce ronde. Il s'assit sur un pouf tournant, au centre de la pièce, au point exact où les soixante-dix-sept immenses regards du prince regardaient, et on ne put plus l'en faire bouger. Le pinceau qu'il tenait à la main devint sec. On inhuma le peintre sur place. Ce lieu se nomme depuis le Musée du Regard.

Toutes les buveuses d'or aux grandes dents, toutes les adolescentes romanesques et naïves, toutes les femmes mûres incomprises se ruèrent vers Ali. Omar se rappela les craintes du Khalife et, pour empêcher que son jeune

maître fût dévoré, il le revêtit sans qu'il le sût d'un scaphandre invisible et magique qui le gardait à l'abri : Ali recevait ses admiratrices, se réjouissait de les trouver belles, dansait et jouait avec elles, les emmenait au Maxim's, aux courses, à Deauville, à trois cents à l'heure dans sa Maserati avec une pluie de contraventions, les déshabillait dans sa somptueuse chambre pleine de coussins, de lamé, de miroirs et de lévriers du désert, batifolait, les embrassait, les chatouillait et s'endormait sans faire rien de plus. Omar se manifestait alors sous la forme d'une grande et forte servante à moustache et évacuait les désolées, dont Ali ne se souvenait plus au réveil.

Mais, à être si bien préservé, le prince, après six mois de séjour à Paris, possédait encore autant d'innocence qu'à son arrivée. Omar, laissant la moitié de lui-même veiller sur son sommeil, fit faire en un instant à l'autre moitié le voyage de Bagdad pour rendre compte à Haroun al Raschid et demander des instructions. Le Khalife l'écoula, assis sur un tapis qui avait mille ans d'âge, les yeux presque clos et les deux mains croisées dans sa barbe.

Enfin, Omar, qui avait gardé sans y penser l'apparence de la servante moustachue, termina par ces deux mots :

— ... et voilà !

Le Khalife rouvrit les yeux, releva la tête, regarda le curieux aspect du génie et lui dit :

— Tu as bien l'air de ce que tu es : une vieille bête... Ce n'est pas la peine d'être plus âgé que le mont Ararat pour avoir si peu de jugement... Tu devrais savoir que ce ne sont pas *les* femmes qui sont dangereuses, mais *une* femme. Tant qu'elles sont une foule à le vouloir, lui n'en voudra aucune, et il ne risquera rien. Comment veux-tu qu'il apprenne à s'en préserver si tu l'en protèges ? Ce n'est pas sur le sable du désert qu'on apprend à nager. Jette-le à l'eau !...

Trois secondes plus tard, Omar dépouilla Ali de son scaphandre et introduisit dans son lit toutes les filles nues du Crazy Horse Saloon qui venaient de terminer leur spectacle. Mais elles étaient exténuées et s'endormirent. Ce fut seulement la nuit suivante que le prince eut la révélation de ce qu'on nomme les joies charnelles, par les soins d'un bataillon de filles ravissantes qu'Omar avait sélectionnées dans la journée. Il y en avait des brunes, des blondes, des rousses et même des noires et des jaunes, toutes un peu grasses, comme on les aime à Bagdad. Il y en avait dans les fauteuils, sur les coussins et les sofas, dans la baignoire, sur l'armoire incrustée de nacre, sur la table basse en bois découpé, dans le plateau de cuivre et dans le lit, sous les draps, entre les draps, sous chaque couverture et une en travers, à la place du traversin. Cela composait une sorte de jardin mouvant de bras, d'épaules, de seins et de derrières qui découvraient parfois la bouche rose d'un sexe, fleur Carnivore et assoupie.

Ali ne se rappela jamais en quelle fleur il avait sombré en premier, puis en combien d'autres. Cette nuit lui laissa un souvenir confus et chaud, comme celui d'une baignade au bord de la plage en plein été : on n'identifie pas les

vagues aimables qui vous recouvrent, vous aspirent, vous reçoivent, s'évanouissent...

Il fut d'abord émerveillé par ce jeu nouveau et, comme Allah lui avait donné une grande santé, il s'y amusa beaucoup. Mais en quelques mois il en fut saturé et commença à dire :

— Les femmes ? Bof !...

En vérité, il en avait tant vu qu'il n'en avait vu aucune, mais Omar crut que son éducation était faite. Il fit savoir au Khalife qu'il était temps de ramener l'enfant au bercail. Ali accepta avec joie l'idée du retour. Il commençait à ne plus supporter Paris, son agitation et ses odeurs. Il lui semblait, chaque jour un peu plus, être pareil à la graine de pissenlit que le vent emporte, passant d'un tourbillon à un contre-tourbillon, ne se posant jamais assez longtemps à terre pour y pousser des racines et y goûter l'humus. Parmi les gens qui tourbillonnaient autour de lui en ces voyages sur place, il y avait certainement des hommes et des femmes intelligents et qui lui portaient de l'amitié, peut-être de l'affection, mais il ne pouvait vraiment s'approcher d'aucuns ni d'aucune, car ils étaient tous sceptiques et égoïstes. Il ne les entendait jamais parler avec bienveillance de qui ni de quoi que ce fût. Ils critiquaient, ils ricanaient, ils protestaient, ils affirmaient, à la rigueur ils souriaient, mais seulement pour montrer qu'ils n'étaient pas dupes. Parfois un regard des grands yeux du prince les décontenançait un instant et ils s'y surprenaient tels qu'ils étaient, comme en un miroir de vérité. Ils se détournaient très vite, ils n'auraient pu supporter de savoir, ils seraient tombés en morceaux.

Quant à Celles de la nuit, elles étaient savoureuses et sans visage, comme les poulardes, les pintades et les cailles bien plumées, serrées les unes contre les autres à un étalage enrubanné pour la fête de Noël.

Le départ fut donc décidé. Ali s'acheta pour rentrer un avion Concorde, qu'il fit bourrer de chocolats pour sa mère et pour les autres femmes de son père. La veille de l'embarquement, voulant passer une dernière soirée tranquille, il décida d'aller au théâtre. Dans la salle qu'il choisit, on jouait une pièce d'Anouilh, *Ardèle ou la marguerite*.

À la demande du directeur de théâtre, qui était son ami, Jean Anouilh avait ajouté un rôle à sa pièce. Il était destiné à Pauline, la fille du directeur. Dès son plus jeune âge elle avait voulu faire du théâtre, mais elle était peu douée. Elle avait échoué six fois au Conservatoire, découragé René Simon et tous les autres directeurs de cours dramatiques et, malgré les amitiés et les relations de son père, n'avait jamais pu faire partie de la distribution d'un spectacle. Elle tirait toutes les sonnettes, couchait avec les directeurs, les auteurs et les metteurs en scène. En vain. Elle était devenue une légende. Elle faisait peur. Son nom prononcé pendant les répétitions hérissait les cheveux des responsables, qui prévoyaient aussitôt la catastrophe. On conjura le sort en mettant à l'amende ceux qui parlaient d'elle, comme de la corde. Elle avait ainsi atteint trente-cinq ans, et la passion et la déception l'avaient tant dévorée

qu'elle était maintenant semblable à une chèvre, avec des membres secs et du poil noir qui lui poussait partout. Elle restait belle, cependant, à cause de la flamme dans ses yeux, de sa légèreté chaque jour plus légère, de ses petits seins raides.

Anouilh, amusé, avait inventé pour elle quelque chose d'exceptionnel : vêtue d'une sorte de combinaison sans style, de couleur verte, elle entrait dès le lever du rideau, venait s'asseoir à la rampe, les jambes plongeant dans la salle, et ne bougeait plus. Elle ne faisait toujours pas partie de la distribution, elle n'appartenait pas à la pièce, elle n'était pas un des personnages, elle leur tournait le dos, elle regardait les spectateurs et ne disait rien. Jusqu'au moment où retentissait au loin le cri terrible du paon et de la femme folle : « Léon ! Léon !... » Alors Pauline se levait, et, toujours face à la salle, répondait en criant : « Merde ! » puis se rasseyait, muette.

L'effet fut prodigieux. Pauline, du jour au lendemain, connut la gloire. Elle resta modeste, ne vivant que pour ce cri, autour duquel elle se concentrait pendant les heures de la journée, le répétant parfois à son balcon au-dessus de Paris, au vingt et unième étage de la Tour de Seine, ou dans la solitude d'un fourré du Bois de Boulogne. Il arrivait qu'elle se crût seule et qu'elle ne le fût pas, et qu'elle emplît de stupéfaction un promeneur, un enfant ou un chien, qui s'enfuyait en courant, la queue entre les pattes.

Bien qu'il eût été le plus parisien des Parisiens pendant un an, Ali restait bien élevé. Il arriva et s'assit, au premier rang, avant le lever du rideau. Quand celui-ci monta vers les cintres, du fond du décor arriva Pauline toute verte. Elle vint prendre place juste en face d'Ali et le regarda. Et lui ne vit plus qu'elle. Il n'entendit rien de la pièce, sauf le Cri. Quand elle le poussa, il se dressa et cria à son tour en lui tendant les bras. Il n'avait pas compris le sens du mot. Il parlait dix-sept langues parfaitement, sauf leurs termes grossiers. Et le cri persan qu'il poussa pour répondre à Pauline signifiait « joie ! ».

Ce fut le début de ces fameuses amours qui occupèrent pendant des mois les premières pages de la presse du cœur. On avait, évidemment, remis à plus tard le retour à Bagdad, poussé le Concorde sous un hangar et racheté le Crillon. Aux inquiétudes d'Omar, qui crut voir en Pauline la femme dévorante, Haroun al Raschid répondit qu'il n'y avait rien à craindre d'une actrice, que celle-ci était incapable de s'attacher à qui que ce fût plus qu'au théâtre, et que cet épisode terminerait convenablement l'éducation du prince.

Pourtant, Pauline paraissait folle d'amour pour Ali, comme Ali était fou d'amour pour elle. Il venait tous les soirs au théâtre et l'emportait aussitôt après la représentation, à demi démaquillée, à demi déshabillée, une jambe verte, une jambe brune, dans sa Lamborghini en trois secondes jusqu'au Crillon, en deux secondes jusqu'à sa chambre. Et les perroquets du jardin se réveillaient pour apprendre un nouveau répertoire : des râles, des halètements, des sanglots, des rires, des clameurs, des soupirs, silence...

Il composa pour elle ce poème immortel :

Ton visage est comme la Lune

Tes seins sont comme la Lune

Ton ventre est comme la Lune

Ta fontaine d'amour est comme le croissant de la Lune

Tes genoux sont comme la Lune

Tes orteils... etc.

C'est ce qu'on peut écrire de plus beau pour une femme, en Orient.

Il ne la quittait pas de la journée. Elle répétait en sa compagnie. D'un bout à l'autre du jardin du Crillon, elle lui jetait le Cri, et les perroquets le répétaient avec tous les accents d'oiseaux. Ali ne savait toujours pas ce qu'il signifiait, il ne le lui avait pas demandé, elle n'imaginait pas qu'il pût l'ignorer.

Il lui offrit des kilos de diamants et des kilomètres de perles. Il fit rouvrir les usines Rolls qui étaient fermées depuis un siècle pour lui faire fabriquer une voiture constellée de pierres précieuses et peinte par un miniaturiste venu de Téhéran. À cause de la rareté de l'essence, elle était suivie partout par un camion-citerne qui se ravitaillait directement au pipe-line personnel du prince.

Elle l'emmenait déjeuner dans des bistrots incroyables où on trouvait encore du bifeck-frites nature. Derrière eux, la mode s'emparait de ces endroits insolites, les prix flambaient, le patron était aspiré par l'Amérique, et sur les tables on ne trouvait bientôt plus, comme ailleurs, que l'entrecôte de soja et le vin national, obtenu, dans les vignobles du Sud-Ouest, par la fermentation des vieux papiers.

Elle avait une grand-mère en Auvergne qui lui envoya un saucisson d'âne presque grand comme le doigt. Ils allèrent le manger en pique-nique dans le bois de Saint-Cloud. Ils se réjouirent comme des enfants et laissèrent derrière eux, exprès, un papier presque gras.

Il ne la quittait qu'au moment où elle allait entrer en scène. Il courait à travers les coulisses pour rejoindre sa place au premier rang et être là, assis, au moment où elle arrivait du fond obscur du plateau pour s'asseoir dans le rond d'un projecteur, en face de lui. Elle le regardait, il la regardait, il n'y avait rien d'autre au monde.

Un soir, à l'entracte, il trouva, assis dans la loge de Pauline, dans l'encoignure, sous le portemanteau, avec une jambe de pantalon qui lui pendait sur la tête, un personnage triste et blême, vêtu de noir, portant des lunettes noires et coiffé d'une casquette noire. Pauline le lui présenta avec excitation. C'était Brrojislav Kadin, le célèbre metteur en scène bulgare, le rénovateur du théâtre, célèbre dans le monde entier. Du fond de Sofia, il avait entendu son Cri, et il avait traversé l'Europe pour l'entendre de plus près, et pour la voir. Ali se réjouit pour Pauline, mais cette nuit-là elle fut distraite pendant l'amour et, l'après-midi suivant, au lieu de répéter avec lui dans le jardin, elle le quitta pour la première fois depuis leur rencontre : elle avait rendez-vous au théâtre avec Brrojislav Kadin.

Au bout d'une heure, Ali, fou d'impatience, sauta dans sa Ferrari, freina à mort, usant ses quatre pneus dans un nuage de vapeur de gomme, bondit jusqu'à la loge, la trouva vide, courut en tous sens dans le théâtre désert et finit par trouver Pauline, en collant blanc sale, en train de ramper sur le sol des lavabos, tandis que Brrojislav, assis sur la cuvette, toujours aussi triste et blême, lui jetait comme des insultes des morceaux de phrases rocailleuses après lesquelles elle se contorsionnait sur le carreau, se nouait les bras, tire-bouchonnait une jambe, révoltait les yeux.

Ali, voyant sa bien-aimée dans cette situation horrible, ne prit pas le temps de se demander quelle était la puissance du génie malfaisant qui était en train de la torturer : il bondit sur l'ennemi, le souleva, le fit pivoter et le plongea dans la cuvette, les pieds en l'air. Puis il ramassa Pauline et la serra sur son cœur en la couvrant de baisers et de mots d'amour.

Elle poussa des clameurs et lui frappa le visage de ses deux poings. Surpris, il la lâcha, elle courut à Brrojislav, le tira de la cuvette comme un merle tire un ver de son trou, lui essuya les joues, lui baisa les mains, pleura. Il n'avait pas perdu ses lunettes.

Puis elle se tourna vers Ali et d'une voix glacée lui dit qu'il n'était qu'un bourgeois inculte qui par sa bêtise avait interrompu un moment sublime : elle était en train de répéter du Brecht ! Le plus grand metteur en scène du monde, celui qui avait réinventé tout le théâtre, en supprimant les décors, les costumes, les lumières, le texte, était venu exprès pour elle du fond de l'Europe, et voilà comment il était reçu : Imbécile ! imbécile ! imbécile !...

Elle s'agenouilla devant le Bulgare qui s'était rassis sur la cuvette sans émotion apparente. Il avait l'habitude d'être persécuté. C'est le sort du génie. Elle lui baisa les genoux et lui demanda pardon. Il fit un geste et prononça quelques mots qui ressemblaient à un tas de cailloux qu'on vide dans un broc. Elle ne connaissait pas le bulgare, il ne parlait pas le français, mais le théâtre est un langage universel. Elle comprenait. Ce qu'il venait de dire signifiait : « On enchaîne. » Elle se renversa en arrière sur le sol, allongea son bras droit au-delà de sa tête, et se fit un tour-du-cou avec le gauche. Ali, désarmé, les yeux pleins de larmes, vit les pointes dures de ses petits seins essayer de percer le collant sale pour lui faire un signe de reconnaissance. Puis il ne les vit plus : Pauline s'était retournée sur le ventre, et léchait le carreau.

Deux mois plus tard, Ali était devenu pareil à l'ombre d'Ali. Il passait ses nuits à pleurer et à gémir, et ses journées à mille tentatives pour essayer de parvenir jusqu'à Pauline, qui, après la scène des lavabos, n'avait plus voulu l'entendre ni le regarder ni se laisser effleurer par lui du bout du petit doigt.

Elle avait vendu une poignée de diamants, et subventionnait Brrojislav qui allait monter *Le Cid* comme on ne l'avait jamais vu. Elle répétait chaque jour sur le quai de la station désaffectée du Champ-de-Mars, où auraient lieu les représentations. Brrojislav, parvenu au sommet de son évolution, avait décidé de supprimer aussi les spectateurs. Ceux qui voudraient voir la pièce prendraient le métro et regarderaient en passant. Pas de privilèges.

Pauline jouait Don Gormas. Rodrigue était interprété par une vieille femme énorme. Pourquoi réserver aux hommes, et aux hommes jeunes et beaux, l'exclusivité du rôle du Héros, et le refuser aux femmes et aux affreux ? Pas de ségrégation.

Le duel avait lieu en scène. Les deux personnages, en collants sales, rampaient l'un vers l'autre longuement, essayaient de se redresser, se ramollissaient, s'écroulaient, et ne bougeaient plus. Alors Chimène, jouée par un Noir barbu, venait regarder les deux corps immobiles et disait doucement : « Papa est mort » en grattant ses cheveux papous. C'étaient les seuls mots du spectacle. Le texte de Corneille était remplacé par un enregistrement du marché au poisson, avec une phrase qui revenait toutes les trente-sept secondes : « J'ai du maquereau à trois francs cinquante, frais comme l'oeil !... » Obsédante et tragique. La voix impitoyable du destin.

Pauline avait loué les services de quatorze anciens paras, mercenaires, gorilles présidentiels, avec pour unique mission d'empêcher Ali de s'approcher d'elle à portée de voix ou du regard. Ali appela Omar à son aide. Le vieux génie se manifesta sous les traits traditionnels d'une fumée sortant d'une bouteille, mais lorsque Ali lui demanda de neutraliser les gardes de Pauline, il matérialisa au milieu de la vapeur un visage coiffé d'un turban pour rappeler à son jeune maître que le traité international de Salomon, de l'an 1411 avant le Prophète, interdisait à tout génie d'user de ses pouvoirs à l'encontre d'un ressortissant d'un pays ami ou allié, client du pétrole.

Ali objecta qu'il ne s'agissait pas de leur faire du mal, mais de les neutraliser momentanément.

— Impossible, dit Omar. Je ne pourrais pas, même si je voulais. Notre pouvoir est fait de conviction intime. Rien de plus facile que de soulever une montagne si on est persuadé qu'on le peut. Mais si j'ai une crainte, un remords, un doute, c'est fini. C'est comme en amour. Un garçon de vingt ans devient pareil à un vieillard s'il sait ou s'il croit qu'on lui a jeté un interdit. Il commence à douter de lui, et il fond...

— Mais tu n'as plus vingt ans ! dit Ali.

— Merci à Dieu ! dit Omar. Dieu est le seul Dieu.

— Tu es sage et puissant. Si tu veux...

— Impossible ! dit Omar.

Et comme Ali insistait, suppliait, ordonnait, il fit « non, non » avec sa tête et son turban, et rentra dans sa bouteille.

En réalité, il aurait pu. Mais il obéissait aux instructions du Khalife qui lui avait dit :

— Laisse-le se débrouiller tout seul...

Et Ali se débrouilla. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Les chèques, ou même les billets de banque enduits de saleté et de microbes, sont aussi puissants que les plus puissants génies. Sur les quatorze gardes du corps, du corps tant désiré de Pauline, treize se laissèrent acheter très cher, le quatorzième ayant dû être transporté à l'hôpital pour une appendicite chaude.

Et Ali se trouva enfin en face de sa bien-aimée, dans sa chambre d'or, au septième étage de la tour ronde qu'il lui avait fait construire au centre du Rond-Point des Champs-Élysées, avec une autorisation spéciale du conseil municipal de Paris qui lui avait coûté trois pétroliers de cinq cent mille tonnes. Pleins.

Ce chef-d'oeuvre, de style minaret, se composait d'une suite de pièces les unes au-dessus des autres, avec des jets d'eau murmurants et des perroquets, bien sûr, et des coussins et des tapis.

Pour cette entrevue, Ali s'était fait aussi beau qu'il espérait pouvoir l'être. Il avait fardé ses yeux, revêtu le costume de son pays en soie couleur de sable ensoleillé, et coiffé un turban vert comme la cime d'un palmier, qu'ornait, entre les yeux, un rubis de trois livres. Il tenait dans sa main droite une rose rose, juste arrivée d'Ispahan.

Quand il entra dans la chambre de Pauline, il la trouva couchée à plat ventre sur un des tapis précieux qui ornaient le sol, les coudes à terre, le menton dans les mains, le nez sur un livre : une édition allemande de l'oeuvre de Corneille. Brrojslav exigeait de ses acteurs qui n'auraient rien à dire qu'ils connussent par coeur le texte de toute la pièce, chacun dans une langue différente, pour donner au silence des personnages une dimension universelle. Pauline ne savait pas un mot d'allemand. C'était pour cela que Brrojslav avait choisi l'allemand pour elle. Le théâtre n'est pas une plaisanterie, une petite rigolade pour amateurs. C'est du travail, du travail, du travail. À force de travail et de décontraction, on obtient la sublimation de la non-communication, et alors tout devient possible, au plan primordial de l'humain.

Pauline était entourée d'une constellation de mégots dont certains avaient fait des trous dans le tapis de deux mille ans. Au centre des mégots et des trous elle était couchée sur le ventre, nue, le menton dans les mains, lisant à mi-voix, avec une prononciation personnelle, une suite horrible de mots dont elle savait ce qu'ils voulaient dire sans connaître leur signification. Elle saurait son texte, elle le saurait, elle le saurait ! Pas de problème. Elle ne s'était pas peignée depuis quinze jours. Il y avait des mégots, aussi, dans les boucles emmêlées de ses cheveux noirs.

Elle n'avait pas entendu entrer Ali. Elle continuait de lire. Elle travaillait. Elle était consciencieuse. Ali fut ému jusqu'aux larmes à la vue de son petit derrière. Il s'agenouilla près d'elle et improvisa à haute voix une nouvelle strophe à son poème :

*Ton derrière est comme les deux moitiés de la Lune
Ton devant...*

Au son de la voix d'Ali prononçant le nom de son derrière, Pauline se retourna comme s'il l'avait brûlé.

— Vous ! Comment êtes-vous entré ?

Ali fit avec sa main qui tenait la rose un geste vague qui voulait dire

« Peu importe... ».

— Je t'aime et j'entrerais partout où tu es...

Elle se leva et lui montra la porte :

— Moi, je ne t'aime plus et je te prie de sortir ! Tout de suite ! Compris ?

Non, il ne comprenait pas, il ne pouvait pas comprendre une chose aussi absurde et monstrueuse. Il lui donna sa rose qu'elle foula sous ses pieds nus parmi les mégots. Elle ne fut pas piquée au talon parce qu'il en avait retiré les épines. Il la supplia, rampa sur le sol comme il lui avait vu faire dans les lavabos, il prit le téléphone et en trois minutes lui acheta le château de Chambord et Saint-Tropez tout entier, avec un aérotrain pour aller de l'un à l'autre. Elle continuait de lui montrer la porte.

Alors, naïvement, il revint à l'essentiel : il déroula les quatorze tours de sa ceinture de soie et d'or, pour libérer son pantalon bouffant et lui montrer son amour qu'elle avait tant aimé et qui tendait vers elle un bras superbe et suppliant.

Ce fut en vain. Elle n'en voulait plus, elle ne voulait même plus le voir, cachez-moi cette horreur, vous n'avez pas honte ? Elle ne voulait plus rien voir de lui, plus rien recevoir, plus de diamants, plus de châteaux, plus de trains aérodynamiques, elle en avait assez, assez, assez, c'est tout de même facile à comprendre, non ?

Il comprit. Il sortit de la chambre d'or. Il descendit les sept escaliers de cèdre. Il sortit de la Tour. Il traversa le Rond-Point, hors des clous, en diagonale, au moment du changement des feux. Les voitures qui n'avaient pas fini de traverser et celles qui commençaient de traverser se rejoignirent sur son corps. Omar l'avait heureusement, à la dernière seconde, transformé en pavé de granit, sous l'asphalte. Il le transporta directement de là dans sa chambre du Crillon où il avait dans le même temps rassemblé les plus belles filles des premières nuits. Elles s'emparèrent d'Ali en poussant des cris de joie et, cinq heures plus tard, il s'endormit d'un profond sommeil. Quand il se réveilla, il ne lui fallut qu'un instant pour se rappeler l'indifférence de Pauline. Il se leva, marcha jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit, l'enjamba et se laissa tomber du haut du troisième étage sur la mosaïque du jardin. Omar le cueillit à mi-chemin et, ne voulant plus courir de risque, ne le lâcha plus. Ils se retrouvèrent ensemble, quelques instants plus tard, à Roissy, dans le Concorde, qui s'envola aussitôt.

Pendant qu'il survolait la Méditerranée, Pauline reçut une lettre bulgare de Brrojislav. Elle était manuscrite, mais photocopiée. Chacun des interprètes du *Cid* avait reçu la même. Il leur fallut plusieurs jours pour obtenir une traduction et connaître la nouvelle : le metteur en scène, parvenu au sommet de son génie, avait décidé, après les décors, le texte et les spectateurs, de supprimer également les acteurs, restituant ainsi au théâtre, dans son dépouillement total, l'intégrité de ses virtualités.

On annoncerait les représentations, on publierait la distribution, on couvrirait d'affiches les murs de Paris. Et le lieu scénique resterait vierge. Les passagers du métro, passant à soixante à l'heure devant le quai vide de la

station désaffectée ne verraient rien et n'entendraient rien. Ils pourraient alors imaginer ce qu'ils voudraient, chacun à sa façon. Ainsi serait enfin réalisée la multiplicité simultanée du spectacle, qui n'avait jamais encore été atteinte. Et, s'ils n'imaginaient rien, alors l'inimaginable lui-même s'ajouterait à tous les possibles, dans la pénombre du quai désert.

Lorsque lui fut révélée la teneur du message, Pauline en fut d'abord bouleversée d'admiration. Puis il y eut un long moment où elle se trouva aussi vide et désaffectée que la station elle-même. La troisième étape de son état d'âme fut une réflexion raisonnable : c'était elle qui payait, elle était en mesure d'exiger que sur les affiches son nom fût le plus gros. Elle eut une discussion horrible avec Brrojslav, qui voulait que le nom le plus gros fût le sien. Le génie, n'était-ce pas lui ? « Et l'argent, c'est moi ! » répondait Pauline. Le dialogue se déroulait en bilangue. Brrojslav crachait des avalanches de rochers bulgares. Pauline hurlait le Cri d'Anouilh. Ils se comprenaient. Ils finirent par se mettre d'accord. Toutes les palissades des Champs-Élysées, tous les murs vacants de la capitale reçurent une immense affiche rouge imprimée de leurs deux noms égaux en énormes caractères noirs. L'imprimeur avait réussi à loger entre les deux une ligne de machine à écrire : *Le Cid*, de Corneille.

Un mot dans *Ardèle* avait valu à Pauline la gloire. Son absence dans *Le Cid* en fit une star. Hollywood la demanda. Elle refusa. Elle pouvait se le permettre. Rien n'était désormais susceptible de la faire tomber des cimes où elle avait accédé. Elle méprisait le cinéma. C'était une bête de théâtre. Elle accepta d'entrer à la Comédie-Française. Elle joua Phèdre. Elle fut sublime. On vint la voir du monde entier. Il avait fallu lui faire une concession : à sa dernière sortie, au moment d'aller vers la mort, elle poussait le Cri. Après en avoir conféré, l'administrateur et le ministre avaient accepté, parce qu'il était signé Anouilh.

Aussitôt arrivé à Bagdad, Ali courut se jeter aux pieds du Khalife.

— Père ! lui dit-il, elle ne m'aime plus !... Je ne peux plus vivre !...

Haroun al Raschid regarda son fils gravement, lui dit :

— Allez donc distribuer les chocolats à vos mères, qui les attendent depuis si longtemps...

Ali fit trêve à son désespoir pour accomplir ses devoirs filiaux. Les chocolats avaient longuement moisî sous le hangar de Roissy, mais Omar leur rendit d'un mot toute leur fraîcheur.

— Omar, dit le Khalife, tu n'as pas bien veillé sur notre fils bien-aimé...

— O Seigneur des Croyants, j'ai fait de mon mieux, mais nous étions dans un pays étrange où les femmes sont libres et malheureuses, et les hommes instruits et stupides. Chacun fait le contraire de ce qu'il devrait faire pour être heureux, puis il accuse les autres de son malheur. J'avais beaucoup de difficulté à les comprendre, et peut-être, à un moment donné, ai-je été en retard d'une microseconde... Punis-moi, maître, mets le bouchon sur ma bouteille, et enferme-moi pour mille ans...

— Non, dit le Khalife. Tu n'y pouvais sans doute rien... Ali a attrapé une mauvaise maladie d'Occident. Ils nomment cela amour, et, comme tu l'as bien compris, c'est justement son contraire. Ils disent « Je te veux, je te prends, tu es à moi... ». Est-ce cela, aimer ?

N'est-ce pas plutôt dévorer ? Et, lorsque la nourriture se sauve, ils croient qu'ils vont mourir d'inanition. Alors qu'il suffit de tendre la main...

— Quel est le remède à cette maladie, maître ? Dois-je aller, le chercher ? Dis-moi où...

— Le temps, mon bon Omar, rien que le temps... Il faut laisser passer le temps.

Mais à mesure que le temps passait, Ali perdait du poids et des couleurs. Il semblait, effectivement, être en train de mourir de faim. Et comme cela n'allait pas assez vite, dans l'année qui suivit, il tenta cinq fois de se donner la mort. Omar, bien entendu, veillait et intervint. Mais même pour un génie, ce n'était plus une vie.

À la sixième fois, le Khalife prit une colère terrible. Il alla s'asseoir sur le trône de justice et fit comparaître Ali devant lui. De sa propre main il lui donna dix coups de canne, comme à un serviteur indigne, puis lui dit :

— O mon fils bien-aimé, toi mon préféré, toi que j'ai engendré avec les gouttes les plus précieuses de ma vie, voilà que tu me couvres de honte et que tu offenses Dieu à chacun des instants qu'il te donne...

— Il n'y a qu'un seul Dieu, dit la voix d'Omar invisible.

— C'est Dieu ! répondit Haroun al Raschid.

Ali restait muet. Prosterné devant son père, le front sur le tapis, il n'entendait rien et ne comprenait rien.

— Dieu, poursuivit le Khalife, t'a placé, comme chaque vivant, au centre de sa Création. Le centre de l'Infini est partout. Il y a un centre pour chacun. Et autour de toi il a installé le théâtre permanent des joies et des merveilles et t'a donné les moyens de les savourer par tous les sens de ton corps et toutes les intelligences de ton esprit. Il t'a donné la lumière et l'ombre, la chaleur et le froid, le ciel bleu et la pluie, l'oiseau et le scorpion, la rose et l'épine... La rose sans l'épine ne serait qu'une pivoine, et dans la lumière sans l'ombre, tout l'univers serait plat. Or, voici que tu dédaignes les dons infinis de Dieu et que tu cherches à détruire la merveille des merveilles, ce corps si compliqué et si simple dans lequel il a logé ton âme pour qu'elle puisse jouir de Sa Création entre deux séjours dans Son Paradis. Et pourquoi ? Parce qu'un des grains de poussière qui composent l'infini s'est détourné de ton chemin... Aurais-tu perdu la raison ?

Ali ne répondit pas. Le front sur le tapis, les yeux fermés, il revoyait le petit derrière de Pauline au milieu de la constellation des mégots. Et toute la Création, pour lui, c'était cela. Et cela lui avait été arraché. Il était nu au milieu du néant et des ténèbres.

— Malgré tout l'amour que je te porte, dit le Khalife, je dois te punir.

Et il fit venir le bourreau.

C'était un colosse indifférent. Il exécutait ce qui lui était ordonné, sans plaisir ni répulsion, ni aucune méchanceté. Sur l'ordre du commandeur des Croyants, il prit Ali dans ses bras énormes et l'emporta au centre du Jardin du Printemps. Là se dressait le Pavillon de Dentelle de Marbre, qui avait été construit par le grand-père d'Haroun al Raschid pour servir de résidence à toute femme du harem qui se fût trouvée mécontente de son sort. Il n'avait jamais servi.

Le bourreau déposa Ali au creux d'un sofa, sur la terrasse ombragée par des palmes, et se retira dans un coin, debout, immobile.

Devant le prince, c'était le printemps. Des fleurs de toutes formes et de toutes couleurs s'épanouissaient en extase, de jeunes faons ouvraient leurs lèvres vers les feuilles tendres qu'ils ne savaient pas encore goûter, des nuages légers naissaient, s'arrondissaient, s'évanouissaient dans le ciel bleu que parcouraient des vols d'oiseaux venus du reste du monde, les ruisseaux éclaboussaient de perles les primevères et les myosotis, des jeunes filles nues s'y baignaient jusqu'aux chevilles. Elles étaient roses. D'une main elles se cachaient la bouche et aussi parfois, de l'autre, le sexe, par délicate pudeur.

Haroun al Raschid, accablé de douleur, n'avait pas quitté son trône depuis qu'il avait fait comparaître son fils. Quand vint le crépuscule, il demanda à voix basse :

— Omar, a-t-il regardé ?

— Heu... heu... dit une voix dans l'air transparent.

— Omar, ne mens pas !

Il y eut un immense soupir, puis la voix d'Omar dit :

— Non, maître, il n'a pas regardé...

À ces mots, des larmes coulèrent sur les joues du Khalife et roulèrent le long de sa barbe, sur les marches du trône et jusqu'au milieu du tapis de trois mille ans.

— Alors, dit-il, que la punition commence...

— Oh maître ! maître ! non !... supplia Omar.

Mais le Khalife fit un signe, et sur la terrasse du Pavillon de Dentelle de Marbre le bourreau se mit en mouvement. Il tira de sa ceinture son poignard aigu, s'approcha du prince et lui creva les yeux.

Ali poussa un cri affreux, mais Omar délivra son jeune maître de la souffrance. Le bourreau le prit dans ses bras énormes et le transporta dans une chambre intérieure, où il l'étendit avec précaution sur des coussins, après l'avoir entièrement déshabillé.

La nuit s'approchait dans une douceur bleue. Un rossignol se mit à chanter, un autre lui répondit, un merle les persifla, et l'oiseau-jaune-du-soir, l'oiseau-retroussé, l'oiseau-miel, l'oiseau-qui-rêve, l'oiseau-doucelement-gong, l'oiseau-en-haut, l'oiseau-de-l'herbe, l'oiseau-lune chantèrent chacun leur chanson. Et elles ne se mélangeaient pas et ne se contredisaient pas, elles n'étaient pas ensemble, mais chacune à sa place, et chacune avait la place qu'il fallait. La brise de la nuit passait sur les buissons dont les fleurs étaient

cluses et apportait les chansons dans la chambre du prince, à travers les mille dentelles du marbre comme elle l'avait fait pendant mille et mille nuits, et sous la douceur de ses doigts toutes les arêtes du marbre s'étaient arrondies.

Elle apportait aussi le tout petit rire des ruisseaux, et le rire léger des jeunes filles qui allaient s'endormir, un peu loin. Et, juste au pied du mur de dentelle, le bruit de la fourrure du ventre d'un faon qui touchait l'herbe en se couchant.

Elle apportait aussi le parfum de l'azalée orange et celui des jacinthes, et celui des jeunes feuilles de figuier, et l'odeur du cyprès toujours vert, et juste une goutte violette de violettes, et l'odeur transparente de l'eau qui court et mouille l'air.

Et le bruit très lointain, juste comme un souvenir, de la ville qui continue de faire du bruit quand elle dort.

À l'aube, quand s'éleva le chant du coq-qui-est-à-trois-kilomètres, le Khalife demanda :

— A-t-il écouté ?

— Euh... euh...

— Omar, je veux la vérité !

— Non, maître, il n'a même pas entendu...

— A-t-il senti ?

— Non, maître, il n'a rien senti.

— Mais peut-être dormait-il ? demanda le Khalife avec un brin d'espoir.

— Non, maître, il n'a pas dormi.

Alors des larmes coulèrent sur la barbe du Commandeur des Croyants, qui était toujours assis sur le trône de justice, et il fit un signe.

Le bourreau tira son poignard, entra dans la chambre du prince, lui coupa le nez et les oreilles et lui creva les tympanes.

Dans la salle de justice, des larmes naquirent au milieu de l'air et tombèrent sur le sol. C'était Omar qui pleurait.

Des serviteurs apportèrent au prince du thé à la rose et de l'agneau rôti, un couscous léger comme un duvet de colombe, et du rahat-loukoum, des cornes de gazelle et des gâteaux d'amandes. Comme il n'y touchait pas, le Khalife supposa qu'il avait peut-être pris des goûts différents pendant son séjour à Paris, et lui fit apporter du foie gras, du homard thermidor, des endives meunières, une escalope de veau, des petits pois, une pomme Golden et un café liégeois.

Mais, au milieu de la deuxième moitié du jour, le prince n'avait touché à rien. Alors le bourreau lui ouvrit la bouche et lui trancha la langue.

Le souffle d'Omar cicatriza la plaie et ôta la douleur. La seule souffrance que ressentait Ali résidait à l'intérieur de lui-même : c'était le déchirement de l'absence de Pauline. Le monde qu'il ne pouvait plus voir, ni entendre, ni sentir, ni goûter, ne lui manquait pas. Il l'avait déjà perdu en perdant la joie de le connaître, et en remplaçant l'élan universel par un seul regret.

Il pouvait encore toucher. La fine extrémité de ses doigts était capable de

connaître les différences de deux grains de sel, l'intérieur de ses mains où des lignes dessinaient son destin pouvait savoir si le poli du chapelet qu'on y posait était celui de l'ambre roux ou celui de l'ambre blond. Un serviteur y mit un bouquet de feuilles fraîches. Il les rejeta. Une servante posa sur son ventre nu un chat persan endormi. Il le repoussa.

Une jeune fille qui se baignait sous la pluie d'une fontaine traversa lentement le soleil qui la sécha et la tiédit en lui laissant sa fraîcheur, entra dans la chambre d'Ali, s'agenouilla près de lui, lui prit les deux mains et les posa sur ses seins comme des oiseaux. Elles y restèrent un instant, ne les reconnurent pas comme étant les Uniques, glissèrent et tombèrent.

Alors le bourreau entra avec deux aides. Ils soulevèrent chacun un bras du prince, et le bourreau les trancha avec son sabre. Et les larmes d'Omar cicatrisèrent les plaies et ôtèrent la douleur.

Le prince restait étendu sur les coussins, indifférent à ce qu'il avait subi. Il ne mangeait ni ne buvait, mais Omar le faisait vivre. Il passa deux semaines sans se lever ni faire un pas. Alors le bourreau lui trancha les jambes au-dessous des genoux.

Ainsi Ali était-il devenu charnellement semblable à ce qu'il était en esprit depuis le commencement de son chagrin : mutilé de tous ses sens et de tous ses membres, sauf le membre masculin, dont la lance enfoncée en lui-même y versait le poison d'un désir unique.

Toutes ses pensées venaient et revenaient sans cesse vers sa peine et s'y déchiraient. Posé sur les coussins, il n'était plus qu'un emballage informe enfermant la douleur qu'il nourrissait de lui-même et dont il se nourrissait.

Haroun al Raschid se leva du trône de justice, mais les forces lui manquèrent. Ses jambes ne pouvaient plus le soutenir, bien qu'il fût devenu léger comme une feuille sèche. Il se fit transporter par Omar dans la Mosquée Blanche, se prosterna et pendant douze heures prononça le nom de Dieu en lui demandant pardon et compassion pour son fils.

Une puce piqua Ali à la joue droite, près du coin de la bouche. Il voulut se gratter, mais il n'avait plus d'ongles plus de doigts plus de mains plus de bras. Il s'en rendit compte, et s'en souvint. Parce qu'il ne pouvait pas la gratter, cette minuscule démangeaison devint insupportable. Il essaya de la lécher, mais il n'avait plus de langue. Avec ses moignons il se traîna droit devant lui jusqu'à ce que sa tête cognât le mur. Il y appuya sa joue avec un soulagement indicible, frotta et frotta et frotta encore contre la douce peau du marbre l'endroit de la piqûre. Les délices envahirent sa joue et de là se répandirent dans son corps. Le marbre était frais, et il sut ainsi que c'était la nuit. Alors dans sa tête s'éveillèrent les chants des oiseaux et des ruisseaux et de l'herbe que ses oreilles avaient reçus et qu'il avait refusé d'entendre. Et les parfums s'éveillèrent à leur tour et emplirent sa poitrine. Il gonfla ses poumons et les vida et les gonfla encore et connut le bonheur de se sentir respirer et de le savoir. Il se dressa autant qu'il le put sur ce qui lui restait de jambes et avec tout ce qui lui restait de peau se colla contre les dentelles de

marbre pour les sentir avec son front, avec ses joues, avec sa poitrine et avec son ventre. Il se roula de joie dans les coussins et sur la mosaïque au-dessous des coussins. Il sentait avec son dos et avec ses côtés et son ventre la soie et les broderies et les vernis des carreaux minuscules, et les petites langues, entre eux, du ciment. Il frappa le sol avec son front et remercia Dieu de l'avoir fait vivant pour le placer au centre de son univers, et de lui avoir donné un esprit pour le savoir. Il s'aperçut à ce moment que depuis la piqûre de la puce il avait oublié Pauline. Il se mit à rire et, en se ressouvenant d'elle, il souhaita qu'elle fût aussi heureuse que lui, quoi qu'elle fît.

Alors le miracle survint. Ce ne fut pas Dieu qui le suscita. Dieu ne fait jamais de miracle, car Sa création est parfaite, et ce qui est parfait n'a pas à être réparé. Un miracle est un phénomène naturel qui se produit tout seul quelque part lorsque s'y trouve réunie une assez grande quantité d'amour. En cet instant, Ali brûlait d'amour pour Pauline alors qu'il s'était jusqu'alors consumé de pitié pour lui-même. Il ne pensait plus : « elle est à moi, je la veux ici », mais : « elle est elle, qu'elle soit heureuse où qu'elle soit ». Il brûlait d'amour pour l'univers qu'il ne voyait plus et n'entendait plus. Il brûlait d'amour pour Dieu qui lui permettait de se souvenir d'avoir vu et entendu, et pour lui avoir laissé la joie de respirer et de le savoir, la joie de sentir son propre poids sur son ventre et sur sa poitrine contre le sol, et la fraîcheur des petits carreaux de mosaïque contre son front et ses joues. Il brûlait d'amour pour la puce. Il se souvenait de son père et du bourreau et les remerciait de l'avoir arraché à la nuit pour l'amener à la conscience et à la lumière.

Alors, parce que ne demeurait plus en lui la moindre trace de regret, d'amertume, d'insatisfaction, de douleur imaginaire, parce qu'il était devenu une fontaine de joie, tout ce qui avait été enlevé à son corps lui fut rendu.

Le jour se levait. Le coq-qui-est-à-un-kilomètre chantait pour la septième fois. Le Commandeur des Croyants, prosterné dans la Mosquée Blanche, se releva sur ses jambes légères, transporté par le bonheur. Il sut que ses heures maintenant seraient courtes, mais qu'un fils enfin adulte allait lui succéder à la tête de l'Empire pour y faire régner, autant que cela fût possible, la sagesse et la paix.

Omar, soulagé et épuisé, s'endormit pendant trois secondes, pour la première fois depuis dix mille ans.

Ali, nu dans sa splendeur, sortit du Pavillon de Dentelle et fut reçu par le soleil levant. Tous les oiseaux du matin se mirent à chanter. Les jeunes filles roses qui se baignaient dans les ruisseaux jusqu'aux chevilles devinrent plus roses encore, et se cachèrent la bouche à deux mains. Il n'y a qu'un seul Dieu, c'est Dieu.

Monsieur Lery

L'estomac de M. Lery avait digéré pendant trente ans des nourritures de fonctionnaire. Les restrictions l'ont achevé. C'était pourtant un estomac solide et de bonne volonté, hérité de paysans et de boutiquiers qui en avaient mis le modèle bien au point. Mais la même aventure toujours advient : l'amour-propre perd les familles et corrompt les individus. Les parents de M. Lery, qui tenaient une mercerie à Moulins, rue de Bourgogne, voulurent élever leur fils au-dessus de leur condition, qu'ils jugeaient humble. Ils vendaient du fil, des aiguilles et de l'entre-deux. Ils rêvèrent pour leur héritier d'une tâche plus noble. A force d'économies, ils en firent un commis des Ponts et chaussées. M. Lery a longuement payé cet honneur.

J'ai mon amour-propre, moi aussi. C'est le printemps et j'aimerais retourner vers un lieu que je connais, un pré en pente, grand comme une tranche de rue de Paris, un pré bien frais, bien vert, étoilé de primevères. Et, en bas du pré, un petit ruisseau d'eau claire à pente vive. Il me fallait, pour le traverser, l'aide d'une pierre posée au milieu du courant. Aujourd'hui, il passerait bien à l'aise entre mes jambes entrouvertes. J'ai grandi. Oui, oui, peut-être. J'ai surtout vieilli. J'y retournerais, je me coucherais en haut du pré et je me laisserais rouler jusqu'en bas. Et à chaque tour, une primevère ou une pâquerette se poserait sur mes lèvres. Ce serait ridicule. J'ai mon amour-propre moi aussi. Je l'ai bien voulu...

M. Lery a d'abord connu, avant de se marier, les petits restaurants où l'on sert aux pensionnaires ce que les clients de la veille ont laissé. Ce n'était pas forcément mauvais, mais réchauffé, toujours réchauffé...

Puis il s'est marié, et sa femme, au marché, a appris à chercher les occasions, les légumes un peu flétris, les fruits tombés ou écrasés dans le voyage, ou qui commencent à tourner. Toujours les plus petites pommes, celles que les vers ont choisies, les poires dont la chair est comme du gravier. Le bon marché. Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Quand les restrictions sont arrivées, M. Lery venait de prendre sa retraite. Son estomac s'était tout ratatiné autour de trente ans de petits repas tristes. Les rutabagas l'ont achevé. Il s'est racorni dans les plis et distendu dans les creux. Il a gardé des tranches deux ou trois jours dans un coin, avec un peu de liquide aigre autour. M. Lery ne pouvait plus rien manger. Bien sûr c'était une économie, mais ce n'était pas une solution. Il est allé à l'hôpital. On lui a fait déglutir le contenu d'un pot, une sorte de crème à raser sucrée qui sentait la fraise, et on l'a passé à la radio. Le médecin-chef, cordial, lui a dit :

— Ce n'est rien, trois fois rien, on va vous enlever ça !

Endormi, sur la table d'opération, il offrait un maigre spectacle. Le chirurgien, le patron, expliquait à ses élèves comment on s'y prend. La peau du ventre, c'est comme une étoffe que la couturière a bien tendue avant d'y mettre les ciseaux. Il a plongé ses doigts gantés à l'intérieur, il en a tiré l'estomac, il a coupé au-dessus, clic, et au-dessous, clac. Il a posé l'estomac à côté dans une cuvette, sur la chaise, et il a recousu l'oesophage directement avec l'intestin. C'était une belle opération. Mme Lery a nourri son mari pendant des semaines avec des bouillies de bébé, puis il a pu recommencer à manger, mais très peu à la fois, il picore, comme un oiseau. Il se porte bien, il est content. Aujourd'hui on vous enlève l'estomac aussi facilement qu'un doigt de pied. Bientôt on pourra aussi nous enlever dans notre tête ce qui s'est racorni, qui refuse de digérer les rutabagas, qui ne garde que l'aigreur. Nous serons plus à l'aise.

Les premiers jours qu'il a remis les pieds par terre, M. Lery ne pouvait plus relever le menton. Il avait l'impression qu'on l'avait recousu trop court, ça lui tirait la tête vers le bas, par l'intérieur, tout le poids de l'intestin se suspendait à sa glotte. Il est retourné à l'hôpital. Il a vu l'interne de service, il lui a expliqué timidement son cas, tête basse, en le regardant par en dessous.

— Curieux ! curieux ! a dit l'interne, jovial. Revenez la semaine prochaine, on vous rouvrira.

M. Lery a préféré ne pas revenir. Il s'est habitué peu à peu, et puis tout cela s'est rodé, a pris du jeu, maintenant il lève la tête comme tout le monde. Et ce qui est bien commode, c'est qu'il n'a plus d'appétit.

M. Lery est descendu faire son marché. Depuis qu'il est à la retraite, c'est lui qui va aux provisions. Ça l'occupe, le matin. Pendant ce temps, Mme Lery fait le ménage. Et maintenant, avec son opération, il a une carte de priorité. Mais il n'ose pas s'en servir. Il a essayé, une fois ; toutes les ménagères devant qui il allait passer l'ont traité comme un criminel. Il n'ose pas non plus avouer à Mme Lery qu'il n'utilise pas la carte. Quand il a longuement fait la queue, elle lui demande où il a passé son temps. Elle s' imagine qu'il va au café, qu'il se dévergonde, elle se demande avec quel argent, elle se ronge.

C'est le marché du boulevard Pasteur. C'est la fin de l'hiver. La pénurie de la saison s'ajoute à celle des circonstances. Sur les étalages, il n'y a rien que quelques bouquets de persil, des harengs salés, de la charcuterie de mamelles de vaches, des fromages livides d'avoir perdu leurs matières grasses, et des betteraves à cochons. Les ménagères vont et viennent, regardent partout, à la recherche d'un poireau ou d'une demi-douzaine de carottes. D'autres font la queue devant des éventaies vides. Elles espèrent. Si le marchand n'est pas encore venu, c'est qu'il viendra peut-être. Et s'il vient, il aura peut-être quelque chose à vendre. Peut-être. Et Mme Dupont demande à Mme Durand :

— Vous savez ce qu'on m'a dit ?

— Ma foi non, répond Mme Durand, mais ça m'étonne pas !

M. Lery est vêtu d'un pardessus gris usé, soigneusement brossé. Les manches sont un peu courtes, parce que Mme Lery a dû déjà deux fois en rentrer l'extrémité effrangée. Il est coiffé d'un chapeau de feutre galonné qui tourne légèrement au vert, et chaussé de bottines à boutons, noires, pointues. Ce sont celles de son mariage, qu'il a par bonheur retrouvées au fond d'un placard. Car il n'a jamais pu obtenir un bon de chaussures à la mairie. Il est ganté de laine grise. Au bout des doigts, des reprises, fort adroites, méticuleuses, invisibles. Il s'approche d'un marchand, haut et large, dont le ventre est ceint d'un tablier blanc. Sur son éventaire se trouve une caisse en bois blanc, ouverte, et dans cette caisse de beaux pruneaux noirs, luisants de bonne santé. Il se penche vers eux, il a envie de leur adresser des paroles d'amitié. C'est la seule nourriture honnête qu'il ait vue au marché depuis longtemps. Ils ont un bon visage, ils lui font plaisir. Il se relève, il les montre du doigt au marchand.

— Vous avez votre carte d'inscription ? demande le marchand. J'en ai que pour les inscrits. Un par personne. Et les gros, je les partagé en deux. Celui qui a le noyau, je lui donne un peu moins de chair, forcément, parce qu'il a l'amande. C'est juste !

— C'est juste !... c'est juste !... acquiesce M. Lery en hochant la tête.

Il est bien d'accord. C'est juste. Il s'en va, avec son cabas vide, en toile cirée noire. Tant pis pour les pruneaux. Il est quand même bien content de les avoir vus. Et Mme Dupont dit à Mme Durand :

— C'est mon neveu qui me l'a dit. Il est cycliste aux P.T.T., vous pensez qu'il est bien renseigné.

M. Lery ne regrette pas tellement les pruneaux. Il n'est pas venu pour ça. Il est venu chargé d'une mission précise. Mme Durand répond à Mme Dupont :

— Qui c'est qui aurait pu croire ça ? C'est bien parce que vous me le dites. Mais ça ne m'étonne pas, le monde est pourri.

M. Lery soulève poliment son chapeau, se racle un peu le gosier et dit :

— Pardon, madame...

Mme Dupont et Mme Durand se tournent vers lui, ensemble. Elles sont agréablement surprises, elles sont prêtes à répondre longuement, n'importe quoi. Ça va leur faire passer un peu de temps.

— Pourriez-vous me dire, continue M. Lery — et il sourit à l'une, et il sourit à l'autre —, où se trouve le marchand qui vend des moulins-légumes ?

Mme Dupont hausse les sourcils, et Mme Dubois fronce les siens, mais ces deux manifestations d'apparence contradictoire traduisent le même étonnement devant tant de naïveté.

— Et qu'est-ce que vous voulez faire d'un moulin-légumes, mon pauvre monsieur, demande Mme Dubois, justement quand y a plus de légumes ?

— C'est la question que j'ai posée à Mme Lery, répond M. Lery.

Il précise : « Je vous demande pardon : Mme Lery, n'est-ce pas, c'est ma femme » et elle m'a répondu : « Mon pauvre ami, tu ne sais pas ce que c'est

qu'un ménage ! Mon moulin-légumes est cassé, il faut que je le remplace, qu'il serve ou qu'il ne serve pas... »

Mme Dupont et Mme Durand se regardent, flattées. Ça, c'est une vraie bonne réponse de ménagère. Il y a des moments où vraiment les femmes sont supérieures à ces pauvres hommes. Mme Dupont et Mme Durand se redressent. Elles regardent M. Lery avec un rien de condescendance. Et Mme Durand, les mains croisées sur la poignée de son cabas appuyée à son ventre, daigne ajouter :

— N'empêche que vous en trouverez pas, de moulin-légumes. Y a longtemps que c'est devenu introuvable...

Mme Dupont donne la conclusion, avec la résignation qui est devenue une habitude fonctionnelle. Elle soupire, et elle dit :

— Comme tout...

— Je vous demande pardon ! proteste doucement M. Lery, de sa voix mince. Mme Lery m'a dit qu'il y en avait. C'est notre voisine de palier qui le lui a dit en rentrant du marché. Elle a vu un marchand qui en vendait. Et Mme Lery m'a dit : « Mon ami, mets vite tes chaussures, va vite en acheter un, j'espère qu'il y en aura encore, j'espère qu'on n'exige pas de bon-matière, et ne te fais pas voler, essaye-le avant de l'acheter, fait fonctionner la manivelle... »

— Elle a vu un marchand ? demande Mme Dupont.

Elle pense que justement la locataire du cinquième à gauche en cherchait un, et si elle pouvait en trouver, elle le lui revendrait bien le double.

— Un marchand qui en vendait ? demande Mme Durand.

Elle se dit que si elle pouvait en envoyer un à son beau-frère qui est fermier, ça lui vaudrait bien un ou deux kilos de beurre.

— Où c'est qu'il est le marchand ?

Elles ont posé la question toutes les deux à la fois en penchant la tête tout à coup, les yeux brillants, vers M. Lery. M. Lery s'étonne :

— Mais je n'en sais rien ! Sans quoi je ne vous l'aurais pas demandé :

— Par exemple ! dit Mme Dupont.

— Vous avez entendu ? dit Mme Durand.

— Alors qu'est-ce que vous racontez...

— ... avec vos moulins-légumes ?

Indignées, elles ont crié. Cinq rangs derrière, dans la queue, un homme a entendu un mot qu'il répète d'un air étonné :

— Moulin-légumes ?

Une femme en attrape la moitié au vol :

— ... légumes ?

Et le mot légumes rebondit d'une bouche à l'autre, tout le long de la queue, gagne la file voisine, saute d'éventaire à éventaire, fait frémir la foule, écarquille les yeux, redresse les dos accablés, tend des ressorts nouveaux dans les jambes lasses. « Légumes... légumes... il paraît qu'il y a des légumes... Il y a des légumes... Il y a des légumes... Au Cours des Halles de la rue de

Vaugirard !... Un plein camion... Six camions... Des choux... Je les ai vus... Des poireaux... Des artichauts... des choux-fleurs... Des légumes... Des légumes... Des légûmes !... Allons-y... On y va !... Emile, attends-moi !... Gardez-moi ma place... N'oublie pas ton panier... »

En une minute, mille personnes, emportées par l'espoir, galopent vers le mirage.

— Ces gens sont fous ! dit doucement M. Lery qui a failli être renversé par le courant. Mais je n'ai pas encore trouvé mon marchand...

Il remonte le boulevard Pasteur, il regarde partout, il regarde tout. Il est resté très frais dans sa vieillesse, curieux comme un enfant, prêt à s'émerveiller, à croire à ce qu'on lui dit, à écouter les conseils, à espérer les miracles. Il sort de son porte-cartes un billet de dix francs tout raide, car Mme Lery l'a repassé — elle repasse toujours les vieux billets, elle ne peut pas les supporter froissés ; si c'était possible, elle les repriserait — et il achète une brochure à un marchand ambulancier unijambiste qui béquille d'un groupe à l'autre en proposant « Les mille recettes miraculeuses ».

M. Lery met son lorgnon et feuillette le livret. Il saute d'un titre à l'autre : « Le délicieux gâteau de topinambour — Comment faire durer votre pastille de saccharine — L'omelette sans oeufs — La culture des haricots verts en appartement — Faites du bon savon avec de vieux journaux, etc. » Il pense que ce livre sera très utile à Mme Lery. Il le glissa avec précaution dans son cabas.

M. Lery a froid au bout des doigts. Depuis qu'il n'a plus d'estomac, il craint beaucoup le froid au bout des doigts et aux pieds. Le soir, il ne peut plus s'endormir sans une boule d'eau chaude. Et c'est un tourment, parce qu'elle est d'abord trop chaude, et il se brûle, puis elle se refroidit et, la nuit, quand il lui arrive de la toucher d'un orteil, elle le glace jusqu'aux oreilles.

Il met son cabas sous son bras, et souffle sur ses doigts, à travers ses gants de laine. Il n'a toujours pas trouvé ce moulin-légumes. Il faut qu'il le trouve. Mme Lery ne comprendrait pas qu'il n'ait pas pu le trouver.

Il s'approche d'un attroupement en cercle autour d'un camelot. C'est peut-être là... Il ajuste son lorgnon, il se hausse sur la pointe des pieds. Le camelot, en pardessus noir et chapeau melon, est debout derrière une petite table légère, pliante, sur laquelle se dresse une sorte de fragment de tuyau de poêle, haut de vingt centimètres auquel trois pieds rudimentaires ont été soudés.

— Approchez, approchez, mesdames, et vous aussi, messieurs, dit le camelot. Venez voir la merveille du siècle, inventée par un prisonnier dans un stalag de Poméranie... Cet appareil que vous voyez là devant moi, dans son admirable simplicité, va vous permettre de faire votre cuisine sans dépenser ni charbon, ni gaz, ni électricité. D'ailleurs, du charbon, vous n'en avez pas, du gaz, pas même de quoi vous suicider, et de l'électricité, à peine assez pour lire l'avertissement du perceur reçu au courrier du soir. Eh bien, Mesdames et Messieurs, vous allez remplacer tout cela par mon extraordinaire, mon

merveilleux, mon miraculeux gazogène à papier !

— Aaaaah ! fait la foule admirative.

— Pas de réservoir, pas d'épurateur, pas de tuyauterie compliquée, poursuit le camelot, qui a repoussé d'un doigt son chapeau melon sur la nuque. Vous introduisez dans l'appareil un morceau de papier allumé, comme ceci, et vous n'avez plus qu'à y jeter de temps en temps, une petite boulette de papier, comme cela, pour obtenir une merveilleuse flamme bleue qui fait bouillir un litre d'eau en moins de dix minutes.

Une petite flamme bleue jaillit, en tournoyant, du haut du simili-tuyau de poêle. La foule bée d'étonnement. M. Lery sourit. Il est un peu ému. Il se sent fier d'être Français, d'appartenir à ce peuple si plein de ressources et d'ingéniosité, qui sait inventer mille petits trucs pour soulager sa grande misère, et les présenter avec tant d'esprit. Il est parvenu à se glisser au premier rang. Il regarde fonctionner le gazogène à papier en hochant la tête.

Et Mme Durand dit à Mme Dupont :

— Ça a l'air de bien marcher son truc. J'ai envie d'en acheter un. Justement il me reste une pomme de terre de la répartition du jour de l'an. Je me demandais comment j'allais la faire cuire...

— Voilà madame, merci bien madame ! Suivez bien les instructions qui sont écrites sur le prospectus. Mon merveilleux gazogène à papier brûle tous les menus débris, les cheveux qui tombent, les moutons que vous chassez sous l'armoire à glace, les allumettes soufrées, les épiluchures de fromage et de pommes de terre.

— Du fromage, dit Mme Dupont, il y a longtemps qu'on mange aussi la croûte, quand on en touche...

M. Lery a repris ses recherches, il a acheté un tube de pierres à briquet, une paire de lacets en rayonne, qui glissent — et le noeud se défait vingt fois par jour — mais il y en a pas d'autres, un tire-bouchon qui peut servir à ouvrir les huîtres, les boîtes de conserve et les bouteilles d'eau minérale, et à épilucher les légumes, et peut également être utilisé comme pince à linge... Mais il n'a pas trouvé son moulin-légumes.

Et Mme Dupont dit à Mme Durand :

— Mon charcutier, j'y ai dit : Votre boutique, je vous la ficheraï en l'air quand tout ça sera fini. Faudra bien que ceux qui ont gagné de l'argent avec notre misère, on le leur fasse payer, un jour...

M. Lery commence à sentir la fatigue dans les mollets et les genoux, et son nez est rouge de froid. Il est arrivé au bout du marché, il n'a peut-être pas très bien regardé partout, il a suivi, sans tout à fait s'en rendre compte, une chanteuse. Elle est jeune, maigre, serrée dans un manteau couleur saumon, râpé. Ses jambes sont nues, et ses pieds sales traînent des chaussures d'homme informes. Ses cheveux blonds pendent dans son cou en mèches inégales, agglutinées par la poussière et la pluie. Elle chante « La rue de nos amours » et « Le chalant qui passe » et aussi « Le temps des cerises ». Sa voix éraillée dit le contraire des paroles qu'elle chante. Il n'y a pour elle ni

amour ni printemps ni soleil sur la rue. Elle avance lentement, sans regarder personne. Elle ne voit rien, elle n'entend pas ce qu'elle chante, elle ne pense à rien, elle marche, elle chante, ça ne demande pas de force, simplement l'habitude, comme de respirer. Un petit garçon l'accompagne et tend la main. Il lui ressemble. C'est peut-être son fils ou son frère. Il met les pièces dans la poche du veston d'homme qui lui sert de pardessus. Cet argent n'est ni pour lui ni pour elle.

M. Lery aimait chanter quand il était enfant. A mesure qu'il a grandi, la honte lui est venue. A part quelques rares occasions, au collège, où les potaches des grandes classes braillaient en chœur des chansons gaillardes et innocentes, il n'a plus jamais chanté. Il fredonne, parfois, mais Mme Lery le fait taire. Elle lui dit : « Tu es ridicule. » Elle préfère la T.S.F. Et M. Lery est plein de chansons rentrées. Elles lui bourdonnent dans la tête, elles l'empêchent de s'endormir, le soir. Une, en particulier, celle qui dit : « J'ai sauté la barrière, hop-là. » Il avait lu dans un magazine un conseil pour s'endormir, un truc : compter des moutons en train de sauter une barrière blanche dans un pré vert. Il arrivait jusqu'aux trois mille moutons sans résultat. Et il remuait les jambes, il sautait en même temps qu'eux. Alors la chanson lui venait dans la tête : « J'ai sauté la barrière, hop-là ! » Toujours la même phrase, qui recommençait sans arrêt, sans arrêt, lui tournait en rond dans la tête, cherchait un trou pour sortir. Il crispait les mâchoires, il se retenait, il était sûr que s'il avait pu la crier un bon coup, de toutes ses forces, à réveiller tous les voisins, il aurait enfin été soulagé. Mais qu'aurait dit Mme Lery ? Elle ronflait-

Il se levait, il allait boire un verre d'eau pour se calmer, il prenait froid, il éternuait, il n'arrivait plus à se réchauffer dans les draps, il cherchait la boule, elle était à peine tiède, il soupirait, il revoyait les moutons. « J'ai sauté la barrière... » Mme Lery ronflait.

Il a suivi la chanteuse sans bien y prendre garde, la bouche à demi ouverte, le lorgnon un peu de travers et qui brillait. Maintenant il est au bout du marché, la chanteuse revient sur ses pas. Elle chante « O mon amour... » Le petit garçon tend la main. M. Lery cherche son porte-monnaie, en tire une pièce d'un franc, réfléchit une seconde, la remet en place et en prend une de cinquante centimes qu'il donne à l'enfant. La chanteuse passe à côté de lui sans le voir, sans rien voir. « À toi toujours »...

Et Mme Dupont dit à Mme Durand :

— Moi, ces chansons sentimentales, ça me bouleverse. Et en coupant mes tickets de pâtes, hier, ce cochon d'épicier m'a volé mon DZ pour l'inscription de saindoux. Je m'en suis aperçue quand j'étais chez moi. Je suis sûre que c'est lui.

— Ces commerçants, dit Mme Durand, ils manquent de rien, ils sont tous gras.

La chanteuse s'est enfoncée dans la foule. M. Lery soupire, le charme est rompu. Il entend un bruit de chaîne et un roulement de tambour. Il s'approche.

Au milieu d'un cercle composé surtout de jeunes filles en cheveux, un homme, le torse nu, un pantalon usé serré à la ceinture par une ficelle, est couché sur un tapis râpé. Un autre, en pull-over et pantalon kaki, se tient debout près de lui et agite une énorme chaîne. Une femme maigre, rousse, frappe aussi fort qu'elle peut, sans le moindre rythme, un tambour posé sur une chaise. Elle s'arrête, pose ses baguettes, et interpelle le public :

— Mesdames et messieurs, vous allez assister à un spectacle comme vous n'en avez jamais vu. Julot le briseur de chaînes va réaliser devant vous le tour qui lui a valu les félicitations des plus hautes sommités médicales et internationales. M. André, que voici, va ligoter Julot avec cette chaîne. Quand il l'aura ainsi attaché des pieds à la tête, il fixera les uns aux autres les tours de la chaîne avec les cadenas que voici. Et quand Julot sera ligoté, il se débarrassera de ses liens sans aucun secours, sans aucune tricherie. Approchez, messieurs-dames, plus près, encore plus près. La blondinette, là, mettez-vous au premier rang, ma mignonne ! Allons, le pompier, laissez-lui un peu de place. Et maintenant, M. André, allez-y, ficelez le Julot, et serrez dur !

M. Lery n'a jamais vu ça. Le moulin-légumes, il le trouvera tout à l'heure. Il en restera sûrement...

— Allons, M. André, serrez plus fort ! dit la bonimenteuse. Mettez-y le pied sur les côtes, et tirez un peu ! Montrez voir que c'est pas de la rigolade !

« Et maintenant, ajoute la femme, avant de passer à l'exécution de cette expérience extraordinaire, et pour encourager Julot que vous voyez ici par terre enchaîné comme un forçat, nous demandons à l'honorable société quelques pièces de quarante sous. Nous disons dix à gauche, dix à droite, et dix devant. Allons, qui est-ce qui commence ? Merci bien, messieurs-dames... »

M. Lery fait semblant de fouiller dans sa poche et de n'y rien trouver. Il rougit un peu.

— Quarante sous, dit Mme Dupont, c'est le prix d'un pruneau !

— Y en a qui n'ont rien donné, dit la bonimenteuse. Je vais me permettre de passer parmi vous pour vous éviter la fatigue d'allonger le bras.

Les rangs s'éclaircissent aussitôt. M. Lery tend son poing fermé, et laisse tomber une pièce de dix centimes dans l'entonnoir que la femme lui présente.

— En voilà la moitié qui se défile ! dit-elle. Ils veulent bien voir, mais ils ne veulent rien payer. Ah là là, mon pauvre Julot, c'est pas encore aujourd'hui qu'on deviendra miyonnaires ! Merci, le pompier ! Merci, monsieur !

— Il n'y a pas de quoi ! dit M. Lery.

— Et maintenant, Julot, allez-y, faites-leur voir comment on se débarrasse des chaînes les plus solides ! Mesdames et messieurs qui désirez vous libérer des liens conjugaux, prenez-en de la graine !

Le pompier rit un bon coup. Il est célibataire.

Julot se tord sur le tapis. Il devient violet, les fours de chaîne lui entrent dans la poitrine. Il fait le pont, il se tourne sur le dos, sur le côté, sur le ventre,

il ahane, il jure, il se donne une peine énorme pour convaincre l'assistance. La chaîne glisse peu à peu, lui remonte vers les épaules, et finalement tombe, lâche, autour de son cou. Il reprend haleine, quelques secondes, puis se relève, jette la chaîne à ses pieds, dit « Et voilà ! », tire un paquet de Gauloises de la poche de son pantalon et en allume une. Il a trois gros boutons rouges dans le dos.

— Allons ! un p'tit bravo ! dit la femme, ça vous fera pas mal aux yeux !
La foule applaudit. Mme Durand dit :

— Tout ça c'est du chiqué, vous pensez ! Y a sûrement un truc.

M. Lery, saisi de remords, s'en va en hâte. Le marché est fini, les commerçants remballent leur mince marchandise. M. Lery va d'un éventaire à l'autre, il court presque, il tient son lorgnon sur son nez d'une main.

Quelques gouttes de pluie, fines, commencent à tomber. Un vent glacé les plaque sur les visages. Les ménagères se dispersent. M. Lery rentre chez lui harassé. L'ascenseur ne fonctionne pas. Il monte à pied les cinq étages en se cramponnant à la rampe. Il sonne, il est essoufflé. Mme Lery vient lui ouvrir. Elle est en peignoir. Elle tient à la main une casserole qu'elle était en train de récurer. Il s'excuse, il dit :

— Je n'ai rien trouvé, tu sais, il n'y en avait déjà certainement plus quand je suis descendu.

Mme Lery hausse les épaules et soupire.

— Ça ne m'étonne pas ! Il faudrait que je fasse tout moi-même ! Mais où as-tu passé tout ce temps ? Allons, entre ! Ne reste pas sur le palier ! Va quitter tes chaussures à la cuisine, ne salis pas mon parquet. Comment voulez-vous qu'une pauvre femme y arrive ?

Elle ferme la porte, un peu fort.

Et Mme Dupont dit à Mme Durand :

— J'ai acheté ce gazogène à papier, mais j'ai pas réfléchi, je ne suis pas plus avancée : j'ai pas d'allumettes !

J'aime bien M. Lery. Je le connais. Un de ces jours, il mourra, et il n'y aura personne pour le remplacer. Les roses ont baissé de prix chez les fleuristes. Les hirondelles sont venues, puis l'été, et la viande chez les bouchers. On oublie vite.

Le cousin de M. Lery ne lui ressemblait guère. Il était comptable. Il se nommait M. Charton. Il avait fait de longues additions toute sa vie. Il n'aurait pas dû prendre sa retraite. Quand on a vécu toujours avec les chiffres, il ne faut pas les quitter.

Monsieur Charton

Ce que M. Charton regretta le plus, quand il eut cessé de travailler, ce fut son pavillon de banlieue. Les hommes regrettent toujours, ou espèrent. L'un et l'autre leur permettent de supporter le moment présent comme une transition.

Il faut reconnaître que son pavillon de banlieue était bien. À une heure douze minutes à partir de la gare Saint-Lazare, plus vingt minutes de marche par beau temps. Vingt-cinq minutes les jours de pluie. Il connaissait toutes les flaques, même la nuit il n'hésitait pas. Mais il fallait le temps de les contourner. Il n'avait pas les moyens de mettre les pieds dedans, de marcher droit, fût-ce en relevant ses bas de pantalon. Il ne pouvait pas acheter une paire de chaussures tous les ans. En banlieue, il y a souvent des jours de pluie, beaucoup plus qu'ailleurs.

De la gare Saint-Lazare à l'entreprise de fers et ciments, rue Cambronne, dont il était le chef comptable, il fallait compter une demi-heure de métro (changer à Pasteur). L'autobus était plus rapide, mais trop cher. Pour se trouver à neuf heures assis devant ses livres, il se levait chaque matin à cinq heures et demie. Il disait que c'étaient ces levers matinaux qui le tenaient en bonne santé, le gardaient si vert. Tandis que sa femme, qui ne se levait qu'à huit heures, est morte. Ils n'ont pas eu d'enfants, parce qu'ils ne pouvaient pas s'offrir en même temps des enfants et un pavillon. Ils l'ont payé année par année. Et puis sa femme est morte, et deux ans après, pendant qu'il était à la fenêtre de son bureau, rue Cambronne, en train de regarder les fleurs de la D.C.A. s'ouvrir dans le ciel bleu autour des petits avions d'argent, une grosse bombe est entrée dans son pavillon par le toit, est descendue jusqu'à la cave, a éclaté, et le pavillon s'est dispersé en morceaux dans les jardins. Le soir, il n'a retrouvé qu'un trou. S'il n'avait pas eu son travail, il serait tombé malade, peut-être serait-il mort. Mais qui l'aurait remplacé devant ses livres ? Son patron était un gros homme, avec une épaisse moustache blanche, comme avant la guerre de mil neuf cent quatorze. Il lui a dit que la maison lui devait bien quelque chose, après vingt-trois ans de fidèle comptabilité, et c'était vrai. Il lui a donné ce quelque chose pour remplacer son pavillon, il lui a donné une bicoque au bord de la mer, deux pièces en bas, deux à l'étage, un grenier, un puits et un jardin.

Pas beaucoup de patrons en auraient fait autant. Il n'y avait plus mis les pieds depuis longtemps. Elle avait été occupée par les réfugiés, puis par les Allemands, puis par les F.F.I. Il ne savait pas dans quel état elle se trouvait. Il la lui a donnée. Il lui a dit : « M. Charton, je viens de vendre le machin. Je me retire, j'ai fait assez de machin dans ma vie, assez de travail, je vais me reposer. Je vous conseille d'en faire autant. Laissez tout le machin au jeune Millat. Allez donc vous installer dans la bicoque. Vous verrez, c'est charmant,

c'est là que je passais mes vacances quand j'étais gamin. C'est plein de machin. »

M. Charton s'est installé. Il ne restait rien dans la maison. Les réfugiés avaient brûlé les mauvais meubles, et les Allemands démenagé les bons. Et les F.F.I. avaient tracé des croix de Lorraine, des faucilles et marteaux et des V dans toutes les cloisons, à la mitrailleuse.

Dans une vente aux enchères, il a acheté un lit, deux tables, quatre chaises, une cuisinière, un seau hygiénique, un réchaud à pétrole, une échelle, un édredon, et une statue en plâtre bronzé représentant une chasserresse et son lévrier, pour mettre sur la cheminée de sa chambre. Il s'est installé. Il a bouché les trous, remplacé les tuiles cassées, il a scié, cloué, collé, repeint, comme il faisait, par petits morceaux, le dimanche, dans son pavillon.

Quand il en a eu fini avec la maison, il a regardé le jardin. Et c'est alors qu'il s'est mis à regretter son pavillon de banlieue. Là-bas, il n'avait qu'un petit jardin, mais quel jardin ! Plat comme un billard, pas un brin d'herbe, pas une feuille d'ombre.

Debout sur le pas de la porte, il regardait. Ses longs bras maigres pendaient le long de son corps. Il était vêtu d'un veston noir et d'un pantalon rayé. C'étaient ceux qu'il portait le jour du bombardement. Il avait touché une tenue de sinistré, en drap kaki. Il la gardait pour le dimanche. Les autres jours, il achevait d'user son costume de bureau. Aux genoux, les rayures du pantalon disparaissaient dans le dessin de la trame, mise à nu.

Il regardait le jardin. Il l'avait déjà bien vu, il en avait fait le tour plusieurs fois, mais en ce moment il se demandait par où il allait commencer.

Il avait dû être, dans sa jeunesse, blond, peut-être roux, car le vent de mer et le soleil, au lieu de brunir son visage, semblaient l'écorcher, tiraient le sang à fleur de peau. La couronne de cheveux qui lui restait autour de la tête avait pris une sorte de couleur de mastic, ou de tabac de vieux mégot américain longtemps délavé par la pluie. Il était plutôt grand, et ses joues rouges étaient maigres. Il s'était toujours promis, quand il prendrait sa retraite, de ne plus se raser que le dimanche, de se libérer enfin de cette obligation de se raser tous les matins. C'était une des principales libertés que la retraite devait lui apporter. Il l'avait espérée tous les matins, au moment où il repassait son rasoir. Il n'aimait pas se raser, il avait la peau sensible.

Mais une habitude qui vous tient depuis l'acné ne vous lâche pas si facilement au temps des dents branlantes. Chaque jour, après s'être débarbouillé dans sa cuvette en émail, il empoignait son blaireau. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

Ses yeux avaient pris la même couleur que ses cheveux, et l'iris semblait usé sur les bords, il n'avait pas une limite franche, il se continuait par des veinules jaunâtres dans le blanc de l'oeil. Il n'y avait pas la moindre étincelle de joie dans ces yeux, pas un reflet de ciel, ils n'étaient jamais traversés par l'image du vol d'un oiseau ou d'une branche balancée. Ils ne reflétaient rien.

Il se rendait compte qu'il allait entreprendre un travail énorme. Au bout

du jardin, au sud, se dressait un bouquet de pins fort âgés si l'on en jugeait par leur taille. Au-dessous d'eux, le sol était recouvert d'un tapis de douces aiguilles, horizontalement allongées et bien tissées les unes dans les autres, et que la graminée la plus audacieuse ne parvenait pas à traverser. Mais les pins étaient dominés par un arbre plus grand encore, un chêne vert qui était peut-être né au temps de Louis XIV. C'est de cette espèce dont les feuilles, à peine plus grandes que l'ongle du pouce, ne tombent point en automne et restent vertes tout l'hiver, d'où le nom de chêne vert. Sur ses racines on peut cultiver des truffes, mais il faut des conditions de terrain, une terre un peu rouge. Ce n'était pas celle du jardin. Et M. Charton ne voulait pas de truffes, il voulait des pommes de terre, des poireaux, des carottes, des haricots verts, des petits pois, et un carré de luzerne pour ses lapins.

Contre le mur de l'est du jardin s'épanouissaient un mimosa et un laurier-rose, et de là jusqu'à la maison il y avait encore un cerisier, un figuier, un énorme lierre qui encapuchonnait le puits, recouvrait un bon quart du mur de l'ouest et même rampait au sol, mélangé aux liserons, jusqu'au poirier qu'il avait à moitié étouffé. Enfin, il y avait encore un autre arbre que M. Charton ne connaissait pas et dont il venait seulement d'apprendre le nom par un voisin : un jujubier.

Un jujubier. M. Charton haussa les épaules. Un jujubier ! C'était le comble !

Il para au plus pressé. Il défricha un carré de terre grand comme quatre draps de lit, le seul endroit du jardin qui ne fût pas à l'ombre toute la journée. Il brûla les herbes, mélangea les cendres à la terre, sema des carottes, repiqua quelques rangées de laitues et de romaines, une escouade de poireaux et six douzaines d'oignons. Pour le reste, c'était trop tard. Puis il vendit sur pied les pins et le chêne, qu'un marchand de bois fit abattre par ses hommes. Ce fut une grande opération, avec des haches, des scies à quatre mains, des cordes, des palans, des calculs de chute, des hans et des crachements dans les paumes. Le chêne fut d'abord amputé de ses branches, puis coupé au milieu de sa hauteur, juste en haut du fût. Le tronc, en tombant, n'en fit pas moins une brèche dans le mur, à côté du mimosa. C'était inévitable.

Ensuite il fallut arracher les racines. Quand ce fut fini, le bout du jardin, avec ses énormes trous, ressemblait à un champ de bataille. La terre jaune du sous-sol apparaissait dans les cratères et avait giclé sur l'humus. Et dans le ciel, à l'endroit où se balançait depuis des siècles la tête des grands arbres, il y avait aussi un trou. Mais M. Charton ne le vit pas. Il vit seulement que tout ce coin de jardin était enfin débarrassé de ce bois inutile, et plus qu'inutile, nuisible, qui abritait la vermine et par son ombre empêchait la pousse des légumes ménagers.

Pendant ce temps, les petites bêtes du jardin avaient donné l'assaut à son premier carré de culture. Les escargots, les limaces et les araignées surgirent de tous côtés. M. Charton n'avait jamais vu d'araignées végétariennes. Il en était stupéfait. C'étaient des araignées de taille moyenne, d'un gris foncé

presque noir, pas du tout répugnantes comme certaines qui ont le ventre jaune pus. Elles ne tissaient point de toile, elles nichaient au sol, sous des feuilles mortes, et couraient à toute vitesse sur leurs huit pattes trapues et velues. Ce furent elles qui mangèrent les oignons et les poireaux. Les escargots n'en voulaient pas. Des oiseaux de toutes sortes, des roses, des bleus, des gris cendré, des huppés, des chauves, des haut perchés, des rase-mottes, des longues-queues, des boulots, des minuscules, des dodus, s'abattirent sur le semis de carottes et grattèrent, et se chamaillèrent, et s'ébrouèrent, et mangèrent toutes les graines avec les vermisseaux. De leur côté, les courtilières prirent les racines des plants par leur petit bout et remontèrent jusqu'à la surface, si bien qu'il ne resta vraiment plus aucune trace de ce que M. Charton avait semé ou repiqué. Et une famille de taupes traça des arabesques dans la terre meuble, avec quelques monticules par-ci par-là, aux croisements et noeuds de leur architecture.

M. Charton commença la grande bataille. Il ne pourrait rien voir pousser tant qu'il n'aurait pas nettoyé le jardin de toute cette vermine et de tout ce qui lui donnait asile. Il brûla les buissons de rosiers et de framboisiers, tronçonna les serpents du lierre, coupa le poirier et le figuier et loua les services d'un cultivateur qui, avec sa charrue, retourna le jardin d'un bout à l'autre, enfouissant les capucines qui couvraient vingt mètres carrés, et les fraisiers sauvages, les pissenlits, les oeillets, les soucis, les groseilliers, les cassis, les pois de senteur.

M. Charton respira quand il vit la terre bien propre devant lui. Il avait gardé le cerisier parce qu'il espérait vendre les cerises un bon prix, et accordé un sursis au jujubier parce que n'ayant jamais mangé ni même vu de jujube, il voulait savoir ce que c'était.

Les fruits du jujubier ressemblaient à des dattes un peu courtes. Il jugea qu'ils étaient mûrs quand ils cédèrent à la pression du doigt. Il en goûta un. C'était d'une consistance si légère et d'une saveur si neutre qu'il en éprouva comme un vertige d'estomac. Il coupa le jujubier, et passa le reste de l'année à ameubler le sol, à diviser le jardin en carrés avec une allée au milieu et des sentiers transversaux, tracés au cordeau. Il coupa le laurier-rose qui ne le gênait guère, mais il avait lu dans un livre de lectures, avant son certificat d'études, que les racines du laurier-rose empoisonnent l'eau et que l'Arabe du désert se fie au flair de sa fidèle cavale pour savoir si l'eau des puits est ou non empoisonnée. Il craignait pour le sien.

Il hésita un peu au sujet du mimosa, parce qu'il était vaguement flatté, et en même temps angoissé, d'avoir un mimosa dans son jardin. À Paris, on en trouve dans tous les couloirs du métro, dans de longs paniers de roseau. Il reste frais dans le panier, frais au poing du marchand qui vous le propose, mais il se fane dès qu'on le dispose dans un vase. Les autres fleurs, les Parisiens les connaissent, ils en font pousser dans des pots, mais celle-là on ne la trouve que dans de longs paniers. C'est une fleur exotique. Oui, voilà, exotique. Et M. Charton, sans bien s'expliquer pourquoi, hésitait à couper le

mimosa. Il s'y décida pourtant, parce que son ombre, dans la fin de l'après-midi, écornait le carré destiné à recevoir les graines de radis.

Le lendemain matin, quand il s'approcha avec sa hache, le mimosa n'était plus là. Il était allé se réfugier au coin de la maison, du côté de la route, au nord du jardin. Il s'était bien étalé contre le mur, tout en largeur, et avait disposé ses branches de telle façon que son ombre ne couvrait que le trou à fumier, dans lequel M. Charton entassait les mauvaises herbes déracinées et vidait son seau hygiénique. Vraiment, là, il ne gênait pas du tout, et M. Charton, qui avait tant de travail utile à faire, alla déposer sa hache et prendre le plantoir.

Vint le temps où le mimosa fleurit. Tout le mur près de la maison en fut illuminé, et aussi la route de l'autre côté du mur. M. Charton n'avait pas le temps de le voir. Il lui tournait le dos tout le jour, il semait, plantait, arrachait, repiquait, arrosait. Il rêvait de tombereaux de pommes de terre, d'entassements de bottes de poireaux, de pyramides de carottes, de bataillons de laitues et de scaroles. Mais d'abord une, deux, puis vingt fois par jour, les promeneurs qui passaient sur la route tirèrent sa sonnette pour lui demander bien gentiment de leur donner un peu de mimosa. Dans ce pays, le mimosa, ça ne se vend pas, ou alors il faut en avoir une vraie plantation, et l'expédier par wagons entiers. Mais pour les voisins, pour les promeneurs, surtout s'ils sont jeunes, le mimosa, c'est gratis. M. Charton n'osait pas refuser. Et son mimosa était si beau qu'on venait de loin pour lui en demander, et plus on en coupait, plus il fleurissait, et quand la saison fut finie pour les autres mimosas, il continua de fleurir de plus belle, il était comme une source d'or, il couvrait tout le trou à fumier, il se versait à pleines brassées dans la route par-dessus le mur. Les promeneurs auraient pu se servir, mais ils préféraient demander, parce que dans ce pays on est aimable et poli.

M. Charton enrageait d'être si souvent dérangé pour ce rien. Un beau matin, il s'en fut reprendre sa hache. Mais le mimosa, de nouveau, s'était enfui. Il était maintenant tout à l'autre bout du jardin, loin des yeux des passants, il avait caché toutes ses fleurs sous ses feuilles, il s'était fait humble comme un saule pleureur, et, une fois de plus, il obtint sa grâce.

Il y avait d'ailleurs fort à faire à défendre les salades contre les escargots qui sortaient de tous les trous du vieux mur à la rosée du soir et y rentraient, repus, avant le jour. M. Charton acheta du plâtre, du ciment, de la chaux, du gravier, ce qu'il put trouver, refit son mur à neuf.

Parfois il levait la tête, et regardait mûrir les cerises, mais d'autres les guettaient aussi : trois couples de merles bien noirs, bien lustrés, au bec bien jaune, restaient perchés du matin au soir dans le cerisier, et mangeaient les fruits un à un, au fur et à mesure de leur maturation. Ils ne mangeaient pas les noyaux, ils les crachaient au pied de l'arbre. Il y en eut bientôt une bonne petite couche qui craquait sous les pieds de M. Charton. Celui-ci accrocha des pièges à toutes les branches, confectionna un hideux épouvantail qui tournait au vent et agitait des grelots. Les merles le regardaient d'un oeil, en sifflant, et

engraissaient. Ils se perchaient juste à côté des pièges, en miracle d'équilibre, ils les frôlaient du bout de la queue. Ils sifflaient un bon coup, et mangeaient une cerise.

M. Charton leur jeta des cailloux, des pétards, les injuria, les menaça de coups de fusil. Mais il n'en possédait point. C'étaient de très belles cerises, des premières, celles qui se vendent le plus cher. Il se dit que s'il pouvait savoir où se trouvaient les nids des merles, il lui serait peut-être possible de les y surprendre la nuit, et de les tuer, tout au moins de détruire leurs nids, de leur faire une grande peur de nuit, avec une lanterne qui éblouirait d'épouvante leur sommeil, et les livrerait à ses mains. Et s'il les ratait, il pousserait de tels cris dans la nuit et ferait une telle sarabande avec sa lanterne, et mettrait les nids en telle charpie, que les oiseaux noirs s'enfuiraient pour toujours et s'enfuiraient chaque nuit encore plus loin parce que la peur leur reviendrait chaque nuit dès qu'ils fermeraient les yeux.

Il les guetta au crépuscule, de la fenêtre de sa chambre, au premier étage, et il les vit s'ébrouer, siffler, puis s'aller tranquillement coucher dans le mimosa.

La rage qui le prit ressemblait à une ivresse provoquée par de l'alcool frelaté. Il faillit tomber dans l'escalier tant il mit de hâte à le descendre. Il saisit à deux mains la hache posée, manche dressé, contre le mur, entre la cuisinière et le tas de bois à brûler. Ses doigts serrés devinrent blancs. Il sortit dans le jardin. Le mimosa n'était plus là.

Il le chercha le long de tous les murs. Il n'en trouva trace. En passant sous le cerisier, il fit craquer des noyaux. Il rentra chercher une lanterne, et à sa lueur jaune, il abattit l'arbre. La lune, à son lever, éclaira le jardin sans ombre. M. Charton monta se coucher, exténué.

Désormais il n'eut plus devant lui que de la terre meuble, de la bonne terre de rapport. Ses rangées de légumes étaient aussi bien tenues, propres, alignées, que les rangées de chiffres dans ses livres, en son temps d'activité comptable. Il respirait. Il avait, pendant quelques jours, vaguement continué de chercher le mimosa, mais le jardin pouvait se laisser embrasser d'un coup d'oeil, sans le moindre buisson, sans un coin de pénombre où se dissimuler. Et les merles, maintenant, couchaient et mangeaient chez le voisin. M. Charton se trouva enfin dans cet état d'équilibre et de certitude que peut faire éprouver la vue d'un univers limité, mais sérieux.

Il cueillit les premiers petits pois pour s'en faire une julienne. Le reste irait au marché. Quand il voulut la préparer, il trouva, à l'intérieur des cosses, au lieu d'un chapelet de pois innocents et tendres, autant de fleurs de mimosa. L'arbre se sentant perdu, s'était entièrement réfugié dans la terre, et recherchait la lumière par des voies détournées.

M. Charton arracha entièrement le carré de pois, et creusa à sa place un grand trou. Il sentit le mimosa s'enfuir sous ses pieds.

Ce furent ensuite les oignons qu'il avait laissé monter pour en vendre la graine, qui se sommèrent d'une boule couleur de soleil, puis les chicorées

frisées qui devinrent des chicorées mimosées. Le persil dissimulait des rameaux clandestins subrepticement surgis, une citrouille éclata un beau jour, projetant autour d'elle des gerbes de fleurs. Les tomates, au lieu de rougir, jaunissaient, les feuilles de poireaux se subdivisaient en folioles.

M. Charton poursuivait l'ennemi à coups de bêche, au fur et à mesure de ses manifestations. En quelques semaines, il eut tout dévasté. Il creusa des tranchées, les relia les unes aux autres par des boyaux et des souterrains. Il en lardait les parois avec une barre à mine. Il fouilla ainsi tout le sous-sol. Il avait dépensé à cette tâche une quantité d'énergie qui eût été peu commune même chez un athlète dans la force de l'âge, il avait terriblement maigri, il était devenu dur comme un os. Il ne sentait pas la fatigue, il passait ses nuits à veiller, à parcourir l'une après l'autre ses tranchées, sa lanterne à la main. Le mimosa ne se montrait plus.

Au bout de quelques jours. M. Charton se persuada qu'il avait enfin remporté la victoire.

Il voulut commencer de reboucher les trous. Quand il eut jeté la première pelletée de terre, il se sentit affreusement épuisé. Il alla tirer un seau d'eau fraîche, et se pencha pour y boire à même. À peine eut-il avalé une gorgée qu'il recula d'horreur. Dans l'eau d'argent tourbillonnaient et étincelaient mille petites sphères d'or. L'arbre pourchassé s'était réfugié au fond du puits.

M. Charton répandit le contenu du seau sur le sol, et les fleurs minuscules, toutes fraîches d'eau, brillèrent gentiment au soleil. Il les piétina, cracha sur elle, leur montra le poing, puis se redressa. Il voulait aller chercher le sac de ciment qui lui restait de la réfection du mur du jardin, le sac de chaux, le plâtre, le gravier, les cailloux, le fumier, les déblais, tout dans le puits, tout jeter, combler, plus haut que la margelle. Mais il ne put faire que trois pas. Il plia sur les genoux, mit une main à terre, regarda autour de lui d'un air étonné, essaya de retrouver sa respiration, se coucha sur le côté, puis sur le dos.

Ce fut là qu'un voisin le trouva quinze jours plus tard. Il était tout à fait bien conservé. Autour de lui flottait même comme une légère odeur de printemps. La pupille de ses yeux grands ouverts était couleur d'or, et deux feuilles de mimosa, bien dentelées et délicates, avaient poussé dans ses sourcils.

Les bêtes

I - Le têtard

Le gros coléoptère noir — je ne sais pas comment il se nomme, je ne connais pas son nom, son nom doit être long et difficile à prononcer autant qu'il serait difficile à avaler, lui, noir, lourd, gros comme le pouce, hérissé de cornes —, le gros coléoptère noir volait, droit devant. Et puis il arriva au bout de son vol rectiligne, et parce que c'était le bout, il s'arrêta. Il tomba dans le bassin où boivent les vaches, juste au-dessous du calvaire et de son jardinet.

Le jour de la Libération, pendant que les cloches sonnaient, tout le village est venu en procession au calvaire, avec le curé en tête. Le charcutier, le boulanger et la mercière dans leurs vitrines, et le notaire dans son étude, et les gendarmes dans leur gendarmerie ont remplacé un portrait par un autre. Mais la marchande de couronnes, vieille, torse, mauvaise de voir tant de monde en un cortège qui n'était pas un enterrement, disait pour elle seule : « J'ai pas acheté l'autre, j'achèterai pas çui-là ! S'il faut changer tous les six mois, ça revient trop cher ! » Et elle se le répétait, et elle branlait la tête, pour se convaincre, ma foi, qu'elle avait bien raison. Dans sa vitrine, il y avait une couronne à festons de perles mauves, et une autre en fleurs artificielles, du solide. Et entre les deux, un vase bas en fonte, à quatre pieds, rouillé à l'intérieur, et peint en argent à l'extérieur.

L'église est au milieu du village, et le calvaire à la sortie de la route qui s'en va vers la mer. C'est un petit village, quelques maisons basses autour d'une très haute église, comme quelques pommes, par terre, autour de l'arbre. Du haut de ses pointes, l'église voit la mer. Elle est presque neuve. Elle sera belle dans quelques siècles, s'il en reste.

L'ancien maire est parti à bicyclette. Il avait peur d'être pendu. Le nouveau maire a retrouvé la République. Elle était bien emballée dans une caisse, avec des égards, dans le grenier de la mairie.

Le scarabée noir se tient par une patte à une feuille de nénuphar. Le reste de son corps trempe dans l'eau. De temps en temps, ses autres pattes remuent, puis s'arrêtent, n'insistent pas. Il est tombé dans le bassin voilà plus de deux heures. Un homme serait noyé depuis longtemps. Ces bêtes ne respirent pas comme nous. Il s'accroche depuis le début par le bout de sa patte à la feuille de nénuphar. Il espère que la feuille finira par le tirer de là. Ces bêtes ne raisonnent pas comme nous. L'eau du bassin est verte dans son épaisseur et bleue à sa surface où elle reflète le ciel et le Christ doré au milieu du ciel. Un moustique vole et pique, pique la surface, et chaque fois qu'il descend et pique la surface, c'est un oeuf qu'il pond. Une puce d'eau l'attrape par le derrière et tire, tire, et le moustique tire, tire. Si le moustique

est le plus fort avec ses ailes, il tirera la puce hors de l'eau et elle le lâchera. Mais ce n'est pas le moustique, c'est la puce qui est la plus forte, et elle entraîne le moustique dans l'eau, dans l'épaisseur de l'eau, elle va se cacher sous une feuille de lentille, pour le manger.

Le scarabée noir remue ses pattes puis se repose. Il a un grand corps tout noir et des élytres noirs repliés, et une curieuse petite tête qui porte d'énormes cornes noires branchues, barbelées. Il s'est souvent demandé, dans sa petite tête de bois, à qui il pouvait faire peur, avec ses cornes. Si la poule le rencontre, elle lui donne un coup de bec, elle le crève, elle le goûte un peu, elle redresse son cou, elle tourne la tête, ouvre son oeil rond, elle fait « crôt, crôt, crôt... », elle est étonnée. Les bêtes plus petites, non plus, n'ont pas peur de lui. Et ces cornes sont si lourdes à porter qu'il ne peut marcher que lentement, et quand il vole, elles le font piquer. Parfois, au bout d'une longue marche, au milieu d'un sentier, il s'accoude des premières pattes à un caillou et dresse ses cornes en oblique vers le ciel, pour se soulager un peu les reins. Si un homme vient à passer dans le sentier à ce moment-là, l'homme s'arrête, inquiet, puis repart en sifflant après avoir enjambé la bête qui lui fait le signe noir. Le scarabée serait satisfait de savoir qu'il fait peur à l'homme, mais l'homme est trop grand pour lui, il ne le voit pas. On se demande combien de temps il va mettre à mourir dans cette eau verte. Vous n'en avez aucune idée. Et pour le reflet doré du Christ à la surface de l'eau, la mort du scarabée a peut-être autant d'importance que la vôtre.

Une grenouille qui se chauffait la tête hors de l'eau dans le coin du bassin, au soleil, a eu peur de quelque chose, et a plongé. Un têtard monte du fond noir de l'eau, en ondulation verticale, avale une bulle et redescend. Chez le têtard, il n'y a rien entre la tête et la queue.

Les enfants de l'ombre

En ce temps-là, une douce rivière coulait des monts d'Auvergne vers les plaines du Bourbonnais. Elle commençait en torrent maigrelet, prenait de la taille et de l'aisance jusqu'à ressembler à un fleuve moyen de région tempérée. On la nommait l'Allier. Les gens instruits, qui possédaient leur certificat d'études encadré au-dessus de la tête de leur lit, lui attribuaient le genre masculin, mais les simples ne se trompaient pas, et parlaient d'elle comme d'une fille. L'été, quand elle reflétait le ciel bleu pâle, elle avait l'air d'une bergère couchée parmi les fleurs et les herbes. Elle aimait les adolescents vierges, imprudents, qui ont les membres graciles et le ventre à peine fleuri. Chaque année elle en ravissait quelques-uns, elle les gardait longtemps dans son lit. Elle ne les rendait qu'après avoir tout tiré d'eux, elle les déposait doucement sur une berge de sable, nus, les yeux ouverts, les mains abandonnées, la bouche close.

À l'automne, elle poussait un ventre de matrone et gémissait ses douleurs. Les riverains dont elle écrasait les prés en se retournant juraient sur elle : « La garce ! Al'est encor'grosse ! » Ils la connaissaient bien.

À l'endroit exact où elle quitte l'Auvergne pour entrer en Bourbonnais, une petite ville s'était posée sur sa rive et demeurait là, s'arrondissait au cours des siècles. Son nom était Chussy et celui de ses habitants Chussysois.

Ce nom étant difficile à prononcer, surtout après boire, on préférait leur donner celui de Bisons. Nul ne savait d'où avait surgi cette appellation. Peut-être le fondateur de la ville était-il un Indien d'Amérique, ramené par Christophe Colomb, et son nom de guerre s'était-il étendu à ses concitoyens et leurs descendants. C'est une hypothèse. Nous connaissons mal, en Europe, les mœurs et le caractère des bisons. Ce ne sont pas, en tout cas, des animaux féroces. Et les habitants de la petite ville, qui portaient leur nom, se montraient en effet plutôt doux, et souvent rondelets, mais en général plus intelligents qu'un boeuf. On en jugera par l'industrie qu'ils pratiquaient. Un jour, Mme de Sévigné, passant par là alors qu'elle venait de retourner les foins en batifolant dans une prairie, but de l'eau d'une fontaine et s'aperçut avec étonnement que cette eau était tiède et qu'elle pétillait. Mme de Sévigné en fut enchantée, et écrivit quelques lettres à Mme de Grignan pour lui expliquer comment cette eau miraculeuse l'avait sur-le-champ guérie d'un grand nombre de maladies. Aussitôt, du monde entier, les malades accoururent à Chussy. Ils assiégèrent la fontaine et eurent tôt fait de la réduire à sec. Les Bisons, comprenant quel parti ils pouvaient tirer de cette affluence, creusèrent sous la ville d'immenses souterrains qui s'étendaient fort loin dans la campagne, et captèrent toutes les eaux de la région. Et la moitié de la population du pays passait son temps sous terre, les femmes entretenant les

feux de bois pour chauffer l'eau, et les enfants soufflant dans les tuyaux pour la rendre gazeuse.

Comme c'était une opération fastidieuse, un Bison artiste inventa de percer des trous dans les tuyaux, pour les transformer en instruments de musique. Et les enfants de la ville jouaient du matin au soir, chacun pour soi, la musique fraîche de son coeur, ce qui faisait couler, à la surface, l'eau pétillante avec des éclats de rire et des langueurs, et rendait rêveuses les femmes de trente ans qui tendaient leur verre aux fontaines.

Plongés dans l'obscurité, les garçons et les fillettes prenaient des yeux très grands et très clairs, qui leur permettaient de voir tout ce qui s'enfuit à la moindre lueur. Dans les souterrains perdus sous les collines, les grottes immenses où leurs soupirs se multipliaient en chants d'orgues, au bord des lacs endormis dont l'eau enfermée au premier jour du monde n'a jamais connu la lumière que Dieu créa, les enfants découvraient des prairies de fleurs qu'on ne peut toucher, des trésors de gemmes aux luisances imperceptibles, des animaux furtifs aux ailes repliées, des fresques de chevaux galopants peintes en traits de nuit sur des murs de ténèbres. Dès que les fillettes devenaient filles, on les mettait au service des feux, leurs yeux reprenaient les dimensions des yeux de femme, se teintaient de couleur bleue ou brune, et ne pouvaient plus rien découvrir dans les caves perdues, que la peur. Les garçons, quand ils abordaient l'âge bête, étaient renvoyés à la surface et enfermés dans des collèges où ils devenaient, en peu de temps, médecins ou hôteliers pour le service des buveurs d'eau. Une grande prospérité régnait dans la ville. Le roi de Chussy, qui percevait une dîme sur chaque franc touché par un de ses sujets, gagnait chaque année des milliards. Mais il n'en profitait pas, il avait le foie malade, il était maigre et chauve et perdait ses dents, son médecin lui interdisait de sortir après huit heures du soir, il ne mangeait qu'un macaroni et un oeuf à la coque, dans un coquetier enrichi de diamants, avec une cuillère en or.

Quand arrivaient les premiers froids, tous les malades s'en retournaient chez eux, aux quatre coins du monde, les Chinois, les Arabes, les Américains, les Lapons, les Parisiens, tous. Quelques Bisons médecins émigraient aussi, suivaient les malades à la trace, quelques hôteliers transportaient pour six mois leur hôtel dans les grandes villes ou les pays de climat chaud où les touristes et les hommes d'affaires venaient reprendre une bonne dose des maladies qu'ils iraient soigner à Chussy l'été suivant. Mais la plus grande partie des habitants de la petite ville restait sur place, et s'ennuyait. On éteignait les feux, fermait les robinets, et tout le peuple du sous-sol remontait à la surface. On prenait grand soin de préserver les enfants de la lumière. On les gardait dans des pièces closes d'où le moindre reflet était banni. Ils restaient là tout l'hiver, enfermés avec les livres dont ni lettre ni dessin n'avait souillé les pages, et qu'ils ouvraient n'importe où pour trouver la suite de l'histoire, avec des instruments de musique muets, car le concert des souterrains eût rendu en surface la ville insupportable, mais dont ils savaient

entendre les accords de silence, aussi bien qu'ils voyaient les formes et les couleurs inimaginables du noir. Ils avaient emporté avec eux les lacs lourds et les grottes dont la voûte pleure une goutte qui fleurit avant d'atteindre le sol, et les chevauchées des grands guerriers muets chargés de trésors ruisselant hors des coffres, et l'amitié des êtres de nuit dont la présence n'est qu'une caresse devinée. Les murs, au lieu de limiter leur monde, l'agrandissaient jusqu'à l'infini des ténèbres. La plus faible lumière eût fait surgir des limites.

Dans les appartements, à côté de la pièce close qui contenait les enfants ravis, les adultes traînaient leur temps dans le gris de l'hiver ou à la lumière des lustres électriques en simili fer forgé ou en bois tourné.

Ils s'ennuyaient. L'été, leur travail ne leur en laissait par le loisir, mais pendant les mois morts, ils n'avaient rien d'autre à faire qu'à bien regarder la réalité avec leurs yeux auxquels rien ne la cachait plus : les doubles rideaux lie-de-vin aux fenêtres, serrés à la taille par la cordelière à glands ; la table à rallonges de la salle à manger ; le buffet en chêne sculpté, avec, à l'intérieur, le service à liqueur dont on ne se sert jamais, ses petits verres posés à l'envers autour de la carafe triste au fond de laquelle il reste quelque chose ; le salon où l'on n'entre pas l'hiver parce qu'il y fait froid, l'été parce qu'on n'a rien à y faire, son tableau accroché au mur en face de la porte entre deux fauteuils : c'est un bouquet de fleurs dans une potiche, jamais davantage épanouies, jamais fanées ; le lit cosy en contre-plaqué de palissandre ; la lampe de chevet à l'abat-jour à tranches orné d'un ruban ; l'armoire galbée, avec sa glace froide au milieu, et dans cette glace, quand ils se déshabillent, les poils des jambes au-dessous du petit caleçon dont la braguette laisse passer un bout de chemise, ou le soutien-gorge qui est bien utile... Et leurs visages gris, leurs cheveux ternes, la barbe du soir, le rouge à lèvres qui s'est délavé au milieu de la bouche et épaissi dans les coins...

Pour se distraire, ils avaient tout essayé. Ils organisaient des bals, des fêtes folkloriques, des concours de manille et de bridge, des représentations de chefs-d'oeuvre, des surprises-parties et même des orgies où ils occupaient plus la table que les canapés, ils écoutaient la T.S.F., assistaient aux rencontres sportives, lisaient des romans policiers, comptaient leur compte en banque, collectionnaient les timbres, emplissaient les grilles des mots croisés. Mais cela n'emplissait pas leur temps.

Ils épiaient leurs voisins, guettaient la croissance et l'interférence des adultères, en imaginaient de faux, envoyaient des lettres anonymes, allaient à la messe, donnaient des fêtes de charité, adoptaient une ville ravagée par la guerre. Mais cela n'emplissait pas leur temps.

Ils fondaient des partis politiques, se battaient aux réunions contradictoires, couvraient les murs d'affiches diffamatoires, subventionnaient des journaux porteurs d'insultes, se provoquaient en duel, buvaient l'apéritif, détrônaient leur roi et le retrônaient. Mais cela n'emplissait pas leur temps.

En vérité, ils portaient en eux le regret des ans où ils étaient des enfants aux yeux clairs, où la réalité visible ne bornait pas leur univers, où toutes les

aventures étaient possibles. Mais aucun d'eux n'aurait osé se l'avouer. Les enfants ne sont que des enfants.

Or, advint une époque où le monde, par génération spontanée, donna naissance à des monstres. Il y eut dans le même temps un serpent de mer en Méditerranée, un diplodocus dans un lac d'Écosse, un poisson au bout de la ligne d'un pêcheur parisien près du pont Mirabeau, un âne volant dans le désert de la Sorbonne, une bête dans le Gévaudan, et un lycéen de quatorze ans gagnant de tous les prix du concours général. Cet hiver-là, l'Allier charria des glaçons, ce qui ne lui était pas arrivé depuis cent vingt et un ans, et prit un drôle de visage. Elle avait l'eau grise, traînassait des brumes verdâtres, grognait en passant sous les ponts, suçotait des arbres morts qu'elle avait déracinés dans le haut de son cours, injurait ses rives, et parfois, leur jetait un crachat. Les Bisons reconnurent à ces signes qu'elle leur préparait quelque chose, qu'ils allaient enfin avoir de la distraction, et, fiévreux, attendirent l'événement. Il ne tarda pas.

Le seul adulte de la ville qui ne connût pas l'ennui se nommait Paul Day. Ses concitoyens préféraient l'appeler l'Artiste. Il dessinait, et gravait sur le bois de doux paysages du Bourbonnais, dont les collines sont comme des seins et des joues, des portraits de vieilles maisons édentées et de ruelles tordues de rhumatismes, et aussi, en visions pleines de fleurs et de licornes emmêlées, le peu de souvenir qui lui restât de ses explorations d'enfant dans les grottes perdues. Il en tirait pour son plaisir des épreuves sur papier d'Auvergne, d'un blanc livide et grenu comme la pierre de Vol vie, ou sur du papier de Hollande épais, riche, blanc, comme un lys, ou sur du papier d'Annam pareil à une souple étoffe de soie écrue, ou sur du papier impérial du Japon qui luit à l'intérieur de lui-même comme de la nacre. Il essayait parfois d'en vendre, sans conviction et sans succès. Les Bisons préféraient les reproductions de tableaux, en couleurs, vendus par les Nouvelles Galeries : *Coucher de soleil sur la Méditerranée*, ou *Le Souper des cardinaux*. Si bien que, quelques années plus tard, pour gagner sa vie, il dut se mettre à fabriquer du savon. Et alors il commença à s'ennuyer, comme les autres. Mais c'est une histoire qui n'a rien à voir avec celle-ci...

Donc, un soir de ce temps dont nous parlons, Paul, qui s'en venait de faire des croquis dans la campagne, rentrait à Chussy à bicyclette. La nuit tombait. Il faisait froid. Pour gagner du temps, le tailleur d'images décida d'éviter le pont qui lui aurait demandé un long détour, et de franchir l'Allier sur la passerelle suspendue à deux fils, qui franchit la rivière au nord de la ville, et ne supporte que des poids légers : les enfants, les jeunes filles, les chats qui courent leur amour la nuit.

L'Allier, en ce lieu, est très large, et ressemble à un fleuve des pays inexplorés. Elle se divise en plusieurs bras, dont les uns roulent, impétueux, entre des berges qu'ils arrachent par morceaux, et d'autres s'endorment en marécages habités de bêtes rampantes. Des îles désertes, couvertes de buissons entrelacés ou de roseaux nourris de vase, occupent le milieu du lit.

Quelques arbres immenses en retiennent la terre, de leurs racines plus fortes que les siècles. Ce soir-là, l'eau furieuse essayait d'emporter les îles, jetait à l'assaut contre elles des escadrons de glaçons livides, et grondait sauvagement de son échec. Paul, sa bicyclette à la main, s'engagea sur la passerelle et la sentit frémir sous son pied.

Bien qu'il pesât quatre-vingt-dix kilos — il était haut et large — il ne craignait pas, cependant, de la voir s'effondrer, car les images qu'il portait en lui le rendaient léger comme un enfant.

La nuit avait écrasé le jour, l'avait réduit en grisaille sombre, que perçait parfois, au ras de l'eau, un reflet mort sur un glaçon soudain dressé. Paul avait atteint le milieu de la passerelle. Suspendu dans les éléments mouvants, il ne distinguait plus les rives, il ne savait plus qu'elles existaient. Le vent et l'eau couraient dans le même sens et gémissaient des cris sans couleurs, et la passerelle, à leur vitesse, remontait le fleuve, emportait son passager. L'herbe des îles frissonnait, les branches tordues des grands arbres déchiraient les brumes avec des bruits de vols d'oiseaux.

À quelques centaines de mètres de là, pourtant, des maisons immobiles se dressaient, en pierre et en briques et en ciment planté dans la terre, et dans les maisons des femmes assises tricotaient, et des hommes debout près du poste de T.S.F. fumaient des cigarettes, une main dans la poche et le veston déboutonné. Des hommes et des femmes attendaient que le temps passe, et s'ennuyaient.

Mais le graveur pensait à eux moins que jamais, il plongeait dans le vent mouillé, il le respirait et le mordait, il avait la goutte au nez et les oreilles violettes, il voguait en pleine tempête, il crachait l'embrun, à la proue de la caravelle, vers le bout du monde.

Tout à coup, devant lui, une énorme masse noire, qu'il n'avait pas aperçue, qu'il ne vit qu'au moment où elle sauta, jaillit de la passerelle où elle était sans doute couchée, et plongea dans la nuit. La passerelle se détendit comme un arc. Paul n'eut que le temps de s'accrocher à la main courante. Sa bicyclette, projetée comme une flèche, disparut. Il y eut en même temps un énorme floc dans l'eau et un bruit terrible de froissement et de cassure dans les hauteurs des arbres. Quand la passerelle eut achevé son tangage, Paul se mit à courir, déboucha sur la berge, s'engouffra dans le premier bar qu'il trouva sur son chemin, but une triple fine, reprit sa respiration, et dit : « Eh bien ! il vient de m'en arriver une drôle... »

Le lendemain matin. *Le Progrès des Bisons*, le quotidien du matin, publiait en première page un article de trois colonnes qui commençait ainsi :

« Hier soir, en traversant la passerelle, le cycliste Paul Day a rencontré un monstre... »

Derrière les facteurs qui déposaient le journal dans les boîtes aux lettres, les maisons se vidèrent. Quand ils eurent fini leur tournée, toute la population adulte de Chussy était réunie sur la rive de l'Allier. Hommes et femmes regardaient en l'air, regardaient dans l'eau, scrutaient la végétation

frissonnante des îles. Paul Day n'avait pu dire s'il s'agissait d'un monstre aquatique ou d'un monstre ailé. Il l'avait à la fois entendu plonger et s'envoler. Bientôt, de bouche-à-bouche des précisions naquirent. Il était au moins gros comme un chien, comme un boeuf, comme un hippopotame. Il avait une, deux, quatre paires de cornes, des écailles, une queue de serpent, il rugissait, griffait, jetait de la fumée par les naseaux. On commença à trembler un peu. On ne pensait plus à s'ennuyer.

La journée se passa sans que le monstre réapparût. Mais au crépuscule, vingt personnes au moins le virent, en vingt lieux différents.

Le lendemain matin, un vieillard, qui avait la vue perçante, découvrit la bicyclette du graveur accrochée à la cime d'un peuplier d'une île. Parce qu'on ne l'avait pas aperçue la veille, on en conclut que le monstre l'avait transportée cette nuit-là sur ce perchoir, pour narguer la ville. L'après-midi, un pêcheur de brochet accrocha sa ligne à une souche pourrie qui flottait entre deux eaux, blêmit à sentir une telle résistance, releva lentement, péniblement sa canne courbée, vit apparaître un dos rond squameux, n'eut que le temps de tendre le doigt, de crier « Là ! » et mourut de peur, tandis que le tronc replongeait en emportant son attirail. Les témoins s'enfuirent, puis revinrent, sur la pointe des pieds, chercher la victime. Le soir, on barricada les portes. Dans les jours qui suivirent, sept femmes enceintes firent des fausses couches.

Le roi de Chussy s'était d'abord frotté les mains en apprenant la naissance d'un monstre. Pendant que ses sujets s'occuperaient de la bête, ils ne penseraient pas à malmenager les ministres, à exiger des éclaircissements sur le budget, à mettre leur nez dans la politique extérieure, à réclamer des subventions et protester contre les taxes.

Mais quand les habitants de la ville commencèrent à trembler de peur, le roi, lui aussi, s'inquiéta. Il savait que, lorsque quelque chose ne va pas, les citoyens en rendent volontiers le gouvernement responsable, sans chercher le moins du monde à discriminer leur propre responsabilité. Le gouvernement est là pour gouverner. S'il gouverne bien, tout va bien. Si quelque chose va mal, c'est qu'il gouverne mal.

Au vingt-troisième jour de l'apparition du monstre, l'opinion publique lui avait attribué neuf victimes. Les morts un peu bizarres — et quand la mort ne l'est-elle pas, pour les vivants ? — et les disparitions pour fugue et banqueroute se trouvant bien plus faciles et plus passionnantes à expliquer par l'intervention de l'inexplicable. La dixième victime fut une vieille épicière coriace âgée de quatre-vingt-dix-neuf ans. La célébration de son centenaire devait être le clou de la saison suivante. Le président de l'Amicale des Épiciers et celui de l'Amicale des Anciens Épiciers et celui de l'Amicale des non-Épiciers, et celui de l'Amicale des clients d'Épiciers avaient déjà préparé leurs discours. Elle mourut bonnement dans son lit, après avoir dit : « Ben, ma foi... » Sans aucun doute le monstre avait voulu frustrer la ville de cette fête, et la pauvre femme des honneurs qui allaient lui échoir pour s'être si obstinément cramponnée. L'indignation, cette fois, submergea la peur. Un

cortège, poussant des cris hostiles aux Pouvoirs publics, promena le corps menu de la défunte à travers les rues, et jusque sous les murs du Palais, à la lueur des torches électriques.

Le roi, seul devant son assiette au bout de son immense table, trois valets rouge et or rangés debout par rang de taille derrière le dossier sculpté de son fauteuil, écoutait la rumeur de la colère du peuple battre ses fenêtres. Il réfléchit longuement. Il laissa refroidir son macaroni. Il fit appeler son Premier ministre.

Le lendemain matin, des petites affiches blanches timbrées de deux drapeaux entrecroisés apprenaient aux Bisons que leur souverain avait décrété la mobilisation générale.

Les adultes mâles, redressant le torse, un refrain d'héroïsme aux lèvres, gagnèrent leurs dépôts, après avoir garni leurs musettes de saucisson et de vin rouge. En deux mois, l'armée fut prête. Les sapeurs creusèrent des tranchées sur la rive de l'Allier ; dans les nuits glacées, les fantassins prirent la garde aux créneaux. Les femmes tricotaient des passe-montagnes ; les petites annonces du *Progrès* réclamaient des marraines de guerre ; le ministre des Finances leva un nouvel impôt.

Le monstre, intimidé sans doute par ce déploiement de forces, ne se manifestait plus que par des bruits nocturnes, de grands remous d'eau, des bris de glaçons, de brusques froissements des roseaux des marécages. Les artilleurs occupaient les bistrots de l'arrière, et les aviateurs, entre deux vols hardis au-dessus de la passerelle, consolaient les épouses esseulées. Les fantassins commençaient à avoir froid aux pieds et à trouver le temps long.

Le chef des armées, ayant enfin mis au point son plan d'offensive, communiqua ses ordres secrets à ses subalternes. Il y eut un grand remue-ménage. Les unités stationnées au sud vinrent au nord, celles qui étaient au nord vinrent au sud, et celles du centre réoccupèrent leurs propres positions après une marche de soixante kilomètres. Le jour J, à l'heure H, toutes les forces de terre, de rivière et de l'air partirent ensemble à l'attaque. C'était un peu avant l'aube, comme il se doit.

Un déluge de mitraille s'abattit sur les îles cernées. Leur savane impénétrable prit feu en cent endroits. Les arbres millénaires se vêtirent de flamme. Le chêne de Charlemagne se tordit, craqua, reçut au pied trois obus brisants, hésita, chancela, et tomba en arrachant un morceau de ciel. Des torpilles fouillaient les profondeurs des eaux et jetaient vers les nuages des geysers de vapeur et de petits poissons. Des peuples d'oiseaux migrants, chassés de leurs refuges, les ailes en feu, traçaient des arabesques d'or dans la nuit finissante. Tout à coup, par-dessus les explosions, le fracas, la tempête, un cri effrayant éclata, un cri comme nul n'en avait jamais entendu ni même pu imaginer, un cri de stupéfaction, de douleur et d'horreur, qui ne semblait sortir d'aucune gorge, si monstrueuse fût-elle, mais de la rivière elle-même, de la terre avec ses herbes, ses animaux, son eau qui coule et son vent jouant, de la terre blessée et du ciel et des nuages horrifiés, et, en même temps, du

coeur et de la tête de tous les hommes qui l'entendaient.

Le cri chassa en tempête les derniers lambeaux de la nuit, et les soldats épouvantés et les civils qui suivaient le combat des toits de leurs maisons virent que la passerelle légère, à ses deux fils pendue, était, d'un bout à l'autre, teinte de la couleur du sang.

Les enfants, dans leurs pièces closes, savaient tout ce qui arrivait dans la ville, et aussi ce qui n'arrivait pas et aurait pu arriver, et même ce qui était improbable. Ils savaient ce qu'apportaient les lettres avant qu'on les eût ouvertes, et aussi les lettres que jamais personne n'écrivait. Ils savaient ce que disait la foule, et les commères et les juges, et ils entendaient les conversations qui traversent les carrefours. Ils suivaient du doigt le vol des oiseaux et caressaient la douce taupe endormie dans son velours.

Le cri pénétra dans toutes leurs demeures, et ils éprouvèrent une grande pitié. Or, parmi eux se trouvait une petite fille, plus petite fille que toutes les petites filles de la ville. Nul ne l'avait jamais vue, et ses parents ne connaissaient d'elle que sa voix, mais on savait qu'elle était vraiment le trésor pur, le germe à la pointe de l'amande dans le noyau du fruit à la plus haute branche. Ses yeux étaient les plus grands et les plus clairs, ses lèvres à la fois fraîches et tièdes, son front un peu bombé, et ses cheveux coiffés à son désir, parfois en deux longues nattes, parfois courts et ondes, parfois ils emplissaient toute la pièce close de leur soie silencieuse, et changeaient de couleur selon ses pensées. Elle se nommait Genête.

Quand le cri parvint jusqu'à elle, elle était assise au fond du grand fauteuil, elle était en train de parler avec quelqu'un que nous ne pouvons pas connaître parce que nous sommes bien trop vieux, bien trop durs, nos os comme des côtes de boeuf et notre peau en cuir. Elle hocha la tête et dit : « Tu vois, comme ils sont... » Elle voulait parler des hommes, et de tout ce qu'ils ont oublié en croyant apprendre, et de la peur et de l'ennui qui les rendent cruels. Elle se poussa au bord du fauteuil, descendit, se tint immobile, droite, écoutant la plainte qui lui arrivait à travers la terre et les murs. Le cri s'était tu, et les adultes n'entendaient plus rien. Ils pensaient qu'ils avaient fait exactement ce qu'ils avaient voulu : ils s'étaient débarrassés du monstre, et la guerre était finie. Ils éprouvaient bien, secrètement, une sorte d'inquiétude. Ils n'avaient pas trouvé le corps de l'ennemi. Ils se demandaient si..., peut-être..., et qui ?... Mais la saison approchait, il était grand temps de se faire démobiliser. Le monstre ne reviendrait certainement pas pendant l'été. Les monstres ne se manifestent jamais quand on travaille.

Genête entendait la plainte : Il suffisait de vouloir l'écouter pour l'entendre. Elle l'entendit tout le jour, elle n'entendait plus qu'elle. L'être qui se plaignait ainsi devait beaucoup souffrir, moins peut-être de la douleur de la blessure que de la pensée qu'on la lui eût faite. Et Genête, quand vint le soir, se dit qu'elle devait aller consoler ce blessé, et parce que cela devait être, et que cette pensée était si simple, la fillette n'eut pas besoin d'ouvrir une porte

ou une fenêtre pour sortir. Elle marcha, et se trouva dehors. Et la nuit de la pièce close sortit avec elle et l'accompagna, pour la protéger contre l'obscurité pourrie qui croupit dans les rues des villes endormies, contre le regard vert des grands becs de gaz, et contre les lueurs qui se glissent sous les volets pour guetter les passants.

Genête marchait, vite, vite. Le bas de sa robe droite lui caressait les chevilles, et ses petits pieds nus ne déplaçaient pas un grain de sable. Ses cheveux la couvraient d'un manteau bien chaud. Elle arriva au bord de la rivière et s'engagea sur la passerelle. Elle fit quelques pas, et alors elle trouva celui vers lequel elle était venue. Il se tenait debout devant elle. Il l'attendait. C'était un garçon dont le corps était doux et lisse comme une statue de marbre longuement caressée par le sculpteur. Ses épaules étaient rondes et ses bras fins, sa taille droite et ses cuisses longues. Il semblait avoir froid et s'enveloppait à demi dans ses ailes. Il était de la même taille que Genête, et en même temps il était plus grand que le chêne. À son flanc gauche, une blessure ouverte saignait. Genête pinça les lèvres, de pitié, et hocha de nouveau la tête en pensant à ces hommes qui ne font que des bêtises.

Puis elle posa sa petite main, ouverte comme une fleur, sur la blessure. Et la blessure cessa de saigner, se ferma et disparut. Genête regarda le garçon et sourit. Elle était contente. Et le garçon sourit aussi. Il était content aussi. Ils se donnèrent la main et marchèrent vers l'autre bout de la passerelle. Mais avant d'y parvenir, le garçon se pencha et prit la fillette dans ses bras. Elle se sentit vraiment bien à l'aise contre sa poitrine. Un vent doux soufflait sur elle. Elle leva la tête, et entre les deux ailes blanches grandes ouvertes, pour la première fois, elle vit les étoiles.

Le lendemain matin, les parents de Genête surent qu'elle était partie parce qu'ils retrouvèrent dans le guichet de la pièce close son repas du soir auquel elle n'avait pas touché : un oeuf en neige, et une noisette.

Les bêtes

II - Les lionnes

Le soleil brûle la vallée depuis des siècles. Il la sèche, la calcine et la tord du matin au soir. Il entre par un bout le matin, et il se met au travail aussitôt. Il brûle encore une fois la même poussière, la même terre couleur de feu. Il pénètre jusqu'au coeur des pierres, il sèche encore un peu les silex, il s'acharne. Et quand le soir le tire, il résiste, il s'accroche, il voudrait continuer. Il finit par se laisser entraîner, d'un seul coup, et il se hâte de faire le tour de la nuit pour reprendre sa tâche. Il n'a pas laissé un brin d'herbe dans la vallée, ni sur la montagne qui la domine, ni sur la colline qui forme son autre flanc. Le second versant de la colline est hérissé de rochers aigus sur lesquels l'air vibre, et de souches mortes qui ont perdu leurs branches et leur écorce, et dont le bois brille. Cette pente descend jusqu'aux cailloux du désert.

Au fond de la vallée, presque aussi long qu'elle, est étendu le chêne mort. Lui aussi a perdu son écorce en poussière, et son bois sec résonne quand un grain de sable le heurte. Les deux fillettes sont assises sur son tronc, tournées vers la montagne. L'aînée a douze ans, et la plus jeune quatre. Elles sont tranquilles, elles attendent, elles ne sont pas effrayées. Mais les trois lionnes, folles de peur, tournent dans la vallée, bondissent d'un de ses flancs à l'autre, sans arrêt, de plus en plus vite, griffent les rochers, font voler le sable, sans rugir, muettes d'effroi.

L'aînée des fillettes sait qu'il ne faut pas avoir peur. Quand le second chêne, celui qui ferme la vallée à l'ouest, aura été abattu, elles pourront s'en aller, elle et sa soeur. Elle le sait. Les lionnes en profiteront, si elles veulent.

Le second chêne, aussi grand que celui dont la chute a empli la vallée, dresse vers le ciel des branches énormes et la dentelle de ses ramilles où ne demeurent attachées que quelques feuilles. Il ne sait même plus ce qu'est un oiseau. On voit le ciel entre ses rameaux. Le ciel est blanc, avec le soleil au centre, juste au-dessus du chêne. Un nuage, aussi blanc, aussi brûlant que le ciel, se condense entre le soleil et l'arbre. Il remue sans cesse, bouillonne, se déchire, jette des bras déchiquetés vers le nord et le sud et se contracte dans son milieu.

L'aînée des fillettes lève la tête et guette la chute de la foudre. Le nuage ramène à lui de partout ses tentacules étendus, se concentre, se tord, s'ouvre en cratère, et la foudre en tombe. C'est une énorme goutte, elle tombe avec la lenteur d'une goutte. C'est une goutte de feu fondu, de quintessence d'ardeur. Elle se brûle elle-même, elle se broie et se consume d'une intérieure combustion qui parfois surgit à sa surface avec une lueur de soleil. L'air,

autour d'elle, craque en craquements qui fendent les rochers de la montagne.

Les lionnes, au comble de la folie, bondissent plus rapides, plus tôt rebondissent que des balles, à travers la vallée. Les deux fillettes sont assises et se tiennent par la main. L'aînée est tranquille, et la plus jeune ne prête pas attention à tout cela.

La foudre tombe sur le chêne, pas tout à fait au sommet, un peu sur le côté, en haut, à droite, puis tombe et roule de branche en branche. Chaque branche qu'elle touche craque aussi fort que l'air, se tend, se redresse sans un noeud, jette du feu par l'extrémité de ses rameaux, puis s'éteint. La foudre tombe sur le sol, se roule un peu dans la poussière, s'ébroue, essaie de se relever, retombe dans la poussière, s'étouffe, halète, s'immobilise, s'aplatit, meurt. Le chêne est toujours debout, avec quelques branches raidies, maintenant plus longues que les autres. Le bois du chêne est plus dur que l'acier. C'est tout ce que la foudre a pu faire. Cela suffit pourtant. L'aînée des fillettes se lève. La lionne épouvantée saute sur elle et se couche sur ses épaules. Elle se blottit, se passe la langue sur son mufle, ses flancs peu à peu s'apaisent, sa queue ne fouette plus l'air. Là, elle se sent enfin rassurée. Les deux autres lionnes, tête basse, suivent les deux enfants qui s'en vont en se tenant par la main, car il fait nuit.

Elles sont entrées dans un café, au coin de la rue, où elles savaient retrouver leur famille. L'aînée a dit à son père, en lui montrant du doigt la lionne couchée sur ses épaules : « Tu devrais l'utiliser pour le spectacle. » Le père a de longues moustaches couleur de foin, horizontales, et un chapeau beige parallèle à ses moustaches.

La fillette s'est regardée dans la glace derrière le comptoir. Sa tête dépassait juste le zinc où son père s'appuyait d'un coude, tenant entre deux doigts le pied grêle de son verre. En haut du pied s'évasait un fin calice dans lequel il y avait un apéritif rouge où nageait un brin de paille cassé. La fillette se voyait dans la glace entre deux bouteilles. Elle s'est penchée vers sa soeur, trop petite pour voir pardessus le comptoir, et elle lui a dit, d'une voix basse et chaude : « Je suis encore belle ». Elle s'est regardée de nouveau. Elle a de grands

yeux noirs tendres et tristes, le visage un peu allongé, avec un long menton. Ses cheveux sombres, plats, coupés à la Jeanne d'Arc, lui cachent la moitié des joues. Et le milieu de sa tête, du front jusqu'au sommet du crâne, est chauve.

Les mains d'Anicette

Le pouvoir miraculeux des mains d'Anicette se révéla dans la cour de l'école.

Anicette avait quitté depuis trois semaines l'âge des petites filles pour celui des fillettes. Dans son corps en métamorphose, son coeur demeurait pur comme une goutte de rosée.

À l'école de la rue Courte, elle commençait pour la troisième fois la classe du certificat. Pendant les dictées, elle suivait le vol des mouches et perdait les compléments. Devant un problème, elle hochait sa tête blonde, suçait le manche de son porte-plume, bâillait et ne retrouvait d'aise qu'à dessiner sur sa page une foule de chiffres huit.

Elle aimait ce chiffre. Pour le tracer, les doigts décrivent une molle arabesque, un mouvement qui commence on ne sait pas où et ne se termine jamais.

Mme Passerat-Petitpas, sa maîtresse, venait de quitter cet âge où abordait Anicette. La barbe commençait de lui percer la peau et sa voix se fêlait, tombait de l'aigu au grave au milieu des mots.

Sa sévérité s'était découragée devant l'innocence de la fillette. « Tu me copieras cent fois : *La paresse est la mère de tous les vices.* » Elle ne put jamais obtenir ces cent lignes. Pas même vingt.

Ce n'était, de la part d'Anicette, ni paresse ni obstination, mais incapacité de s'efforcer à un travail triste. Elle aimait se trouver au piquet, les mains dans le dos, le nez au mur. Le mur était son ami. Elle le regardait de si près que ses yeux devenaient loupes, grossissaient en montagnes les grains de la peinture verte. Une éraflure devenait ruisseau, les traces d'un coup de pinceau, troupeau de moutons dans la prairie. Ici, c'était le visage d'une fée ourlé de poussière délicate, là une grosse vache à côté d'une marguerite. Bientôt, un bourdonnement troublait le silence de la classe : Anicette, courant dans l'herbe verte au milieu des moutons, chantait.

L'institutrice prit le parti de la laisser en paix. La fillette n'était pas de ces mauvaises élèves qui abrègent la vie des maîtresses. Elle ne causait point de désordre. Quand Mme Passerat-Petitpas l'interpellait, elle levait vers elle, sans crainte ni effronterie, son sourire doux comme l'aurore.

Ses yeux bleus ne cachaient rien, ses lèvres ne grimaçaient jamais autour d'un mot de colère ou de mensonge. Même les filles hargneuses l'aimaient.

Les quatre classes en récréation emplissaient la cour d'une tempête de cris pointus. Anicette, le dos appuyé au tronc de l'acacia, regardait devant elle, sans voir grand-chose, et fredonnait à bouche close la chanson du frelon. Dans les fleurs de l'arbre, les abeilles se chargeaient de butin.

Une chipie, grinçante, poings fermés, renversa la petite Odette, qui n'avait pas huit ans, et s'enfuit à cloche-pied en chantant : « C'est bien fait, heu ! C'est bien fait, heu ! » Les serpents noirs de ses tresses lui dansaient au dos.

La petite Odette, au pied de l'acacia, hurlait. Anicette la ramassa, essuya de son mouchoir sale les yeux et les joues barbouillées, moucha le nez, baisa les lèvres tremblantes. Ses gestes étaient doux et la paix coulait d'elle comme un parfum. La victime, déjà, souriait, quand elle aperçut du sang sur son genou. La peur lui revint d'un seul coup. Elle essaya de l'enfermer dans sa bouche, mais le chagrin sortit de ses lèvres en une grosse bulle et éclata. Anicette prit la petite fille dans ses bras, la porta jusqu'à la fontaine, baigna l'écorchure minuscule et, dans la coupe de ses deux mains, offrit à boire à l'enfant. Odette hoquetait. Elle se pencha. Ce qu'elle vit alors lui fit oublier son chagrin.

Dans le creux des mains d'Anicette s'ébattait une mésange bleue, noisette d'azur et de jade. Elle tournait la tête à droite, à gauche, pour regarder la petite fille d'un oeil, puis de l'autre. Odette la reconnaissait. C'était la même qui mangeait, tous les matins, de son bec fin comme une aiguille, les miettes invisibles laissées par les gros moineaux sur le bord de la fenêtre de sa chambre. Elle s'enfuyait à la moindre approche, et jamais Odette n'avait pu la voir de près. Elle rêvait de l'appriivoiser. Elle lui disait, de loin, tout bas, des mots gentils, lui envoyait des baisers. Elle aurait voulu lui caresser délicatement la tête et le dos avec son plus petit doigt.

C'était bien un miracle qu'il fût là, dans les mains de son amie, ce feu follet de plumes. Mais les miracles n'étonnent que les grandes personnes. Odette voulut prendre la mésange. Ses doigts trempèrent dans l'eau ; la vision disparut. Quand elle les retira, l'image revint.

— Comme c'est beau, ce petit oiseau dans tes mains ! dit-elle.

— Quel oiseau ? demanda Anicette.

Elle ne voyait qu'un peu d'eau, qui reflétait le ciel et les fleurs de l'acacia, et qui s'écoulait goutte à goutte entre ses doigts.

Odette appela les filles en témoignage.

— Venez voir, venez voir, ça qu'on voit dans les mains de l'Anicette. C'est un oiseau. Je le connais. J'y donne à manger tous les jours.

— C'est pas vrai, c'est pas un oiseau, c'est un baba, fit, d'une voix émerveillée, la pauvre Adèle, qui passait quatre fois par jour devant la pâtisserie et n'y entraît jamais.

— Moi, je vois une poupée avec des vrais yeux et une chemise en dentelle.

— Moi, un collier de perles rouges.

— Moi, je m'y vois dans un taxi.

— Et moi, au cinéma.

C'était, autour d'Anicette, une bousculade de robes aux couleurs mangées par les lessives, de blouses noires rapiécées, de têtes bouclées et de

têtes lisses. La chipie aux tresses brunes se tailla une place à coups de coude et de pinçons. Elle regarda aussi, devint écarlate, et se retira sans dire mot. Elle n'avait pas de frère. Elle ne savait pas comment c'est fait, un homme. Cette ignorance la rongea. Elle s'était vue, dans le miroir d'eau, ouvrant la culotte de M. Roure, le boulanger, qui a une grande barbe et des yeux rouges, et qui trouve toujours moyen, quand elle va chercher le lait, de passer une main sur ses fesses déjà rondes ou ses bouts de seins pointus.

Une autre grande n'a rien dit non plus. C'est celle qu'on nomme Pie, parce qu'elle est toute blanche sous des cheveux bleus. Elle ne dit rien, elle ne peut pas nommer ce qu'elle a vu. C'est beau, c'est brillant, ça n'a pas de forme, et c'est comme de la musique qui coule en mille couleurs, comme un ruisseau de pierres de lumière ; c'est ce qu'on voit dans les cavernes secrètes des contes de fées, ou bien encore au paradis, et quand on rêve qu'on est heureux comme le soleil.

Anicette, souriante, tendait ses mains aux fillettes, leur montrait dans le miroir de ses mains, innocente, l'image de leurs désirs.

L'attroupement attira l'attention des maîtresses qui discutaient, sous le préau :

— Moi, j'aime mieux les Gauloises bleues. Les cigarettes blondes, c'est bon pour les cocottes.

— Je vous demande pardon, ma chère, chacun ses goûts. Les Ziche-life, c'est plus distingué.

Mme Passerat-Petitpas mit son tricot sous son bras et frappa dans ses mains.

— Allons, allons ! Qu'y a-t-il ? Allons, dispersez-vous, allez jouer !

— Oh ! madame, venez voir.

— Venez voir, comme c'est si beau.

— C'est un zoizeau, c'est un gâteau, c'est un chapeau, c'est un manteau, c'est un gigot, c'est une auto, c'est les mains d'Anicette.

Et Mme Passerat-Petitpas, bouleversée, vit dans les dernières gouttes d'eau une maison de campagne, à volets verts et vigne vierge, avec un jardin de roses et de laitues, des lapins qui remuaient leur nez derrière un grillage, et un chien barbu, tout fou, qui sautait après les papillons.

— Mon Dieu, c'est le cottage de ma retraite !

Elle économisait pour lui depuis trente-deux ans. Elle était si persuadée de le posséder un jour, qu'elle commit une erreur. Elle prit ce reflet de son désir, qui tremblait au creux des mains frêles, pour une image des temps futurs.

— Tes mains, dit-elle à voix haute, ma petite Anicette, c'est un prodige... Tes mains montrent l'avenir.

Cette phrase devait provoquer bien des catastrophes. Ne faut-il pas que les prédictions se réalisent ? Le soir même, la chipie se laissa pousser, les dents claquantes, dans l'arrière-boutique du boulanger. La maigre, qui fut quinze jours sans voir venir le gigot promis, le vola. Son père la battit et

mangea la viande.

Adèle, la pauvre gourmande, restait des heures le nez écrasé sur la vitre du pâtisseries, à deux centimètres du baba. Un passant prit pitié d'elle, la fit entrer, tendit un billet à la vendeuse. Douze gâteaux arrondirent le ventre de la mignonne. C'était un ventre nourri d'eau claire : des tripes minces comme des spaghetti et un estomac transparent, derrière un nombril en verrue. Cette abondance de nourriture boucha tous les conduits. La pauvrette en mourut dans les trois jours. Son père, un manoeuvre, sa mère, qui faisait des ménages, se plaignirent de la moquerie du sort. Ils se fussent mieux résignés à voir leur fille périr d'anémie.

Les économies de Mme Passerat-Petitpas ne suffiraient pas à l'achat du pavillon entrevu. Elle devrait lui rogner un étage et cent mètres de jardin. Désormais assurée d'une heureuse issue, elle vendit ses fonds d'État, engagea tout le produit du marché dans une spéculation boursière. Elle en retira juste de quoi se payer le collier du chien.

Elle n'osa pas accuser Anicette, mais lui manifesta dès lors une hostilité qui vint s'ajouter aux reproches des filles déçues. Toute l'école détesta la fillette. Anicette, qui n'avait rien vu d'anormal dans ses mains, ne comprenait pas ces reproches et ne s'en souciait pas.

Le chagrin ravageait l'institutrice. Ses cheveux glissaient entre les épingles et lui tombaient en mèches grises le long des joues. Sa barbe se mit à friser. Sa voix atteignit les notes de la contrebasse. Elle en vint à ne pouvoir supporter la vue d'Anicette et la mit à la porte.

Pour justifier sa décision, elle écrivit aux parents de l'enfant quatre pages d'écriture penchée.

Les parents d'Anicette, M. et Mme Gembloux, tenaient un café-bougnat au fond de l'impasse des Boeufs. Le jour durant, M. Gembloux livrait des sacs de charbon sur une voiture à bras. Il la pliait, le soir, comme un accordéon, pour la garer dans le couloir qui constituait l'essentiel de son entrepôt. Anicette ne connaissait de lui que ses yeux blancs et sa langue rouge, quand il ouvrait la bouche pour manger.

Il parlait peu. Sa femme, plus grande que lui, parlait pour deux. Elle le connut un dimanche où il s'était lavé et l'épousa pour ses quatre sous. Tandis que lui ne pensait qu'à les multiplier, avant de retourner avec sa famille à Brioude qui l'avait vu naître, elle lisait des romans. Il s'acharnait au travail même les jours de fête. Entre deux livraisons, il liait des margotins et des résinés. Elle lui avait dressé un lit à part, avec des draps de lustrine noire. Il y ronflait tôt, se levant avant l'aube. Elle descendait au café vers dix heures, disait « monsieur » à tous les clients, même à Jules, le clochard, qui venait manger ses rogatons à la table fendue.

L'un et l'autre ne pensaient à leur fille que lorsqu'elle se trouvait là. Encore l'oubliaient-ils souvent, quand Anicette s'oubliait elle-même jusqu'à ne plus faire le bruit de sa respiration. Elle rentrait de l'école, s'asseyait dans le coin le plus sombre, entre le bout du comptoir et le mur. Elle regardait les

buveurs, qui ne la voyaient pas. Le sidi rejetait en arrière sa casquette sale. Elle le coiffait d'une couronne d'or, le drapait dans un manteau rouge, avec des gants blancs jusqu'aux coudes. La chaise devenait cheval. D'autres cavaliers, une multitude, se pressaient autour du roi, brandissaient des lances et des bannières. Le peuple criait de joie, mille cloches sonnaient, les locataires jetaient des sous par les fenêtres, des avions emplissaient le ciel et laissaient tomber des confetti, des rubans et des pétales de fleurs.

— Fais voir tes mains, lui dit sa mère après avoir lu la lettre.

Elle ne vit que des taches d'encre.

— Tu ne pourrais pas te nettoyer les ongles, cochonne ? On dirait ceux de ton père. Je me demande ce que c'est cette histoire de montrer l'avenir, ce que tu as pu faire à l'école. Réponds-moi, descends un peu de la lune.

— J'ai fait comme ça... dit Anicette.

Elle prit dans le creux de ses mains un peu de l'eau où trempaient les verres sales et les tendit à sa mère.

— Tu vois bien qu'y a rien, reprit l'enfant.

Mme Gembloux, les yeux fixés sur les mains de sa fille, tremblait et claquait des dents.

— Qu'est-ce qui vous arrive, ma pauvre dame ? demanda le balayeur, qui buvait un petit blanc au comptoir, v'là que vous devenez verte.

— C'est rien. Oh ! c'est rien, put-elle enfin répondre. Je... je... j'avais chaud. Jette cette eau, cria-t-elle à sa fille. Va jouer, ma chérie...

Elle se versa un verre d'arquebuse, se retira dans son arrière-boutique et s'assit sur le bord de la table. Ses jambes ne la soutenaient plus. En face d'elle, sur le mur, elle revit se dessiner l'image offerte par les mains d'Anicette : un cercueil de bois clair et, dans le cercueil, son mari noir, enveloppé de son drap de lustrine. Sa bouche rose et ses yeux blancs étaient ouverts. Il regardait, à travers elle, jusqu'au plus profond de la mort.

Elle tremblait de peur et de honte. Car dans le fond de son coeur, elle sentait naître la joie.

Elle refit sa vie en pensée. Elle vendait le bistrot, épousait un jeune homme riche et beau qui l'emmenait à Nice en auto.

Elle ne souhaitait pas la mort de son mari. Mais on ne sait ni qui vit ni qui meurt. Ce n'était pas un péché d'espérer que le ciel lui rendrait peut-être justice en la laissant survivre à cet homme noir.

Elle appela sa fille, déjà presque orpheline, la serra pathétiquement sur son coeur.

— Anicette, ma chérie, surtout ne montre pas tes mains à ton pauvre papa.

Elle désirait le laisser jusqu'au bout dans son illusion. Lui qui croyait vivre cent ans !

De ce jour, elle fut aux petits soins pour son mari. Elle lui parlait à voix douce, lui cuisinait des plats sucrés, lui gardait sa soupe au chaud lorsqu'il rentrait tard de livrer. Elle désirait adoucir ses derniers moments. Qu'on n'ait

rien à lui reprocher.

Elle lui fit rédiger son testament et prendre une assurance sur la vie. Le docteur qui ausculta le bognat grommela en frottant son oreille noircie : « Voilà une assurance qu'on n'est pas près de vous payer. » « Bien sûr, bien sûr... » répondit-elle.

Ces précautions prises, elle se mit à la recherche du beau jeune homme. Elle ne voulait perdre le moindre temps. La quarantaine approchait.

Elle laissait le bistrot à la garde de la femme de ménage et fréquentait les cafés des boulevards. Elle renouvela son indéfrisable, acheta un corset solide, un chapeau fleuri et un renard qui se mordait la queue dans son décolleté.

Elle fit la connaissance d'un homme très bien, qui cherchait, lui aussi, l'âme soeur. Leurs cœurs incompris se devinèrent. C'était un grand blond, d'une trentaine d'années. Il avait le nez un peu rouge, d'étranges cicatrices sur tout le visage et une jambe en bois. Il lui raconta qu'un tigre l'avait à moitié dévoré au cours d'une chasse en Birmanie. Son pilon fit oublier à Mme Gembloux l'image du séducteur langoureux. Elle tremblait d'émotion à l'entendre marcher.

Après trois mois de glace à la vanille et de cinémas, elle se laissa entraîner dans un hôtel meublé. C'était à peine de l'adultère ; seulement une petite avance. Elle rentra au bistrot les yeux troubles, avec des râles de pigeonne dans la voix.

À son amant, elle se disait veuve. Elle attendait de toucher son héritage pour l'épouser. Mais le charbonnier était toujours là. Le boiteux s'impatiait. Il désirait acheter un garage. « Avec ton argent — et le mien, bien entendu —, nous pouvons nous payer une petite affaire de voitures d'occasion. J'ai des copains qui se chargeront de m'amener de la marchandise. Non, nous ne travaillerons pas nous-mêmes, ma grosse. Mais il ne faut pas laisser l'argent infructueux. Quand vas-tu le toucher, voyons ? Moi, je vais aller lui secouer les puces, à ton notaire. » Il brandissait sa canne d'un air terrible.

Elle s'inquiéta de la santé de son mari. « Tu ne te sens de mal nulle part ? » lui demandait-elle d'une voix anxieuse. Il répondait « non » entre deux bouchées.

Elle mit son espoir dans un accident. Quand il rentrait plus tard que d'habitude, elle supputait son retour sur une civière. Le bruit de la charrette sur les pavés de l'impasse lui enlevait ses illusions. Elle soupirait. Ce serait peut-être pour demain.

Les jours, les semaines et les mois passaient. Le boiteux menaça de la plaquer et lui administra quelques raclées. Elle tremblait qu'il n'apprît la vérité. Le charbonnier continuait à se bien porter. Il y mettait plus que de l'entêtement : de la mauvaise volonté. Quand on est condamné, il faut pourtant se décider à débarrasser les gens.

Mme Gembloux reçut de son amant un dernier délai de huit jours pour liquider son héritage. « Je commence à croire que tu t'es payé ma pomme. Ça

pourrait te coûter cher. »

Le soir, elle pleura quand son charbonnier rentra, une fois de plus, intact et silencieux. « Mon pauvre André, lui dit-elle en reniflant, je me demande ce que tu attends. Je vais être obligée de t'aider un peu. »

Elle lui servit une soupe à la mort-aux-rats. Il la vomit en long et en large sur son drap noir et repartit, le matin, d'un bon pied, livrer ses boulets. Elle doubla la dose, y ajouta les raclures de vert-de-gris du robinet de la cuisine.

Il mangea de douleur la moitié de son traversin, appela sa mère et tenta de s'ouvrir le ventre avec ses ongles. Il se roulait d'un bord à l'autre de son lit. La sueur et la bave lui lavaient peu à peu le visage, et sa femme épouvantée le retrouvait tel qu'elle l'avait connu jeune homme, de chair rose, avec des traits d'enfant ingénu. Il avait lacéré sa chemise, déchiré ses draps trempés ; la plume blanche du traversin volait autour de lui, se collait à sa peau glaireuse. Il râlait, se cramponnait aux mains de sa femme, la lâchait pour se tordre et tenter d'écraser son ventre contre le matelas. Elle, debout près du lit, pleurait.

Épuisé, il se détendit dans son lit ravagé et commença de gémir doucement. Il s'était mordu les poings. Le long de ses cuisses, ses mains gantées de plumes rouges tremblaient. Ses yeux regardaient un fil gris d'araignée qui se balançait au plafond dans un courant d'air.

Sa femme lui mit la main sous la nuque et lui fit boire un bol de tilleul dans lequel avaient fondu dix boules de naphtaline. Il eut un hoquet, voulut vomir, n'y parvint pas, tourna la tête et mourut. Sa langue enflée lui poussa entre les dents. Elle était verte.

Mme Gembloux lava le pauvre mort, refit le lit. Ce fut une nuit bien pénible. Elle n'aurait pas eu le courage de recommencer.

Elle appela pour le certificat de décès le docteur Lichet, un vieux paillard ivrogne. Il ne monta pas même voir le corps. Elle l'arrêta dès l'arrière-boutique, en lui mettant dans les mains une bouteille et ses nichons.

Le bistrot et les économies servirent à l'acquisition d'une longue voiture et d'une jambe en argent. Son pied précieux sur l'accélérateur, le boiteux partit essayer l'auto et ne revint jamais. Mme Gembloux perdit ses dents et ses cheveux. Son visage fut envahi de croûtes de même forme que les cicatrices de son amant. Un abcès lui rongea le ventre. Il ne lui restait qu'à goûter à son tour à la mort-aux-rats. Elle préféra l'eau de Seine. Elle s'y glissa le soir où tomba son dernier cil. Elle serrait sur son coeur le pilon du disparu.

Anicette resta seule au monde. Ce ne fut pas un grand changement. La modiste chez qui sa mère l'avait mise en apprentissage l'adopta, par affection et par intérêt. Anicette, en effet, se passionnait pour la fabrication des chapeaux. Elle créa des modèles si ravissants que la crème de l'élégance parisienne accourut chez Mme Mangeon.

Anicette travaillait sur le vif. Elle installait la cliente dans un fauteuil, la regardait, souriait, et déjà la cliente se trouvait conquise par le printemps de ses yeux. L'adolescente la coiffait d'une forme brute. Ses mains voltigeaient autour et bâtissaient le nid.

Chaque femme lui inspirait un chapeau différent. Ses mains suivaient le fil de son rêve :

« Oh ! madame, que vous êtes belle ! Vous êtes comme une fée au bord de la source. Je vous donne la source : un ruban d'argent qui coule sur vos épaules, tourne sous votre menton et bouillonne dans vos cheveux, traversé par la baguette de l'enchanteur... »

« Celle-ci semble vouloir se battre. Elle crispe le front et renifle sa moustache. Plan, ra-ta-plan. Un champ de bataille en Panama, et six soldats de plomb et un drapeau... »

Mme Mangeon gagnait beaucoup d'argent. Elle n'en donnait point à Anicette, qui n'en avait nul besoin. Elle la nourrissait, l'habillait et, le soir, venait l'embrasser dans son lit blanc. Les nuits d'Anicette n'étaient encore peuplées que d'oiseaux et de fleurs. Le matin, elle se lavait en chantant des chansons nouvelles qu'elle trouvait dans sa tête. Son corps nu ne l'étonnait point. Elle se souvenait à peine de lui avoir connu d'autres formes. Elle se servait peu de sa mémoire. Elle vivait dans le présent, dans la joie d'exister et de voir, avec des yeux qui ne s'habituent pas, le côté merveilleux des choses familières.

Devant la glace, elle coiffait ses cheveux de lin très lisses sur sa tête et s'arrêtait soudain, les deux coudes en l'air, pour rire à ses seins mignons qui levaient le nez hors de la chemisette, ou au fauteuil bas à long dossier, qui ressemblait à la tête d'un lapin.

Elle avait presque oublié l'école, l'émerveillement des fillettes, les paroles de sa maîtresse, l'émotion de sa mère. Elle n'avait plus montré à personne le miroir d'eau dans le creux de ses mains. Elle était heureuse. Elle l'avait toujours été.

Fernand, le neveu de Mme Mangeon, n'avait plus vu sa tante depuis quatre ans. Il vint lui rendre visite avant de partir pour le régiment. Il exerçait avec conscience le métier de plombier-zingueur. Le dimanche, il jouait capitaine dans une équipe de basket. C'était un grand garçon brun. Ses yeux parlaient avec franchise. Ils ne cachèrent point leur admiration pour l'adolescente. La fréquentation des femmes de chambre dans les salles de bains ne lui avait pas enseigné la délicatesse, et la pratique du sport le poussait à l'action. Il coinça Anicette entre deux portes et lui proposa une petite soudure. Elle lui répondit en souriant de s'adresser à Mme Mangeon.

Fernand partit, rêveur, faire son service dans un régiment des Alpes. La vue de la neige lui rappela la jeune fille. Il eut honte de ses paroles et se réjouit qu'elle ne les eût point comprises.

Au bout de quelques mois, il obtint une permission. Il n'avait cessé de caresser en son coeur l'image d'Anicette. Il se souvenait de la soie de ses cheveux, du ciel de ses yeux, de ses joues rondes comme des roses. Il la retrouva plus belle encore. Il n'osa plus lui parler. Devant elle, il se mordait le bout des doigts et soupirait.

À son coucher, elle se rappela la silhouette du soldat et rit. Le lendemain

matin, elle y pensait encore.

Lui roulait de café en café. Il essayait de noyer dans le vin sa bêtise. Il ne s'était jamais connu timide. À douze ans, il poursuivait déjà les filles, l'arme au poing. Mais celle-là lui coupait le souffle.

Quand il retourna chez sa tante : « Je suis contente que vous soyez venu, lui dit Anicette. J'aime que vous soyez là. Je vous trouve beau. » Il bégaya de bonheur. Il revint tous les soirs jusqu'à la fin de sa permission. Anicette le faisait asseoir, jouait avec ses courts cheveux bouclés et bavardait, chantait. Elle n'écoutait pas ce qu'il disait. Il disait d'ailleurs peu de chose : « Il a fait chaud, aujourd'hui. » Ou bien : « C'est de qui, ce tableau au mur ? » Ou encore : « Vous devez être fatiguée... »

Il repartit noir de tristesse finir son temps. Pendant toute cette saison, la fine fleur de l'élégance parisienne fut coiffée de bérets alpins.

Le train qui le ramena, libéré, vers Paris, lui parut peu pressé. Il eût pris l'avion s'il avait été riche. Anicette lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues, puis se blottit, ses deux bras pliés, contre sa poitrine. Elle ferma les yeux. Elle aurait voulu ronronner.

Mme Mangeon secoua la tête et fit un petit sourire suivi d'un soupir. Elle les autorisa à s'en aller, dimanche, cueillir ensemble le muguet dans la forêt de mai.

Ils coururent tout le matin. Ils riaient, chantaient, cueillaient trois brins de muguet, et des herbes folles, et des morceaux d'écorce veloutés de mousse. Le feu du printemps brûlait les joues d'Anicette. Ses yeux brillaient comme des diamants. Pour la première fois elle sentait vivre la tendre chair de sa poitrine. Fernand avait retrouvé l'innocence de ses cinq ans. Il se roulait sur l'herbe et riait à grands éclats qui faisaient fuir les merles.

Vers le milieu du jour, ils s'assirent près d'une source pour manger. À la vue de l'eau courante, Anicette se souvint des paroles de l'institutrice.

— Oh ! Fernand, dit-elle en riant, je vais vous montrer l'avenir.

Elle lui tendit l'eau de source dans ses mains. Il ne regarda pas.

— Anicette, dit-il, les dents un peu serrées, Anicette, ma chérie, notre avenir, je le connais...

Il ouvrit les mains offertes : l'eau roula en perles sur leurs genoux. Le petit cœur d'Anicette se mit à battre, à battre. Elle n'entendit plus le chant des oiseaux ; ses oreilles bourdonnaient. Elle ne voyait plus les arbres ; ses yeux étaient pleins de l'étrange, du troublant visage de Fernand, des trous agrandis de ses narines, de son front rouge, de ses yeux durs qui se rapprochaient. Elle poussa un grand soupir et s'allongea sur l'herbe.

Quand elle rouvrit les yeux, loin au-dessus d'elle, un dôme de branches se balançait dans le soleil, le ciel se balançait comme la mer. Elle balança doucement sa tête dans l'oreiller de ses cheveux dénoués. La mer et le ciel se balançaient en elle.

— Fernand... appela-t-elle à voix basse.

Il la releva. Elle ne retrouvait pas l'équilibre. Il lui semblait qu'une partie

de son corps demeurait étendue à terre et que le reste se dispersait avec le vent dans la forêt. Il la serra très fort dans ses bras et dit :

— Anicette, mon amour...

Le son de la voix de l'homme rassembla tout ce qui d'elle était perdu. Elle se retrouva. Elle le regarda. Il était plus beau qu'un arbre. Il était grave et fort. Elle se sentit fragile. Elle lui raconta l'aventure de son enfance.

— Mon amour, dit-il, montre-moi maintenant l'avenir. Je veux savoir si nous aurons une fille aussi belle que toi.

Mais dans l'eau claire il ne vit que deux cailloux blancs et un brin d'herbe. Le don merveilleux s'était enfui. Le miroir tremblant renvoyait à la jeune femme l'image de son bien-aimé. Elle murmura :

— Voilà le miracle...

Les bêtes

III - Le papillon

À la fin du voyage, j'arrive devant ma maison. La neige innombrable tombe doucement sur la plaine, et le ciel est noir. Ma maison, seule au milieu de la plaine, est le vrai refuge, tiède et couvé de silence.

Ma longue voiture ne fait aucun bruit. Je la conduis au garage, et je monte les marches du perron pour entrer chez moi. Je suis jeune et belle, mes cheveux roux, en ondes, baignent mes épaules. Je porte une robe blanche de velours qui coule jusqu'à mes pieds. J'ai dans le corps et dans l'esprit cette aisance que donne la fortune totale. Je n'ai pas de soucis, je ne peux pas supposer qu'il me sera jamais possible d'en avoir. Sur la porte je m'attends. Je suis là à m'attendre. J'ai tout préparé dans la maison pour mon arrivée. Je suis ma servante absolument dévouée, comme on ne peut l'être qu'à soi-même. Je suis âgée, mais je suis restée mince, avec des cheveux en bandeaux. Je m'incline avec amour et respect devant moi qui entre. L'entrée est un long et large couloir aux murs blancs, éclairé par le plafond doucement lumineux. Mes pieds s'enfoncent dans un tapis rouge. Il fait calme, il fait chaud. Je suis heureuse d'entrer dans ma belle et chaude maison qui est à moi seule et où je reste pour tout entretenir dans le calme et le blanc et le chaud, où je reste pour tout préparer pendant que je voyage afin que tout soit prêt à m'accueillir lorsque j'arrive.

Voici ma chambre, un grand lit où je me coucherai toute seule, des colonnes de bois blond aux coins du lit, et des rideaux légers. Dans la grande cheminée, un feu de bois brûle et jette des lumières dansantes au plafond et sur les tapis de peaux de chèvre blanche. J'étends les bras et je danse un peu, sans bruit, aux pointes des lumières du feu sur le tapis. La fenêtre est grande ouverte. Un vent léger gonfle les rideaux de tulle qui moussent et se tendent vers moi. Dehors, la neige tombe doucement sur la plaine.

Je m'arrête devant le feu. Je ne suis pas essoufflée, je ne suis pas émue, je suis lisse comme l'eau d'un lac de montagne dont on voit le fond, que n'habite aucun poisson et sur lequel jamais aucun vent ne souffle. Debout devant la cheminée, je me regarde, accroupie, occupée à donner à la flamme de nouvelles bûches. Je suis heureuse de me rendre service, et je suis si légère, si nette, de n'avoir absolument rien à faire, de compter pour tout sur moi, d'être soulagée de tout par moi qui reste à la maison. Légère, blanche, nette, seule avec moi muette qui me charge de tous soucis et travaux. Sans aucun, aucun tourment, aucune pensée d'avoir à faire la moindre chose, rien. Tout est prêt pour moi, seule.

Peut-être, dans ce voyage d'où je viens, avais-je un mari et des enfants,

et tous les instants d'une vie à prévoir sans cesse et à subir, et beaucoup de moments d'énervement et de mauvaise humeur, des angoisses parce qu'il rentrait tard ou parce que les enfants avaient les pieds mouillés. Ici c'est ma maison, seule au milieu de la plaine nue, ma maison pour moi seule, et Dieu que c'est bon et léger d'être seule et de n'avoir rien à dire et d'être en paix...

Je laisse glisser ma robe, je suis nue. J'entre dans la salle de bains. Un bloc d'eau silencieuse l'emplit et tombe du plafond au sol, sans arrêt. J'y pénètre, je m'y étends, je m'y envolé en longs gestes lents, et mes cheveux volent autour de moi. Je ne pèse plus, je me confonds avec la chaleur, je suis comme l'enfant dans sa mère.

Je n'ai ni faim ni soif, ni aucune envie d'aucune sorte. Dans le salon, de longues chaises basses s'abritent sous l'immense table ronde en marbre rose. Je me couche un instant sur l'une d'elles, mais je ne dors point, car je suis plus calme, plus en repos que même dans le sommeil le plus profond où je m'oublie. Et je suis dans le blanc alors que le sommeil est noir. Le calme est si grand dans la maison que j'entends tomber en murmure la neige sur la plaine.

Je me lève. La porte est grande ouverte. Je sors. Ma longue robe caresse mes pieds nus. La neige, doucement, tombe. Le ciel est noir, mais la plaine est claire, et la neige la fleurit jusqu'à l'horizon. Je marche, je laisse derrière moi ma maison. La neige est douce sous mes pieds, et, douce, caresse mes joues et mes yeux. Je ne sais pas où je vais, mais je sais que je vais marcher sans fatigue et que là-bas je serai bien. Je lève ma main devant moi, et un papillon se pose au sommet de mon doigt.

Péniche

Quand la bûcheronne et le bûcheron eurent épuisé leurs trois souhaits, ils furent très malheureux. L'aune de boudin gisait entre eux sur le sol battu de la chaumière. Le bûcheron, ahuri, se frottait le nez. Il sentait s'y balancer encore la lourde tripe. La bûcheronne tremblait de dépit. Elle se mit à pleurer. Tout ce qu'ils auraient pu obtenir, la richesse, la jeunesse, et la santé — une bonne santé, c'est l'essentiel — au lieu de cette cochonnaille !

La fée, invisible, s'était assise sur la huche et les regardait. Elle avait voulu faire leur bonheur. Elle aurait dû se méfier. Ces deux-là, avec ce qui aurait pu leur donner la joie, s'étaient construit un regret qui les rongerait jusqu'à la mort. Elle les prit en pitié, posa sa main bleue sur leur front et leur ôta le souvenir de l'aventure. Elle leur laissa le boudin. Ils cessèrent de se maudire, ramassèrent la fricassée et se mirent à table en remerciant Dieu.

La fée, ayant repris ses trois souhaits, les trouva défraîchis et les jeta dans un éboulis de rochers, au milieu des orties. Elle n'aimait que le neuf. À sa ceinture pendaient encore beaucoup de souhaits qui n'avaient jamais servi. Douze douzaines de douzaines. Plus qu'elle ne pourrait en distribuer pendant plusieurs siècles. Car ils ne sont efficaces qu'aux mortels de coeur simple et d'âme pure.

Les temps passèrent. L'humanité devint raisonnable et scientifique. Les fées disparurent à mesure qu'on cessa de croire en elles. Bientôt les petits enfants se gaussèrent du père Noël. Ils achetaient leurs jouets à Uniprix. Leurs maîtres leur parlaient de la civilisation. Leurs papas y contribuaient en tournant des boulons pendant huit heures d'usine. Un seul troubadour chantait à la fois, dans toutes les maisons, pour toutes les femmes. Il tenait cour d'amour avec les ménagères. Elles l'écoutaient en torchonnant la vaisselle. Les vieilles, les sales, les brèche-dents, les écroulées recevaient autant de serments que les jouvencelles. Il leur suffisait de tourner le bouton. C'était le progrès.

En ce temps-là, habitait dans un petit bois, au fond de la campagne, un garçon un peu difforme. Il avait de grands pieds, le dos rond et des cheveux couleur de chanvre. Il s'était construit une mesure avec des planches et des arbres morts. Il vivait de pas grand-chose, rendait de menus services aux charbonniers et aux paysans les plus proches. Il connaissait les champignons et les petits fruits dédaignés des hommes qui cultivent. Il partageait sa hutte avec des oiseaux, des mulots, des fourmis. Les araignées remplaçaient les vitres. Ses voisins minuscules entraient chez lui comme ils voulaient et se laissaient approcher dans leurs demeures. Le vieux sanglier boiteux venait grogner à sa porte. La biche lui montrait ses enfants. Il réservait le même

accueil à la couleuvre et au pigeon. Des fleurs bleues et des fleurs d'or poussaient sur son toit de chaume.

À la première lune de chaque saison, il se rendait chez le coiffeur du village, qui lui passait la tondeuse sur le crâne et sur les joues. Un jour, il trouva dans sa boutique deux gendarmes qui le conduisirent au chef-lieu. Il était en retard de trois ans pour son service militaire.

À la caserne, le garde-mites sortit pour lui une paire de chaussures de grande taille, celle qu'on se passait de classe en classe sans trouver à l'utiliser. Son corps nageait dans l'uniforme délavé. Le pantalon le couvrait jusqu'aux tétons et le calot lui cachait le front et la nuque. Les anciens, qu'on reconnaît à leur façon coquette de porter le costume militaire et à leur allure dégagée lorsqu'ils se promènent par deux sur les trottoirs, se moquèrent de lui avec d'autant moins de retenue qu'il n'avait pas d'argent pour payer à boire. À cause de ses pieds, ils le nommèrent Péniche.

Les caporaux, les sergents, l'adjudant essayèrent vainement de lui apprendre à marcher au pas. Il n'y mettait point de mauvaise volonté, mais il ne comprenait guère. Dans sa forêt et sur le chemin creusé d'ornières qui conduit au village, il avait pourtant abattu son compte de kilomètres, en marchant comme on marche, sans chercher de complications.

Le matin, sur l'avenue, les bleus pivotaient par petits groupes à la voix des caporaux. À la pause, tout le monde entourait Péniche. Il n'y avait pas de pause pour lui. Les sous-officiers se relayaient, congestionnés, lui criaient : « Une ! deux ! une ! deux ! » Mais quand ils comptaient « deux », Péniche n'était encore qu'à un et demi. Ses pieds s'accrochaient au moindre caillou. Ses bras pendaient comme des branches cassées. Ses pieds, ses bras, qu'il avait utilisés pendant plus de vingt ans sans y penser, échappaient maintenant à sa volonté, restaient à la traîne.

L'adjudant, nerveux, piaffait autour de lui, l'accablait d'injures, puis de mots d'esprit. La troupe des malins, qui savait déjà faire le demi-tour, s'esclaffait, servile. Elle l'eût aussi bien lapidé, si le rengagé avait jeté la première pierre.

Péniche admirait ces garçons si délurés, qui savaient marcher tous ensemble et se raidissaient quand une voix criait : « G'd'vous ! » Lui ne parvenait pas à redresser son dos. Il se demandait pourquoi ces hommes intelligents se moquaient de lui, qui n'avait pas la chance de l'être. Il aurait voulu prendre conseil d'eux. Il n'osait pas. Dans sa forêt, il n'avait pas appris à causer.

Un matin, le capitaine vint jusqu'au lieu de l'exercice en se défilant derrière les arbres. Il interrompit, furieux, la scène de cirque, fit courir la compagnie, sac au dos, pendant dix minutes, adjudant en tête. Péniche, spectateur à son tour, ne sut pas se réjouir. Il voyait suer, souffler ses camarades. Il les plaignit de leur peine.

Quatre mois après, il ne savait ni marcher, ni saluer, il ne parvenait pas à répéter la définition de la ligne de mire. Il déparait l'armée. On le réforma.

Les lurons de la chambrée fêtèrent son départ. Son nom retentit à la cantine. Les culs de bouteilles entrelacèrent des cercles violets sur le bois des tables. Au soir tombant, Péniche franchit la grille de la caserne. Six copains l'accompagnaient. Ils ne voulaient plus le quitter. Ils le firent passer par la vieille ville. Dans une rue étroite, ils s'arrêtèrent devant une maison cossue, le poussèrent dans le couloir, s'engouffrèrent derrière lui. Il se trouva assis sur une banquette, dans une jolie pièce bien éclairée. Des peintures ornaient les murs roses. Elles représentaient des soldats qui jouaient avec des filles. Et, dans les glaces, jouaient d'autres soldats avec d'autres filles, à peine vêtues. Il n'avait pas l'habitude de boire. Il vit tourner les murs roses avec tous leurs personnages. Les filles riaient, valsaient au-dessus des tables. Une d'elles sortit du miroir et vint s'asseoir sur ses genoux. Elle était grasse. Il ne sentait pas son poids. Elle lui parlait. Les copains dansaient, chantaient dans le brouillard rose.

Elle avait l'accent des habitants de son village.

Les tables tournaient aussi au son de la musique et le plafond avec ses guirlandes ondulait comme la moisson sous le vent.

Elle le caressait et l'embrassait. Personne, jamais personne n'avait été aussi doux avec lui. Il pleura de bonheur. Les hommes poussèrent des cris de joie. Ils le prirent dans leurs bras et le montèrent dans un escalier qui montait jusqu'aux nuages.

Elle marchait devant eux. Elle était en chemise. Une chemise rose avec des petites fleurs. Ils le posèrent sur un lit. Le lit se balançait comme la cime du grand chêne quand il allait voir si les ramiers avaient pondu. Il ferma les yeux. L'intérieur de sa tête était rose.

La fille, costaude, mit à la porte toute la bande. Ils ne voulaient pas partir. Ils voulaient rigoler. Elle les rejeta dans l'escalier à coups de hanches et de fesses, mit le verrou. Péniche ronflait. Elle poussa, en s'allongeant près de lui, un soupir de travailleuse lasse. Ils ronflèrent à l'unisson.

Péniche ne s'éveilla tout à fait que dans sa cabane, après trois jours de voyage au soleil de la route. Son petit univers hésita quelque peu à le reconnaître. Les animaux recommencèrent à marcher dans ses pas quand il eut perdu les odeurs de la ville et l'inutile brusquerie de quelques gestes.

De son voyage dans le monde, il gardait un vague souvenir. Il oublia d'autant mieux les brimades qu'elles ne lui avaient pas causé grande peine. Il se rappelait avec plaisir le rire des garçons et leurs bourrades. Cela n'avait pas duré bien longtemps. Il lui sembla qu'il n'était jamais parti. L'image de la femme ne lui revenait que pendant le sommeil. Il mangeait trop peu pour en être troublé. Il se rappelait surtout son parfum de savonnnette. Elle était ronde comme un porcelet bien nourri. Elle flottait parmi des glaces à guirlandes et des uniformes bleus. Elle l'emmenait dans la ronde.

La société se souvint de lui, pour la deuxième fois, quand ce fut la guerre. Tout le monde devait servir. Les ouvriers forgeaient les armes, les

usiniens amassaient des capitaux pour prolonger la bataille, les poètes rimaient des vers héroïques qu'on apprenait aux enfants des écoles, les savants inventaient des machines à décerveler, les tragédiennes clamaient des stances en serrant des étendards sur leurs tétons. Les soldats mouraient.

Péniche avait prouvé qu'il ne serait d'aucune utilité à la bataille. Il devait cependant ajouter son effort à l'effort de tous. Le gouvernement lui trouva un emploi. Une voie stratégique allait traverser le bois qui abritait sa demeure. Il fut employé à sa construction.

Il transportait des cailloux. Le jour durant, il poussait, de la carrière aux camions, une brouette pleine, et des camions à la carrière une brouette vide. Il ne s'accordait nul repos. On lui avait expliqué que chaque pierre transportée contribuait à la victoire. Une brouettée équivalait à un coup de canon, dix brouettées à une salve.

Péniche poussait sans répit sa brouette dont la roue chantait dans l'aigu. Ses mains étirées traînaient, le soir, jusqu'à terre. Elles reprenaient leur place tout doucement pendant la nuit. Un grillon chantait dans sa litière. Les pas furtifs des bêtes qui rôdent faisaient taire parfois la voix du crapaud.

Au bout d'une semaine, il s'étonna que la victoire ne fût pas déjà acquise. Il en avait pourtant transporté du concassé et du gravillon ! Cela ne suffisait-il pas ? Il provoqua une belle colère. Il s'entendit traiter de lâche, de profiteur et de défaitiste. Qu'on ne l'y prenne plus. Il n'était qu'au début de sa tâche. Ce soir-là il se coucha très fatigué par le travail qui lui restait à faire.

Ce fut le lendemain qu'il trouva les trois souhaits, un peu enfoncés en terre, sous la joue translucide d'un silex. Il souffla dessus, les frotta à son pantalon. Ils pouvaient encore servir. Il les mit dans sa poche, avec son couteau, un bout de ficelle, un joli bouton de cuivre et l'oignon de son dîner. Que pourrait-il bien souhaiter ? Pour le moment il n'avait pas le temps d'y penser. Il devait transporter ce gros tas avant le soir.

Le printemps avait sorti une de ses plus belles journées fleuries. Les papillons dessinaient les contours de la brise. Les oiseaux pépiaient doucement, à demi assoupis de tiédeur. L'oeil du ciel était bleu.

Péniche s'arrêta pour boire au ruisseau. Il se mit à genoux, écarta les plants de menthe bourdonnants d'abeilles. L'odeur le saisit. Après avoir bu, au lieu de se relever, il se coucha et se confondit, les bras en croix, avec le bonheur du temps.

Il rêva que la fille rose était assise dans sa brouette et qu'il la portait jusqu'au bout du monde. Il dépassait même ce bout, et la brouette, la fille et lui continuaient leur chemin dans l'azur. Ils montaient, montaient ; le ciel était un grand miroir plat, et les nuages étaient ronds comme des tables. Le vent les balançait, les brassait doucement. La fille lui sourit, se leva, prit la brouette par la roue, la plia menu, la glissa dans sa chemise et vint s'asseoir sur ses genoux.

Un tonnerre fit écrouler le rêve. Une escadre de bombardiers attaqua l'aérodrome voisin. Le ciel était fleuri de D.C.A., comme un champ de

marguerites. Péniche ouvrit un oeil et grogna :

— Je voudrais qu'ils me fichent un peu la paix.

Les canons ravalèrent leurs obus. Péniche se rendormit.

C'était bien là tout ce qu'il pouvait souhaiter. Les hommes les plus clairvoyants et les plus décidés n'ont jamais demandé davantage. L'histoire enseigne que l'humanité ne peut en recevoir qu'un peu à la fois. Un peu la paix, c'est déjà tellement !

Tous les champs de bataille se turent, les lance-flammes lancèrent des courants d'air, les avions ronronnèrent des politesses, les tanks dansèrent des ballets dans les champs de mines devenues benoîtes, les sous-marins pêchèrent les méduses.

L'ombre de la graminée qui protégeait les yeux de Péniche glissa vers son nez, puis jusqu'à son menton. Péniche s'étira, bâilla, s'assit. Sa brouette vide tendait vers lui ses bras accusateurs. Le remords le submergea. Comment avait-il pu dormir, abandonner sa tâche ? Il se précipita, empoigna les manches, trébucha de hâte. Jamais il ne parviendrait à transporter tous ces mètres cubes avant la nuit. À grands coups de fourche, il fit voler les cailloux. Au même instant, les balles retrouvèrent le fil de leurs trajectoires. La chanson de la mort reprit aux quatre coins du monde. Les guerriers n'avaient rien compris au début de la trêve. Ils ne comprirent rien à la reprise des combats. C'était leur habitude.

Péniche suait, soufflait. Il courait après le temps perdu. À tant se presser, il s'accrochait les pieds l'un à l'autre. Il renversa trois chargements dans les ornières. Ses bras grinçaient de peine. Il emplissait sa brouette au maximum. Ses coudes se décrochaient. La nuit vint sans qu'il eût épuisé son tas. Il ne put trouver le sommeil, tant il souffrait de ses épaules et de ses poignets, et plus encore de son coeur.

Il avait failli à son devoir. Il se retournait sur son lit d'herbes comme sur une couche d'épines. Brusquement, il se souvint de sa trouvaille et la joie l'inonda. C'était un garçon honnête. Pas une seconde, il ne pensa à se servir de ses souhaits pour esquiver son travail. Au contraire, il y vit le moyen de le multiplier. Il souhaita à haute voix, en joignant les mains de plaisir, que les pierres devinssent légères comme de la plume. Ainsi pourrait-il faire plus de voyages dans la journée.

À l'aube, il ne retrouva plus la carrière. La brise de la nuit avait emporté la colline rocheuse comme un gros flocon. Le vent devint plus fort avec le soleil levant. Péniche, un peu étonné, vit passer au-dessus de sa tête l'église du village et le monument aux morts. Du fond de l'horizon arrivaient d'étranges nuages. Le chef-lieu défila par quartiers. L'adjudant, en caleçon, se cramponnait à une cheminée de la caserne. Vint la vieille ville, avec ses rues étroites qui s'élargissaient dans le ciel. De légers nuages coulaient à l'endroit des rigoles. Péniche reconnut la maison cossue parce qu'elle tanguait comme le soir où il y était entré. Il leva les bras vers elle, mais les arbres le cachèrent

à sa vue. Au-dessus de lui passait maintenant un bâtiment de pierre au visage glacé. D'une fenêtre tomba en tournoyant la casquette du préfet.

Dans le monde entier, les villes prenaient le chemin du ciel. Seuls demeuraient attachés à la terre les immeubles de briques ou de ciment. La pierre de taille et le moellon s'envolaient au moindre souffle. Les maisons virevoltaient au gré des tourbillons du vent, se vidaient par toutes leurs ouvertures de leurs meubles et de leurs habitants. Les montgolfières du Sacré-Coeur s'enfuirent en direction de l'Atlantique. Les arcades de la rue de Rivoli festonnèrent l'azur au-dessus de Versailles, puis s'effeuillèrent joyeusement dans le soleil. Le Louvre resta accroché un instant à la pointe de la Tour Eiffel. Notre-Dame prit son vol lourdement, comme un bombardier. Elle emportait un cardinal, trois vieilles filles et la chaisière. Le soleil se trouva obscurci deux heures durant par le passage des *Jeanne d'Arc* de Maxime Réal del Sartre. Une pyramide se posa un moment dans la Beauce. Il n'y avait plus de Pyrénées. Les fleuves changeaient de cours, fabriquaient des mers nouvelles dans les trous laissés par les massifs rocheux. La moitié des Alpes se trouvait déjà en vue de l'Amérique. Les Aiguilles du Diable tricotaient un cumulus. Le Fuji-Yama se mirait, en passant, dans le Danube. Un enfant, ravi, avait attaché le *Lion de Belfort* au bout d'une ficelle, comme un hanneton.

Tous ces bâtiments encombraient le ciel, se bousculaient, craquaient, se dissolvaient pierre à pierre dans le bleu, se posaient légèrement sur les arbres pendant les accalmies et reprenaient leur vagabondage.

Péniche, accablé, traînait sa brouette vide. Les derniers cailloux, au bout du chemin, s'étaient envolés devant lui comme des moineaux. Le travail le fuyait. La pensée qu'il ne pourrait pas se racheter le bouleversait. Il ne s'était pas étonné longtemps de voir les masures et les palais défiler au-dessus de sa tête. Dans son jeune âge, sa mère, parfois, lui faisait chanter en levant le doigt : « Pigeon vole ! Maison vole ! » Les maisons volaient. Peut-être émigraient-elles comme les canards sauvages. Leur départ annonçait sans doute un hiver très froid. Il se promit de vérifier ce présage en regardant si les oignons s'enveloppaient d'une double coque. Il n'eut pas l'idée de lier le comportement insolite de la propriété bâtie à son souhait de bonne volonté.

Quand il eut compris que les cailloux étaient trop légers pour obéir à sa fourche et demeurer dans la brouette, il se dit qu'il était peut-être puni pour avoir voulu épargner, sinon son travail, du moins sa peine. Il est sans doute nécessaire de suer pour accomplir même la plus humble tâche. Rien ne peut se faire facilement. Il faut sentir l'effort dans ses muscles et dans sa tête. Et Péniche, résigné, souhaite que les pierres reprissent leur poids normal.

Pendant qu'il ramassait les premiers gravillons enfin dociles, les monuments historiques, les demeures bourgeoises, les seigneurs rochers et la foule des petits cailloux retombèrent à grand fracas, du plus haut des cieux, sur la face de la terre. New York, ville de ciment épargnée par la première catastrophe, fut nivelée par la reprise de contact du Mont Blanc avec le sol.

Les montagnes Rocheuses posèrent un pont de Dakar à Rio de Janeiro. L'Himalaya combla la mer Rouge. Le Gulf Stream, refoulé, s'en fut dégeler le pôle Sud. L'Atlantique déborda dans le Sahara, la mer Baltique tendit un bras jusqu'à la Méditerranée. Beaucoup d'hommes avaient péri.

Péniche n'eut pas besoin de poursuivre son travail. Ce jour-là venait de commencer une période de vingt ans de paix. C'était le temps qu'il fallait aux hommes pour se cadénasser derrière les nouvelles frontières et pour reconstruire, avant de recommencer à démolir.

Il retourna chez lui, soulagé. Dans sa cabane, il retrouva la fille de son rêve. Elle avait atterri doucement dans la clairière, au début de la journée, à cheval sur *l'Apollon* de marbre, grandeur nature, qui ornait le petit salon où ces dames recevaient les notables de la ville. Brisée d'émotion, elle dormait. Sa chemise rose éclairait la cahute. Une araignée était descendue jusqu'au bout de son fil pour regarder cette lumière. Péniche se dit qu'il pourrait maintenant commencer son voyage au bout du monde. Mais à son réveil, la fille le traita de pauvre ballot et le quitta après lui avoir emprunté sa veste. Elle se rappelait vaguement dans quelle direction s'était envolée la maison cossue. Elle espérait la retrouver. Ou, sinon celle-là, une autre semblable. Elle avait besoin de murs autour d'elle et de fenêtres closes. Dans cet air libre, elle étouffait.

De sa porte, Péniche la regarda s'amenuiser au bout du sentier. Elle marchait avec peine, ses talons pointus s'accrochaient aux ronces. Elle se tordait les pieds. Elle était déjà trop loin pour qu'il l'entendît jurer.

Il n'eut pas de chagrin. Il pensait déjà à autre chose. Il leva les yeux vers le ciel enfin calme et se mit à rire tout seul. Près de sa petite maison, l'Obélisque était tombé, la pointe en bas, s'était enfoncé comme un arbre. Sur la tranche de la haute pierre, une famille d'écureuils dansait.

Les bêtes

IV - La couleuvre

Mon père m'a dit : « Dépêchons-nous, nous allons être en retard. » Nous allons à l'enterrement. Le cimetière est derrière la gare. Mon père est âgé de quarante ans. Il a la tête ronde et grise, il se tient droit, il marche d'un bon pas. Il a dit : « Prenons la voiture, nous irons plus vite. » Nous avons pris la voiture, mais nous n'allions pas plus vite. Elle a trois roues, deux grandes devant, et une plus petite derrière. Mon père marchait devant, à la tête du mulet, et moi derrière, à la hauteur de la petite roue. Nous avons pris la voiture, et nous marchions à côté d'elle, et nous n'allions pas plus vite que sans elle, tout au moins il nous semblait que nous n'allions pas plus vite, mais nous devons nous tromper.

Nous avons parcouru l'avenue de la Gare, sous les platanes. Le mort doit arriver par le train de marchandises. Il est au coeur d'un bloc de marbre vert, presque noir, grand comme un wagon. En même temps que l'enterrement, il y aura une cérémonie devant le buste de l'homme connu de tous.

Mon père a dit : « Nous allons être en retard, prenons le raccourci. » C'est un sentier qui escalade d'abord le talus de la route. Le mulet a grimpé, la voiture s'est trouvée verticale le long du talus, le mulet et mon père la tiraient, moi je la poussais. J'étais en bas, debout dans le fossé de la route, et je la poussais à bout de bras.

Nous avons traversé le verger d'oliviers, et parfois nous poussions la voiture, et parfois nous étions obligés de la porter, à cause des terres labourées. La campagne était très douce. Je savais qu'il y avait non loin de là une petite rivière où ne coule jamais d'eau, mais où poussent des roseaux. Lorsque j'étais enfant, je venais m'y cacher, assis sur un peu d'herbe sèche derrière les roseaux, seul, et je me mettais les mains sur les oreilles pour me retrancher encore plus du monde. Plus tard, quand je fus adolescent, j'y revins avec une belle jeune fille. Elle avait quatre ans de plus que moi, elle avait dix-neuf ans. Elle relevait sa jupe pour me montrer la blancheur de ses cuisses, et elle me disait : « Embrasse-les... » Mais je n'osais pas les toucher, car je l'aimais. C'étaient ces souvenirs qui rendaient la campagne si douce.

En haut du verger et du champ labouré, nous avons pénétré dans la cour de la ferme. Des charrues et des tracteurs, et de nombreux chevaux qui sautaient et dansaient nous barraient le chemin, ainsi que des hommes qui jouaient au ballon et se livraient des assauts d'escrime.

Je me suis tourné vers l'un d'eux qui avait un fleuret à la main. Près de lui se trouvait une jeune femme que je n'ai pas vue. Il m'a dit : « Vous portez

une drôle de tête pour un jour de Noël. » J'ai répondu : « C'est aussi ma tête de tous les autres jours. Vous-même, vous n'êtes pas beau. » Il m'a répondu : « J'en conviens, j'en conviens. » Nous nous sommes quittés très cordialement. Je suis alors monté sur le mulet. Mon père n'était plus là, ni la voiture. J'ai pensé qu'ils avaient dû passer devant. Je suis monté sur le mulet parce qu'il m'est venu à l'idée que je serais mieux sur lui qu'à côté de lui, et que j'irais plus vite. J'aurais voulu le dire à mon père, mais il n'était plus là. Nous aurions dû, dès notre départ, monter dans la voiture, nous aurions été mieux. Sur le mulet, je me suis trouvé merveilleusement à mon aise, délassé. Le mulet dansait, sautait, et j'étais comme dans un fauteuil à bascule. Mais il n'avancait pas, d'abord parce qu'il ne pouvait pas passer, à cause de l'encombrement, ensuite parce qu'il préférait s'asseoir, quand il avait beaucoup sauté. Pour s'asseoir, il avait un tabouret à trois pieds attaché au derrière. Je suis descendu, et je me suis alors aperçu que ce n'était pas le mulet, mais un des chevaux de la ferme, qui ne faisait rien d'autre que sauter, danser, et s'asseoir.

J'ai continué mon chemin à pied et je suis arrivé en haut du cimetière. Il était en pente, et je ne vis nulle trace de tombe ou de monument funéraire d'aucune sorte. L'enterrement était fini, et aussi la cérémonie devant le buste de l'homme connu de tous. Il ne restait qu'une grande pelouse en pente, d'une herbe assez rare, un peu sèche, moitié haute, avec une allée qui en faisait le tour, et une autre grande couronne d'herbe autour de l'allée, et des murs autour de cette couronne d'herbe. Les familles se promenaient dans l'allée, lentement, avec des fleurs dans les mains et s'inclinaient par-ci, par-là, vers l'herbe. J'ai descendu l'allée, et au moment où j'arrivais en bas, un jeune homme a traversé la pelouse en criant : « Une bêche ! Vite ! une bêche ! » La femme du jardinier, en tablier gris, lui a répondu : « Vous savez bien où elles sont ! C'est pour quoi faire ? » Le jeune homme a répondu, très vite : « C'est pour tuer la couleuvre ! »

Alors la couleuvre a traversé à son tour la pelouse, puis s'est mise à tourner dans l'herbe, à jaillir de tous côtés. Elle emplissait le cimetière de son mouvement. On la voyait briller partout à la fois, à la vitesse de l'éclair. Le jeune homme courait de part et d'autre, s'arrêtait, repartait, cherchait la bêche. Et tous les hommes et les femmes sautaient sur place et retombaient et sautaient de nouveau, en poussant des cris, de peur que la couleuvre ne vînt s'enrouler autour de leurs jambes. Je sautais aussi, mais j'ai vu alors ce qu'était vraiment la pelouse. Chaque brin d'herbe, ce que nous avons pris pour des brins d'herbe, était une vipère. Nous avons vu la couleuvre, parce qu'elle était blanche comme un poisson, tandis que les vipères étaient couleur d'herbe et se tenaient droites comme de l'herbe, pour nous tromper. Et voilà qu'elles se mirent à glisser, entraînées par leur propre poids ; toute la pelouse glissait le long de la pente, et les vipères qui ne pouvaient plus se faire passer pour de l'herbe allaient bien être obligées de faire leur travail de vipères, et nous mordre.

À ce moment, je sus que j'étais déjà mordu. Je relevai les jambes de mon pantalon, et je vis deux vipères occupées à me mordre, au-dessus des chevilles. Celle de droite était grosse comme un mèche de fouet, et celle de gauche comme une épingle. Je les arrachai et les jetai. Quelqu'un me reprocha : « Si tu les jettes au lieu de les tuer, elles pourront encore mordre quelqu'un ! » Mais cela m'était égal. Je sortis du cimetière en courant, par la porte du bas. Et en moi-même je criais : « Est-ce que c'est mortel ? Est-ce que c'est mortel ? » Je sortis du cimetière dans la rue. Les maisons étaient peintes entièrement, chacune d'une couleur différente, à la fois vive et un peu terne, comme une peinture à l'huile qui a longtemps séché. Je m'adressai à une habitante qui se tenait sur le trottoir, les poings aux hanches. Elle portait un tablier bleu, carré, sur une jupe rouge. Elle était ronde et fortement serrée à la taille. Je lui demandai où se trouvait la plus proche pharmacie. À ce moment apparut au tournant la voiture, tirée à grand galop par le mulet. Et mon père, debout sur le siège, frappait le mulet à coups redoublés avec le manche du fouet et l'injurait, jurait. La voiture volait à grand fracas sur les pavés. Elle passa devant moi, et disparut à l'autre tournant. Je sentais mes chevilles durcir et monter vers mes genoux. L'habitante me répondit : « La pharmacie est dans la troisième rue à gauche. »

Je ne connaissais ni ma gauche ni ma droite.

La fée et le soldat

Dieu se pencha hors de son trône et regarda les hommes.

— Quelle engeance ! grogna-t-il en se relevant.

Une fois de plus, les nations s'affrontaient. Les champs de bataille couvraient les continents. Des guerriers conduisaient des machines à tuer volantes, rampantes, flottantes, fouisseuses. Toute cette ferraille s'entrechoquait avec un bruit terrible. Le vacarme eût attiré l'attention de quelqu'un de plus sourd que Dieu.

Celui-ci soupira. Qu'avait-il engendré là ? Quelle colique ! Décidément, il allait écraser cette vermine. Il levait déjà le talon quand un vol d'angelots essoufflés s'abattit sur ses genoux, sur ses épaules et jusque dans sa barbe. Il oublia sa colère.

— Père, père, piaillaient les roses créatures, fais-la cesser. C'est encore la fée Pivette...

Ses ailes transparentes déployées, la fée Pivette tournait autour de Dieu comme une libellule. Il étendit son petit doigt pour qu'elle vînt s'y poser.

Il gronda :

— Tu m'avais promis de ne plus recommencer. Me voilà obligé de te punir-

Tête basse devant l'oeil de Dieu, Pivette, par sa mine, s'avouait coupable.

Elle avait quitté la terre en pleine jeunesse, à l'âge de deux mille sept cent trois ans, au moment où les hommes, devenus raisonnables, avaient chassé les fées des bois et des sources. En paradis, elle habitait un petit cottage au cinquième ciel, celui des vierges, où ne poussent que des lys. Souvent, la nostalgie des fleurettes des champs venait la prendre. Elle avait essayé de transformer les lys en coquelicots et brins de muguet, mais le pouvoir de sa baguette se brisait contre la sérénité des calices hiératiques.

Un jour, un angelot vint se poser sur le bord du toit de son cottage. Il fit le dos rond au soleil, lissa ses ailes, s'ébroua d'aise. Une plume blanche vola et entra par la fenêtre. Pivette la toucha du bout de sa canne d'ivoire. La plume fleurit en pâquerette... De ce jour, la fée poursuivit les angelots pour recueillir les plumes qu'ils perdaient au vent. Elle eut sur sa fenêtre des pots de géraniums et de capucines, et bientôt un petit jardin. Elle désira un coin de forêt avec de l'ombre sur une source. Son impatience lui fit commettre des excès. Elle attrapa un angelot par une aile et entreprit de le plumer. Il poussait de grands cris et se débattait. Elle le fit taire d'un coup de baguette. Il devint un saule, creux et moussu, avec toute une famille de champignons blottis à ses pieds.

Pivette fut heureuse et surprise de l'efficacité de son geste. Dieu n'avait

sans doute pas imaginé que sa petite troupe pût être l'objet de pareilles attaques. Il avait négligé de l'immuniser.

La fée récidiva, jusqu'au jour où une de ses victimes lui échappa et voleta jusqu'à Dieu de ses ailes déjà fleuries. Une plainte sortit de sa bouche en marguerite. Dieu rétablit l'angelot dans sa forme première et connut la vérité.

Il parut très fâché. Il menaça Pivette de la faire coucher six siècles au Purgatoire, ou de la mettre à tout jamais avec les vieilles filles des bonnes oeuvres. Il pardonna, cependant, car il connaissait le fond du coeur de la fée, ce qu'elle ne connaissait pas elle-même. Une créature féminine ne conserve pas sa virginité pendant deux mille sept cent trois ans sans se trouver, à la fin, un peu refoulée. Si elle aimait son jardin, son bosquet ombreux, c'était parce qu'elle y retrouvait, assemblés autour d'elle en massifs de plantes vives, des garçons. Elle ne se doutait pas de cette turpitude de sa libido. Elle embrassait les roses sur les lèvres en toute innocence.

Elle avait promis de ne plus recommencer. Et voilà qu'elle reprenait sa chasse, peut-être à cause du printemps. Dieu n'eut pas de peine à reconnaître, dans un carré de laitues joufflues dont elle avait repiqué tout un nuage, les fesses de ses chérubins. À côté se trouvaient même, horreur et scandale ! trois rangs d'asperges.

Cette fois, c'était trop.

— Puisque tu regrettes tant la Terre, décida Dieu, retournes-y. Tu remonteras en Paradis le jour où tu auras été changée de fille en femme.

Elle tomba sur la terre en gouttes de rosée. C'était une nuit de juin.

Elle voulut revoir les lieux de son enfance, une forêt noire que hantaient les chasseurs. Souvent elle avait sauvé les cerfs de la poursuite des chiens. Quand le fauve, harassé, faisait face à la meute, elle passait sa main, avec un frisson de plaisir, sur les flancs suants du grand mâle. Il devenait aussitôt invisible. Les chiens hurlaient de déconvenue. Les chasseurs juraient et maudissaient les fées et ce Bon Dieu d'évêque qui ne parvenait pas à débarrasser le pays de ces satanées créatures.

Pivette ne retrouva pas sa forêt. À sa place s'étendait une aire immense de ciment percée de cheminées. Sous une épaisseur de cent mètres de béton, vivait un conglomerat d'usines abritées des bombes qui fabriquaient mille tanks, deux mille avions et trois cents sous-marins à la minute.

Les sous-marins arrivaient directement à la mer par des canaux souterrains. Des tunnels amenaient les chars jusqu'au champ de bataille. Les cheminées crachaient des nuages de fumée d'encre parmi lesquels s'élevaient, grondant et pétaradant, les avions.

En vain Pivette chercha-t-elle un coin de nature paisible. Trois flottes se disputaient le dernier récif de Polynésie. Des navires-taupes se creusaient des boyaux à travers les glaces des pôles. Des autostrades grondantes d'engins se croisaient à l'équateur. Au sommet de l'Himalaya aboyait une batterie de D.C.A.

Pivette fut réduite à loger en ville. Elle élut domicile à un carrefour, sur un piédestal dont le ministre de l'Armement avait récupéré la statue. De ce poste, elle put observer la vie de la cité. Son coeur tendre s'émut de pitié et d'horreur.

La population civile se composait de vieillards et de femmes maigres. Les riches payaient très cher le pain et le lard. Les pauvres se nourrissaient de navets et de cresson. Ils allaient pieds nus, tous vêtus de la même étoffe kaki, taillée en vêtements exigus. Les femmes sans hommes aigrissaient, séchaient autant de leur solitude que des privations. Tous les dix-huit mois, un certain nombre d'entre elles, choisies d'après des règles de strict eugénisme, étaient artificiellement inséminées de germes mâles. Elles abandonnaient ces fils sans père à des forceries nationales où des éleveuses spécialisées leur faisaient brûler les étapes. Ils devenaient garçonnets en dix mois, soldats en cinq ans.

De la superstructure de la ville, il ne restait que des décombres. De temps en temps, une escadre aérienne arrivait, laissait tomber une pluie de bombes qui brassait pour la millième fois les gravats et soulevait un ouragan de poussière. De rares torpilles atteignaient le deuxième et le troisième sous-sol, tuaient quelques imprudents qui n'avaient pas voulu descendre aux abris.

L'alerte terminée, les fourmis humaines sortaient de leurs trous, s'affairaient au ravitaillement, piétinaient pendant des heures, dans l'attente du convoi volant porteur des aliments rachitiques dont le marché noir n'avait pas voulu.

Arrivés par des voies mystérieuses, viande, volailles, fruits étaient débités dans les restaurants clandestins. Les clients de ces tavernes mystérieuses payaient pour chaque repas des prix qui eussent suffi à faire vivre vingt personnes pendant un an aux tarifs chimériques de la taxe. Les femmes de la police spéciale chargée de combattre la fraude fermaient les yeux. Pour les remercier, on leur permettait de venir sucer les os à l'office.

La fée Pivette vécut plusieurs années parmi ces insensés. Elle changea de ville et d'hémisphère, trouva partout la même misère.

Un jour, elle vit se former, après une alerte, une queue devant un soupirail. Une crémière blindée distribuait, contre tickets, douze grammes de graisse de silex. Elle n'y tint plus. Elle emplit un panier de morceaux de briques, les transforma en pains de beurre et s'en fut les distribuer.

— Du beurre ? Qu'est-ce que c'est ? dit une femme.

— Encore un ersatz.

— Ils ne savent plus quoi inventer comme saloperie.

— C'est bon. Goûtez-y, dit Pivette doucement, les larmes aux yeux.

— Où c'est que t'as pris ça ?

— Donnez-m'en deux ! Donnez-m'en trois !

— Voleuse !

— Marché noir !

— Priorité, eh ! priorité !

— C'est pas vrai, je la connais. Elle est pas enceinte, elle a un coussin

sous sa jupe. Lui en donnez pas. C'est toujours pour les mêmes.

— Si tu veux pas m'en donner deux, je les prendrai bien.

— Paysanne !

— Accapareuse !

En un clin d'oeil, Pivette fut renversée, déshabillée, piétinée, assommée par le flot des affamés, qui retroussaient, d'envie et de haine, leurs lèvres sur leurs dents jaunes. Un petit vieux proprement raccommode l'acheva à coups de parapluie. Elle s'était heureusement retirée de ce corps périssable, qui ne fut plus, sous les pieds des furies, qu'une petite loque, un journal froissé, trois feuilles mortes.

Elle rendit hommage à la sagesse du Tout-Puissant qui avait permis que les fées fussent chassées de la Terre. Il n'existait plus de place pour elles en cette géhenne. La magie noire des laboratoires avait remplacé leur magie bleue. Le savant transformait l'arbre fleuri en poudre à canon.

Elle désira ardemment retourner en Paradis. Il lui fallait, pour cela, trouver un homme.

Elle parcourut en vain toute la ville. La guerre prenait les adolescents avant que l'amour leur fût poussé. Elle se glissa dans le lit d'un vieillard qui lui parut encore vert. Il se récusa. Il ne mangeait pas assez de vitamines. Un autre, à qui elle se révéla sous les traits d'une fille de quinze ans, retrouva une jeunesse passagère. À l'instant qu'il allait la délivrer, les sirènes hurlèrent l'alerte. Il sauta dans son caleçon, dégringola son escalier, s'enfuit au fond de sa cave.

Son poste de T.S.F, resté ouvert, versait des chants pleins de mots d'amour. Une voix d'homme susurrant : « Toujours, amour, je t'aime, je t'attends, je te veux, baisers, étreintes, passion. » Sur les ailes des ondes, la fée se précipita vers lui. Elle trouva un obèse blanchâtre qui glapit en la voyant : « Par où est-elle entrée, cette folle ? »

Le gouvernement l'utilisait pour canaliser la sentimentalité vacante des femmes de la nation. Au moindre instant de loisir, elles écoutaient sa voix sirupeuse. De l'aube au crépuscule, et pendant toute une partie de la nuit, il versait dans leurs oreilles des déclarations molles, des serments syncopés, leur décrivait les tourments de son coeur de nougat. Sur quelques notes, quelques airs toujours les mêmes, c'étaient les mêmes mots qui servaient sans cesse. Elles ne s'en lassaient pas. Chacune habillait sa voix d'un visage, chacune prenait pour elle seule des discours douceâtres adressés à la multitude. Il recevait des tonnes de lettres à chaque courrier. Une compagnie de secrétaires munis d'appareils spéciaux triaient celles qui contenaient des mandats ou des billets de banque. Les autres étaient jetées directement à l'égout récupérateur.

C'était un homme qui n'aimait pas les femmes. Il chassa la fée à coups de mouchoir.

Pivette décida d'aller trouver les hommes où ils étaient : sur les champs de bataille. Elle choisit un garçon aux yeux de ciel, qui conduisait un char de sept cents tonnes. Seul dans cette usine de mort, il commandait à l'aide de

boutons ses moteurs, ses quarante canons, ses mitrailleuses et ses lance-flammes. Nommé, six mois plus tôt, colonel de ce régiment d'acier, il ne l'avait plus quitté depuis. Assis tout en haut et à l'avant du monstre, il se nourrissait de pilules. Il dormait de temps en temps, quelques minutes, parfois une heure, sur le dossier basculé de son siège. Il avait conduit son char de victoire en victoire, laminé des divisions entières de fantassins cuirassés, percé des centaines de chars ennemis, abattu des escadrilles d'avions. Il vivait dans un bruit effrayant, au sein d'un monde de flammes et de chocs. Sa peau était devenue grise et polie comme les flancs de sa machine. Mais ses yeux demeuraient clairs. Après le combat, au milieu des cadavres d'acier fumant, il pensait à la juste cause pour laquelle il se battait, pour laquelle il avait accepté de tuer et de mourir. C'était un vétéran. Il avait seize ans.

Pivette l'accompagna, invisible, tout un jour. Elle le regarda, terrible, beau, distribuer la mort. Son visage semblait celui d'une statue de bronze. Il fonçait avec une témérité d'adolescent furieux. Ses doigts agiles frappaient sur les touches, jouaient une symphonie d'enfer.

Le soir tomba sur sa victoire. Un soleil rouge tacha de sang les ferrailles tordues. C'est alors que Pivette se révéla à son héros. Il dormait. Il rêvait qu'il était encore enfant et qu'il courait dans un pré de mai, couvert de fleurs. Leur parfum, si merveilleux et si fort, l'éveilla. Une femme était dans ses bras. De son corps venait l'odeur du printemps. Toute ronde et nue, rose et blonde, elle se blottissait contre lui et ne tenait point de place. Elle était grasse un peu, épanouie de chair. Il devinait à peine son visage dans le soir, mais il lui parut beau comme son rêve. Il promena ses mains sur les hanches, sur les cuisses de satin.

Une femme. À peine savait-il ce que c'était. Il avait eu une famille. Il se souvenait d'une mère, d'une soeur. Il les avait quittées depuis si longtemps ! Parfois, dans ses rêves brefs, il voyait leur visage, étrangement tendre, se pencher sur lui. Leur visage, ou peut-être un autre... Ses rêves étaient imprécis, mais il lui semblait que ce serait une telle joie de voir réellement cette douce figure, de la garder près de soi et de la caresser. Et voilà qu'elle était là, plus belle qu'il ne l'avait imaginée, et qu'un corps doux comme le soir frémissait sous ses mains. Il pensa que Dieu lui envoyait cette femme pour le récompenser de ses exploits. Mais il ignorait comment on en use. Il déposait sa semence, réglementairement, chaque semaine, dans un tube stérilisé, numéroté à son matricule. Une estafette motocycliste venait la recueillir pour la perpétuation de la race.

Faute d'imaginer mieux, il serra très fort, contre lui, le petit corps tiède. Il ferma les yeux, poussa un très profond soupir de bonheur. Il pensa qu'il ne pourrait jamais, jamais être plus heureux. Pivette fut émue jusqu'au fond de son âme par cette innocence. Elle rougit d'embarras et de joie, à la pensée qu'elle devrait tout lui apprendre. Mais rien ne pressait. Elle avait déjà beaucoup moins de hâte à retrouver le Paradis.

Le lendemain, exalté et triomphant, il fit une telle charpie de l'adversaire

qu'il faillit décider du sort de la bataille. À la nuit tombante, la fée fut de nouveau là. Cette fois, elle s'était vêtue d'une soie légère, qui l'enveloppait comme une lumière. Dès qu'une trêve, un repos, interrompaient la lutte gigantesque, il la retrouvait près de lui. Il lui fallut peu de temps pour que la nature lui indiquât le chemin à suivre. Mais Pivette se dérobait. Elle s'habillait de vêtements de plus en plus clos. L'amour et le désir aidant, elle se laissait dévêtir peu à peu, le souffle court, la chair brûlante. Au moment où leur passion allait les unir, elle trouvait le courage de s'arracher à ses bras, car elle savait que la minute même de leur plus grand bonheur marquerait leur séparation.

Il suffisait qu'elle passât sa main mignonne sur l'uniforme de fils d'acier, sur le casque hérissé d'antennes, sur le visage brûlé d'huile, pour que le garçon lui apparût en sa nudité d'adolescent, avec son ventre plat, ses cuisses fines et ses joues sans barbe. Il se montrait de plus en plus impatient. Dès qu'elle arrivait, il la serrait à la briser, couvrait son corps de baisers, la renversait sur le dossier de son siège. Mais s'il tentait davantage, il se trouvait seul aussitôt. La merveilleuse apparition ne consentait à demeurer que s'il promettait, sur son honneur, de se contenir.

Ainsi la petite fée et son héros souffraient-ils de la puissance même de leur passion. Pour l'apaiser, elle lui parlait du printemps, des fleurs, des oiseaux dans les arbres et d'un amour léger comme la brume de l'aube. « C'est ainsi, disait-elle, que tu dois m'aimer. C'est ainsi que je t'aime. »

Il la croyait. On croit tout quand on ne sait pas mentir. Il pensait que c'était grand-honte de la désirer ainsi. Il se reprochait ses élans. Son sang bouillait. Il allait au combat avec une ardeur décuplée. Toute la forteresse grondait comme ses tempes. Ses canons crachaient des tonnes d'obus. À chaque blindage ennemi transpercé, il sentait sa chair plus légère.

Les paroles de douceur qu'elle versait sur le brasier allumé dans le corps du soldat n'apaisaient point sa propre flamme. Le corps de trente ans qu'elle avait pris pour mieux séduire l'adolescent s'exaspérait de sa présence, de sa beauté, de sa virilité magnifique et si merveilleusement dangereuse.

Parfois il se montrait brutal. Puis il demandait pardon en pleurant. Elle l'embrassait, le berçait contre elle. Elle connaissait son tourment. Elle en mesurait la cruauté à ses propres souffrances.

Elle s'agenouilla parmi les entrailles du monstre et pria. Les larmes coulaient sur son doux visage et fleurissaient de diamants sa gorge nue, encore frémissante de caresses auxquelles elle s'était dérobée.

« Père, Père, supplia-t-elle, permets-moi d'aimer celui que j'aime et de n'être point séparée de lui à tout jamais, aie pitié de ton enfant torturée... »

Elle renifla, retint ses sanglots. Elle n'entendit que les bruits de la machine assoupie, palpitation des moteurs au ralenti, glissement lent des bielles dans l'huile, ronronnement des ventilateurs, cliquetis des roues libres, chants du vent de nuit dans l'âme des canons.

Rien ne manifesta qu'elle eût été entendue. Elle savait bien que Dieu ne

peut revenir sur la parole de Dieu.

La guerre se poursuivait. Les armées en présence avaient rassemblé leurs forces pour un choc décisif. Quand l'aube parut, de tous les points de l'horizon surgirent en cohorte les engins monstrueux. La plaine trembla sous leurs chenilles jusqu'en ses profondeurs. Les avions, en couches superposées, noircirent le ciel. La bataille s'engagea. Les bombes, les obus, les balles tissèrent une épaisseur d'acier au milieu duquel palpitaient, miraculeux, quelques coeurs d'homme. La lumière du soleil ne parvenait plus jusqu'au sol. Très loin, les foules épouvantées se bouchaient les oreilles, courbaient le dos et priaient pour leurs armées. Un volcan, secoué, toussa, cracha, gronda et sortit avec une rage terrible d'un sommeil de dix siècles. De l'autre côté du monde, l'eau des bassins se hérissait de vaguelettes.

Pivette accompagnait son héros. Il ne la voyait pas, mais il savait qu'elle était près de lui. Éperdue d'épouvante, elle multipliait les signes de croix sur le front de l'adolescent.

Il fut cerné par vingt engins. Les mâchoires crochetées, l'oeil fulgurant, il cracha le feu et la mort, détruisit la moitié de ses adversaires, contraignit les autres à la fuite. Ce qui restait de l'armée ennemie rompait le combat. C'était la victoire.

La petite fée, enthousiasmée, saoule de vacarme et d'odeurs, se jeta dans ses bras. Il était plus brûlant que ses canons. Il suait, haletait. Il sentait la poudre et le fauve. Il lui plia les reins dans ses mains de fer. Elle ferma les yeux. Ah ! que le destin s'accomplisse...

Trente chars revenus firent tout à coup converger leurs feux sur la forteresse du guerrier distrait. Sur les murs de métal sonnèrent tous les tonnerres de Jupiter. Il n'entendit qu'un chant de douceur infinie, que le corps menu chantait sous son corps.

Une escadrille piqua sur la cible immobile, lui jeta un chapelet de bombes de trente tonnes, puis un autre, un autre encore. Une explosion formidable lança des débris jusqu'au bleu du ciel. Un canon de dix mille kilos retomba dans une île de l'Océan. Du guerrier, de ses armes et de sa machine orgueilleuse, il ne resta, très exactement, plus rien.

Et la fée Pivette connut que Dieu l'avait exaucée lorsqu'elle se trouva transportée, d'un seul coup, avec son héros, au septième ciel.

Les bêtes

V - Les loups

Les trois barreaux de la fenêtre me séparent du rosier. Toute la nuit, il a reçu la pluie, et la pluie était si tiède, et le vent qui poussait la pluie était si tiède que les roses ont fleuri. Ce matin le vent les balance, et le vent emporte aussi dans le ciel bleu d'immenses nuages blancs que les barreaux de la fenêtre déchirent. Les trois barreaux de la fenêtre sont fleuris d'épines de fer plus aiguës que les épines du rosier.

La porte de bois cuirassée de clous est ouverte. Les têtes des clous sont grosses comme des yeux. La lumière des nuages et la flamme du soleil entrent par la porte ouverte, et brûlent les dalles.

L'hortensia n'a pas fleuri. Il ne fleurira pas, il ne reçoit pas assez de soleil, il est dans l'ombre du mur de ronde. Il forme une grande masse verte peuplée d'escargots endormis. À la pluie, ils quittent leur ville, et leurs traces dessinent à partir de l'hortensia un éventail d'argent sur les pavés de la cour. Je ne sais pas s'ils reviennent ou si ce sont d'autres, nés des humidités sombres, qui les remplacent sous les feuilles de la plante. Ils s'y accolent, s'y cimentent, et se nourrissent de leur rêve clos.

L'hortensia ne fleurira pas. Il est rond et plus haut qu'un pommier. S'il avait fleuri, je l'aurais fait piétiner par les chevaux des gardes. Ses fleurs sont bêtes et fades comme des mots de politesse.

Mari est parti, pour me défendre ou me trahir. Il est assez fort pour les tuer tous avec ses mains. Je suis aussi fort que lui. En partant, il a laissé la porte ouverte, par où entre le soleil.

Nous attendions, comme les autres jours, dans la pièce haute de la tour, hier matin, quand le troupeau passa. À l'aube, nous étions partis pour la chasse, et nous n'avions rien trouvé que des grillons. En rentrant, Mari avait saigné le porc, et je m'étais battu contre trois de mes gardes. Mais ce n'est pas un bon combat, ils n'osent pas frapper. Puis nous étions montés comme les autres jours, Mari et moi, dans la pièce haute, pour attendre. J'étais vêtu de fer et de soie. Je m'allongeai sur le coffre, la nuque appuyée sur mes gantelets fermés. Au plafond, le long de la poutre maîtresse, je voyais courir la procession des fourmis. Je les ai toujours vues là. C'est leur chemin.

Elles y passent depuis si longtemps que leurs pattes ont tracé sur la poutre une piste brune. Ce sont de ces fourmis qu'on ne trouve que dans nos pays. Leur tête est noire, et leur ventre rouge a la forme d'un coeur. Elles sont féroces. Quand un papillon de nuit, abruti par le jour, se pose en tremblant sur leur chemin, ou qu'une araignée maladroite vient à le traverser, elles se précipitent, les saisissent par les pattes, les coupent à coups de dents en mille

petits morceaux, les emportent. Et celles qui ne participent pas à la curée, en passant à proximité, dressent verticalement leur ventre rouge, de fureur, ou de faim peut-être.

Mari, par l'étroite fenêtre, regardait la route. Il porte Ut robe de bure, mais je n'ai jamais su s'il est vraiment moine. Il s'occupe de moi depuis la mort de mon père. Cela l'ennuie, et moi aussi. Tous les jours nous attendons ce qui, par la route, viendra ou ne viendra pas. Le temps est long.

Dans la salle basse, les gardes s'amusaient à jeter leurs épées à deux mains contre une cible de troncs d'arbres dans lesquels elles se plantaient en sonnant.

Je m'assis, je bâillai, et le coffre craqua. J'ôtai mes gantelets et mes cuissards et les jetai. Le temps était long. La tête de Mari bouchait la fenêtre. La bure, sur son dos, se tendait comme sur un foudre. Il me fit signe de la main et s'écarta. Sur la route, je vis venir le troupeau. Les bêtes étaient au nombre de trente, pas plus grandes que des chiens, mais portant des oreilles d'âne, longues, dressées, poilues. Derrière l'homme qui les conduisait, elles trottaient par deux et par quatre. Les deux premières traînaient un char à leur taille chargé de gerbes d'orge. Le dernier rang était de trois. Une bête marchait seule, en queue.

— Ce sont des mules, dis-je à Mari. Allons les voir.

Nous descendîmes sur la route. Le troupeau était déjà passé. Quand nous fûmes derrière lui, la dernière bête, celle qui marchait seule, vint droit vers moi et se mit à mordre le soulier de fer de mon pied droit. Ses dents s'y enfonçaient en crissant et un grondement sortait de sa gorge. Je la regardais. Le troupeau continuait son chemin. L'homme qui le conduisait portait un manteau de berger sans manches, couleur de terre, qui couvrait sa tête et traînait sur la route.

— Ce ne sont pas des mules, dit Mari, ce sont des loups. Ce sont des loups contre vous. L'homme à leur tête a été tué par votre père. D'abord pendu, puis traîné à la queue d'un étalon. Il a été tué par votre père. Il lui en tient rigueur. Il est venu avec ses loups contre vous pour retrouver la paix que donne la vengeance. Il vient maintenant d'arriver, il cherche un repaire. Quand il l'aura trouvé, il lancera ses loups contre vous.

Je pris par le cou la bête qui déchiquetait mon soulier et la jetai.

Nous retournâmes dans la salle haute. Notre voisin s'y trouvait, avec sa fille. Lui était un homme veuf, avec une petite barbe grise. Il portait un chapeau de satin entouré d'une plume jaune, et une fraise aux coques écrasées et tachées devant le menton. La garde de son épée était rouillée et la soie de son vêtement se coupait aux plis. Sa fille offrait si peu d'attraits que je ne vis même pas la couleur de sa robe.

Dès que nous entrâmes, il fut question de mariage entre nous. Cela déplut au père et à la fille, mais ils n'osèrent pas le dire, ils cherchèrent des prétextes. Il semble que je possédais quelque droit sur cette fille, et qu'elle et son père voulaient me dissuader d'en user.

— Elle n'est pas encore prête, me dit le père.

Elle n'offrait aucun attrait, je ne sais pas comment était son visage.

Elle me dit :

— Je ne suis pas encore prête. Le mois dernier j'avais de la poitrine, mais cette semaine je n'en ai plus. Regardez...

Et pour nous convaincre, elle ouvrit entièrement son corsage. Elle apparut lisse et blanche comme une amande. Elle disait vrai, elle n'avait pas de seins. Mais je vis qu'elle les avait cachés plus bas, sur son ventre.

Elle attendait, ses deux mains écartant son vêtement, anxieuse de savoir si son mensonge avait réussi à me tenir loin d'elle encore pour quelque temps. Son père attendait également, veuf, anxieux et pauvre. Tous les deux me regardaient, le père un peu penché en avant, la bouche ouverte.

Mari me dit :

— Si tu la veux, prends-la.

Je ne savais pas si je la voulais. Le temps était long.

Nous montâmes sur la terrasse au sommet de la tour. La mer, la ville et la forêt s'étendaient à nos pieds. Le vent poussait sur la mer mille et mille vaguelettes blanches. Le vent chantait dans la forêt où le troupeau était entré. Mais il n'y avait aucun vent sur la ville, triste, morne, croupie dans les fumées.

Les branches hautes des arbres arrivaient à portée de nos mains. Elles ne portaient point de feuilles, mais s'entrelaçaient en multitudes de minuscules rameaux. Quelques V2 y étaient restés accrochés au passage, comme poissons au filet. Nous les prîmes et les jetâmes sur la ville. Le troisième fit un trou dans le mur d'une maison sur lequel était écrit mon nom.

L'homme fort

Dans la journée, Georges Lassoupadie était un marchand de vins comme tout le monde. Nous ne voulons pas dire par là que tout le monde était marchand de vins. Il restait bien quelques autres commerçants, et la grande masse des buveurs. Nous voulons dire qu'il avait l'air d'un marchand de vins normal, avec son tablier de grosse toile bleue, son petit ventre, son teint jaune et sa calvitie. Les ménagères qui se succédaient dans sa boutique, et auxquelles il vendait de bien étonnants mélanges étiquetés de noms de châteaux, les braves femmes, qui repartaient tordues par le poids des litres, n'auraient jamais imaginé qu'il occupât la moitié de ses nuits à de tels travaux. Pourtant ses yeux bleu clair, rêveurs, sa frange de cheveux blonds frisés tout autour de sa tête, et une sorte de légèreté aérienne dans ses gestes, sa façon d'arrondir les bras pour cueillir une paire de bouteilles sur un rayon, auraient fait dire à un psychologue attentif : « Cet homme est un poète. » Les psychologues sont rares et plus encore les gens attentifs. Ce temps-là n'en était pas plus riche que le nôtre.

Ceci se passait, il faut le dire, à une époque très lointaine, dans l'avenir ou le passé, peut-être avant le déluge, ou peut-être après la catastrophe qui fit disparaître, comme les autres, notre civilisation enfin parvenue à l'extrême pointe du progrès. Mais les besoins d'évasion de l'homme, la naïveté et la cruauté de son coeur, et les erreurs de son esprit sont éternels.

Georges Lassoupadie, sa journée finie, fermait sa boutique, dînait d'une pilule réchauffée sur son fourneau à gaz, et descendait à sa cave. Il n'avait point de famille. À douze ans, les services de surveillance de la race l'avaient fait stériliser, parce qu'il louchait, et qu'on ne voulait point qu'il engendrât de nouveaux louchons. Dix ans plus tard, il tomba dans son escalier, s'endommagea la face, et dut subir une opération qui lui redressa la vue. Il eût pu, dès lors, prétendre aux joies de la paternité. Mais ce qui est fait est fait.

C'est alors qu'il obtint du ministère de l'Économie et de la Santé publiques la gérance de ce fonds de marchand de vins, avec l'intention bien arrêtée de boire une partie de sa marchandise, afin d'oublier les nombreux petits Lassoupadie qui auraient pu être et qui ne seraient pas. Mais l'alcool le plus perfectionné, le Champagne le plus pétillant, les meilleurs produits de la technique la plus avancée ne suffirent pas à dissiper sa mélancolie. Emporté par son vague à l'âme, et par le fond de lyrisme qu'il avait hérité d'un grand-père speaker dans un poste d'émissions publicitaires, il s'adonna à la recherche scientifique.

Le soir venu, il baissait son rideau de fer, et descendait dans sa cave. Là, parmi les fours électriques, les convertisseurs et les alambics dont une équipe

d'ouvriers tirait six heures durant le vin destiné à sa clientèle, il s'était installé un petit laboratoire personnel. Après avoir inventé deux vins nouveaux, un bleu pastel et un vert véronèse, il mit au point un savon à usage interne qui permettait d'éviter la toilette matinale, à condition qu'on en absorbât une pilule avant de se coucher. Pendant la nuit, sous l'action de ce détersif, la peau absorbait et digérait les crasses, et devenait rose comme celle d'un nouveau-né.

Bientôt, ces recherches purement utilitaires, à objectif limité, ne contentèrent plus l'ambition de son esprit. Il désira contribuer à l'amélioration de la condition humaine par des mesures plus radicales. Il réfléchit longuement, et parvint à cette conclusion que la principale faiblesse de l'homme est justement sa faiblesse. Roi de la création par la puissance de son esprit, il abdiqua cependant devant les infimes microbes, malgré tout un arsenal de remèdes dont l'efficacité passe de mode. Georges Lassoupadie rêva de trouver le remède universel. Il raisonna ainsi : « L'ennemi naturel du microbe est le globule blanc. Il faut que je rende le globule blanc plus fort, plus résistant, plus féroce, que le plus effroyable microbe. Peut-être une nourriture appropriée, une drogue requinquante, suffirait-elle à lui donner ces vertus. » Et le « marchand de vins se mit à cultiver ses propres globules blancs dans des liquides de sa fabrication. Mais lesdits globules restaient débonnaires comme l'homme dont ils étaient issus. Après avoir trempé dans des lessives fortifiantes, ils se laissaient dévorer par les streptocoques. Georges Lassoupadie chercha en vain pendant dix-sept ans, sans se décourager. Et le soir du septième jour du troisième mois de la dix-huitième année, il trouva. Voici comment il sut qu'il avait trouvé :

Ce soir-là, trois liquides bouillonnaient doucement dans trois cornues reliées à un unique serpentin. L'un de ces liquides était couleur de ciel, le second couleur de sang et le troisième couleur d'or. Au bec du serpentin, une goutte perla, limpide comme de l'eau de source, et tomba dans une coupelle.

Une grosse mouche à viande, qui bourdonnait au plafond de la cave, attirée par quelque arôme que ne percevait point l'odorat du savant, vint se poser sur le rebord de la coupelle, allongea une trompe gourmande, et aspira d'un seul coup le quart de la moitié de la goutte. Georges Lassoupadie l'aperçut. Craignant la contamination des germes transportés par l'insecte, il le chassa d'un geste de la main. La mouche, obéissant à son instinct de mouche, s'envola. Et c'est ici que commence l'histoire.

La mouche s'envola avec un tel élan et une telle force qu'elle perça comme de simples fumées un alambic de cuivre, un four en terre réfractaire, et s'enfonçant de biais dans le plafond, disparut en creusant un trou dans lequel eût passé votre petit doigt. Georges Lassoupadie, d'abord stupéfait, fut ensuite saisi d'un tremblement qui l'agita comme le vent d'avril agite les bouleaux. Il se laissa tomber sur son escabeau et se mit à pleurer de joie. Il était au bout de ses peines, et les hommes ses frères au bout de leurs souffrances. Nul doute que, nourris du liquide qui avait donné à la mouche

une telle puissance, les globules blancs ne fussent désormais capables de réduire les plus virulents des minuscules ennemis du genre humain. Désormais, plus de tuberculeux, plus de catarrheux, plus de syphileux, plus de cancéreux, plus de malades, plus d'hôpitaux ! Une ère merveilleuse allait s'ouvrir !

Le savant obstiné poursuivit toute la nuit sa fabrication. Quand vint l'aurore, il possédait, dans un flacon fermé d'un bouchon stérilisé recouvert de paraffine, environ un demi-décilitre du liquide miraculeux. Quand il remonta au rez-de-chaussée, titubant de bonheur et de fatigue, il trouva la maison en émoi. Sept personnes couchées dans leurs lits avaient été transpercées par la mouche dans son vol ascendant au hasard de ses zigzags. Une brigade de policiers enquêtait. Georges Lassoupadie se hâta de redescendre à son laboratoire, mettre à l'abri le produit de ses recherches. À peine avait-il terminé qu'un commissaire et deux inspecteurs le rejoignaient. Le commissaire avait suivi depuis le toit, à travers les cent dix-neuf étages de l'immeuble, les trous laissés par l'insecte ravageur dans les plafonds et les planchers. Il n'en décela point d'autre dans le sol de la cave, en conclut que là se trouvait l'origine du mystère et que le marchand de vins, le seul homme qui s'y trouvât à l'heure du crime, était logiquement le criminel.

Après trois mois de cachot, le savant martyrisé retrouva sa liberté. Il n'avait pas eu de peine à démontrer qu'il ne possédait point d'arme, et que d'ailleurs aucun projectile n'aurait pu suivre la trajectoire en dents de scie que jalonnaient les trous dans les planchers. Enfin, si la police prétendait que sa cave était le lieu de départ de l'engin meurtrier, il prétendait lui, qu'elle était le lieu de l'arrivée. Sans aucun doute, c'était quelque capricieux aérolithe, venu du fond du ciel, qui avait meurtri les sept gisants. Cette explication plut au magistrat instructeur. Elle donnait satisfaction à son amour-propre, en lui permettant de répondre par le mystère à un autre mystère que la logique ne parvenait pas à élucider. Ce qui vient de l'infini ne saurait se conduire selon les lois conçues par notre esprit borné. Décidé à s'en tenir là, il effectua une nouvelle perquisition dans la cave, y dénicha un caillou vaguement rouillé qu'il baptisa météore, et commit à l'examiner un expert assez habile pour y trouver de vagues traces de quelque chose qui pouvait à la rigueur être du sang. L'affaire fut classée et Georges Lassoupadie élargi.

Il se précipita chez lui, faillit se casser les reins tant il mit de hâte à descendre l'escalier de sa cave, en ouvrit la porte, fit la lumière et frémit d'horreur. Un désordre inimaginable régnait dans le laboratoire des vins et dans celui de ses recherches. Cornues brisées, instruments tordus, murs et parquets sondés à la foreuse. Vidés les dames-jeannes de liqueurs fortes, les demi-muids de gros vermillons, les barriques de beaujolais bleu pervenche, et même le foudre de Beaune reconstitué. La curiosité des enquêteurs était passée par là. Georges Lassoupadie enjamba les décombres, ouvrit un placard d'une main angoissée, soupira et sourit. Seul sur une étagère, le précieux flacon brillait dans la pénombre, protégé par son étiquette. Elle portait

simplement deux mots : « Eau distillée ».

Pendant que le marchand de vin était emmené vers son cachot, la mouche bleue avait traversé de part en part quatre hirondelles qui prétendaient l'avaloir, et percé dans toute sa longueur, voyageurs compris, le convoi de 7 h 59, en provenance de La Nouvelle-Bezon, capitale de la Lune. Puis elle était morte le lendemain, à l'aube, simplement parce qu'elle était arrivée au bout de son temps de vie. Accroché au coin nord-est du mur de la Bourse, son petit cadavre s'y dessécha au soleil, jusqu'au moment où le vent l'emporta.

Il s'était passé autre chose, pendant les derniers temps de l'absence de Georges Lassoupadie. Il possédait un rat blanc familial, qu'il nommait Mic, un vieil ivrogne. Mic furetait sans cesse entre les alambics, en quête de quelque casserole à lécher. Son maître lui prêchait en vain la tempérance, essayant de lui expliquer que l'alcool est fait pour les hommes et non pour les animaux. Mic n'en continuait pas moins à vivre dans un état de demi-ivresse qu'il trouvait fort agréable, toute morale mise à part. Lorsqu'il eut absorbé les derniers vestiges de liqueurs négligés par l'enquête, son odorat de rat le conduisit au placard et au flacon bouché. L'étiquette ne lui fit aucune impression, étant donné qu'il ne savait pas lire. Il rongea bouchon et paraffine, introduisit sa queue rose par l'orifice, et, ses petits yeux fermés de plaisir, lécha pendant cinq minutes son appendice caudal humecté de la liqueur nouvelle. Il la trouva à son goût, bien qu'un peu fade, et se promit d'y revenir.

Lorsque son maître découvrit le trou dans le bouchon, il n'eut pas de peine à deviner quel en était l'auteur. Il appela Mic. Un éclair blanc courut au ras du sol, suivi d'un sillage de poussière. Quelques débris volèrent dans tous les sens. Une seconde plus tard, il se trouvait sur son épaule, et lui léchait gentiment l'oreille. Georges Lassoupadie se livra à un examen des lieux, et eut tôt fait de déceler les ravages causés par son animal familial. Celui-ci semblait s'être multiplié par dix mille. Il avait creusé dans les murs un réseau de galeries capables d'abriter tous les rats de la capitale. Rien n'avait résisté à sa dent. Le ciment, les moellons, l'acier, le marbre semblaient lui offrir moins de résistance qu'un lard bien gras. Les fondations de l'immeuble se trouvaient transformées en toile d'araignée. Le marchand de vin devina quel danger imminent menaçait sa vie et le fruit de ses travaux. Il posa à terre l'innocente bestiole, mit le flacon dans sa poche, sortit sur la pointe des pieds, et s'en fut chercher un domicile dans un hôtel éloigné. Trois jours plus tard, un garçon boucher, appuyant contre le mur de l'immeuble son vélo chargé de sept livres d'entrecôtes et de pot-au-feu, provoqua la catastrophe. Trois mille cinq cents personnes périrent sous les ruines du gratte-ciel. Mic sortit indemne des gravats, se secoua, et, fidèle, rejoignit son maître à l'hôtel. Celui-ci découvrit, le lendemain matin, que l'appétit du rongeur avait augmenté en proportion de ses forces. Pendant la nuit, il avait dévoré les doubles rideaux, la descente de lit, l'armoire à glace, et la laine du matelas, ne respectant de celui-ci que la stricte portion sur laquelle reposait son maître.

Le cœur tendre de ce dernier fut touché par cette attention, ce qui ne

l'empêcha point d'être épouvanté à l'expectative des lendemains. Il sortit subrepticement de l'hôtel, erra quelques heures dans la ville, Mic enfermée dans la poche de son veston, et se résolut finalement à se débarrasser de lui par noyade. Il acheta un sac imperméable, y introduisit un pavé et le rat blanc, et jeta le tout dans la Seine. D'un pas léger il s'en fut ensuite à la recherche d'un nouveau logis.

Avant même d'avoir atteint le fond de la rivière, Mic avait mangé le pavé et la moitié du sac. Il ne lui resta plus qu'à nager jusqu'à la berge et à suivre la trace odorante de son maître. Les sentiments qu'éprouva ce dernier, lorsqu'il sentit son fidèle rongeur lui grimper le long du mollet, furent les mêmes qui agitèrent les parents du Petit Poucet lorsque celui-ci revint une première fois de la forêt avec ses six petits frères : bonheur et désolation. Le soir, il tint un discours à son compagnon, lui enjoignit de se contenter du contenu des poubelles, et le laissa à la porte de son nouvel hôtel. Il voulait passer une nuit tranquille. Mic avait fort bien compris, mais après avoir dévoré douze poubelles avec leur contenu, il éprouva le désir de s'offrir un petit dessert. L'imprimerie du *Figaro* était proche. C'était un journal du temps passé qui avait survécu au déluge. Mic se laissa tomber par un soupirail dans le magasin à papier et s'attaqua aussitôt à la réserve de bobines. Trois bobines de quatre cents kilos avaient déjà disparu sous sa dent, avec leurs emballages et leurs mandrins, quand le chef magasinier le vit en entamer une cinquième. D'abord ahuri, il réagit comme tout magasinier à la vue d'un rat : il saisit une pelle qui se trouvait à sa portée, et, par le tranchant, en frappa l'animal sans mesurer ses forces. Tant il avait frappé vaillamment que le manche se rompit entre ses mains, et que la pelle se trouva fort échancrée. Mais le rat, indemne, continuait son casse-croûte.

En ce temps-là, on ne croyait plus à Dieu, mais il arrivait qu'on craignît le Diable. Car on ne croit volontiers qu'à ce qu'on voit, et lorsqu'on regarde les hommes, ce sont les mille visages du Diable qu'on aperçoit. Ce qui prouve que le Diable a gagné bien des batailles depuis que Dieu fit l'homme à son image...

Le magasinier, levant les bras au plafond, appela ses aides, et les rotativistes et les clicheurs, les typos, les metteurs en pages et l'homme de bois, pour leur montrer la nouvelle incarnation de Belzébuth. Le chef correcteur, un agrégé pelliculeux dont les chaussures prenaient l'eau, cita Virgile et le Dante, et les linotypistes eux-mêmes daignèrent se déranger pour voir le phénomène. On ne leur en impose pourtant pas si facilement. N'est-ce pas eux qui matérialisent les nouvelles les plus extraordinaires venues de tous les coins de l'univers ? Sans leurs mains promenées sur le clavier de leurs machines, nous ignorerions tout des caprices du serpent de mer et du dernier mal de gorge des dictateurs. Leur chef d'équipe se baissa, saisit Mic dédaigneusement par le bout de la queue, et le projeta dans la rotative. Le rat tomba sur le ruban de papier, qui l'entraîna entre deux cylindres lancés à quarante mille tours. On entendit un horrible craquement. Accompagnés de

débris de fonte, les deux cylindres arrachés de leurs bâtis jaillirent de la machine en tourbillonnant : l'un d'eux abattit le mur qui séparait le journal de la boulangerie voisine et tomba dans le pétrin après avoir fauché au passage le chef lino, le correcteur et trois mitrons. L'autre creva le plafond et redescendit avec la rédaction au grand complet, y compris les téléphones et les dactylos. Mic, tranquillement perché sur un abat-jour, grignotait un boulon. C'est dans cette posture que le saisirent les photographes et les opérateurs de cinéma aussitôt alertés. À l'aube, par éditions spéciales, le monde apprenait l'existence de l'animal que l'on avait aussitôt dénommé « le rat dur » (*hard mouse*).

Georges Lassoupadie fut averti avant le commun des mortels des nouveaux exploits de son petit compagnon. En effet, comme Mic ne manifestait aucun instinct Carnivore, et se laissait même volontiers attraper et caresser, les journalistes, assistés d'un dompteur de tigres et du directeur du zoo, s'étaient emparés de lui et l'avaient mis en cage. Mic, repu et fatigué, s'étendit volontiers sur la litière de coton brut préparée à son intention, et s'offrit un petit somme. Mais au bout d'une heure, il fut réveillé par la nostalgie de son maître. Il croqua gentiment les barreaux de sa cage, et s'en fut, suivi d'une caravane de voitures surchargées de journalistes, de projecteurs et de caméras. Il conduisit tout ce monde jusqu'au lit de Georges Lassoupadie. Les journalistes reconnurent l'homme à l'aérolithe, se rappelèrent la ruine de l'immeuble qu'il avait habité, soupçonnèrent quelque prodigieux mystère, et, délirants de curiosité, le sommèrent de fournir des explications. Le marchand de vins déclara qu'il le ferait devant l'Assemblée Mondiale des Sciences réunie en assemblée plénière.

Dix jours se passèrent avant qu'on pût réunir tous les académiciens, pour la plupart de respectables vieillards ennemis des moyens de locomotion dangereux. Pendant ce délai, Mic commit innocemment de tels dégâts que le public commença à le considérer comme un fléau pire que toutes les plaies d'Egypte réunies, et ne pensa plus qu'aux moyens de le faire passer de vie à trépas. Mais la bestiole supporta sans émoi toutes les attaques, et dévora de bon appétit les saucisses saturées d'arsenic ou les noix au cyanure de potassium. Après quoi, sans marquer le moindre malaise, elle s'en allait déjeuner dans les entrepôts des Grands Moulins, ou dans les stocks d'habillement de l'armée.

Le jour où s'ouvrit la séance de l'Académie Mondiale des Sciences, une foule houleuse grondait sur la place, devant le siège de la vénérable assemblée. Georges Lassoupadie monta à la tribune, très ému, non point par la colère populaire dont les échos retentissaient à travers murs et fenêtres, mais d'avoir à s'expliquer, lui obscur chercheur, devant ces très éminents et très respectables représentants du savoir. Il se racla la gorge, toussa, commença de parler à voix basse, trouva peu à peu du courage, retraça l'histoire de ses travaux et de ses découvertes. Lorsqu'il en arriva à l'épisode de la mouche, des mouvements divers agitèrent l'assemblée. Des sourires sceptiques ridèrent

de vieilles faces, quelques pupitres claquèrent, un cri fusa : « Imposteur ! » Georges Lassoupadie rougit de confusion. Ces hommes étaient de toute évidence plus savants que lui. Il s'était sans doute mal exprimé. Il n'était plus du tout sûr de ce qu'il disait. Il commençait, devant l'assurance de contradicteurs aussi diplômés, à douter de ses propres souvenirs. C'est alors que Mic, qui s'ennuyait, mit le nez puis les pattes hors de la poche du veston de son maître, fit quelques pas menus sur la tribune, et sauta à terre. D'un seul mouvement, tous les savants montèrent sur leurs pupitres, leurs barbes tremblantes d'émoi. Au même instant, la foule arrachait les grilles, enfonçait les portes, criait à mort, écharpait tout ce qu'elle trouvait sur son passage. Dans la salle même, ce fut une horrible mêlée. La plupart des savants y perdirent la vie. Quelques chanceux s'en tirèrent avec une oreille en moins, ou le menton scalpé. Georges Lassoupadie, au moment où il allait périr déchiré par une meute hurlante, réunit ses ultimes forces, tira de sa poche son flacon précieux, et le but jusqu'à la dernière goutte.

C'est ainsi qu'il y eut sur Terre un homme fort. L'humanité essaya tout d'abord de se débarrasser de lui. On mobilisa contre ce monstre les terribles armes, les avions les plus rapides, les explosifs les plus pulvérisants. Des escadres aériennes surchargées de bombes atomiques rasèrent les villes où il se réfugiait, le poursuivirent dans les campagnes, creusant sous ses pas d'épouvantables cratères. Mais l'homme surgissait indemne des séismes. D'abord affolé, il s'habitua vite à ces manifestations bruyantes qui s'avéraient pour lui sans danger. Il n'y prêta plus attention.

Ayant reconnu l'impossibilité de le détruire, les hommes durent s'accommoder de son existence, subir son appétit, craindre ses caprices. Heureusement pour eux, Georges Lassoupadie, devenu plus fort que tous les Titans et Hercule réunis, avait conservé son coeur tendre et cet amour désintéressé de ses semblables qui l'avait conduit dans ses recherches. Il mit sa force tout entière au service de son pays. C'était d'ailleurs la moindre des choses, car une bonne partie de ses compatriotes travaillait uniquement pour fournir à ses repas. Il avait beau tenter de modérer son appétit, il n'en mangeait pas moins comme plusieurs corps d'armée. Il fit un tel trou dans l'économie de la nation que le gouvernement de celle-ci dut déclarer la guerre au plus riche des pays voisins, producteur de blé et de cochons. L'homme fort, nommé général en chef, fut conduit sur un cheval blanc en direction de l'ennemi, avec accompagnement de fanfares. Mais Georges Lassoupadie n'avait pas l'âme d'un conquérant. Après avoir dévoré l'approvisionnement de ses armées, il s'endormit sur l'herbe mollette, à l'ombre d'un pommier moussu. Une sensation désagréable le réveilla. Il ouvrit un oeil : il se trouvait étendu au milieu d'une furieuse mêlée. Tous les tanks, les siens et ceux de l'adversaire, étaient en train de lui passer sur le corps.

Enfoncé dans la terre par le poids des blindés, il sortit de son alvéole, se déplia, et, pour la première fois de sa vie, il se mit en colère. Du bout du pied, il projeta dans l'océan le plus proche toutes ces ferrailles enragées, et envoya

au diable les flottes aériennes, en soufflant dessus. Ensuite, il déclara que quiconque, dans le monde entier, voudrait faire la guerre, aurait affaire à lui. Il entendait que la paix régnât sur le monde.

Les peuples, délivrés d'un cauchemar qui durait depuis le commencement des siècles, acclamèrent l'homme fort et se mirent à l'adorer. On lui apportait des pôles ou des tropiques les mets les plus exquis, des foies de veau marin, des pieds d'éléphant farcis. Les cordons bleus les plus réputés inventèrent pour lui des pilules-repas extraordinairement savoureuses. Le Proche-Orient lui envoya des trains entiers de roses.

Les gouvernements, inquiets de sa popularité, se réunirent en conférence mondiale, et, pour éviter qu'un mouvement international le portât au pouvoir suprême, lui offrirent, espérant ainsi combler son ambition, le trône d'un petit royaume des montagnes. C'était la seule nation du monde qui n'eût jamais connu la guerre, parce qu'elle était si petite et si pauvre qu'elle n'aurait pas nourri trois soldats ennemis et leur caporal. La population du royaume d'Aquiandora, composée de vingt-deux personnes, fit sa soumission au nouveau souverain, et, en témoignage de bienvenue, lui offrit la seule vierge qui restât dans le pays. C'était une bergère de cinquante-quatre ans, mais en eût-elle eu dix-huit que l'homme fort ne l'aurait pas été pour elle. La nature, malgré la drogue, ne lui avait point rendu ce que les chirurgiens lui avaient ôté. Il embrassa la demoiselle sur le front et la renvoya à ses brebis. Qui ne peut ne peut.

Les présidents, les dictateurs, et les rois ses cousins lui avaient choisi ce trône parce qu'il s'élevait au milieu de la chaîne de montagnes la plus sauvage du monde. Ils espéraient bien que, dans ce pays perdu, l'homme fort se ferait oublier, et qu'il oublierait lui-même de s'occuper de leurs affaires. Mais l'oisiveté pesait à Georges Lassoupadie. Chaque jour, pour se distraire, il allait décharger lui-même les cargos hélicoptères qui lui apportaient les nourritures indispensables à son appétit. De temps en temps, il déracinait un pic, comblait une vallée, détournait le cours d'un fleuve. C'était des jeux. Il brûlait de se rendre utile. L'amour de ses semblables continuait à gonfler son cœur. Un jour il partit, pour tenter de soulager quelques hommes de leur peine. Il arrivait dans un port, renvoyait chez eux les dockers suants, et faisait valser les cargaisons. Il s'attelait à une charrue à dix socs, et labourait la plaine hongroise. Ses poings, dans les forges, remplaçaient les marteaux-pilons. Il abattait à lui seul le travail de mille hommes.

Mais les ouvriers, dont il accomplissait en un jour la tâche de six mois, se trouvaient pendant de longues semaines réduits au chômage. Au lieu de répandre le bonheur, l'homme fort ne laissait derrière lui que misère et mécontentement. Il s'en désola, et résolut de s'attaquer à des travaux qu'on n'eût point accomplis sans lui. Il perça le Canal des Deux Mers, il irrigua le Sahara, défricha la forêt vierge, jeta un pont entre l'Espagne et le Maroc, et transporta l'Angleterre dans l'océan Indien, pour raccourcir la route des Indes.

Une légion de spéculateurs le suivait à la trace. Des fortunes colossales

se nourrissaient de son travail désintéressé. Chacune de ses initiatives, qui bouleversait l'ordre ancien, accumulait les ruines. Quand les blés du Sahara submergèrent le marché mondial, tous les paysans du Canada et de l'Ukraine se trouvèrent réduits à la misère.

L'homme fort se dit qu'il était bien difficile de travailler au bonheur des hommes. On ne lui envoyait plus de fleurs, mais des injures. Une nouvelle conférence mondiale le supplia de ne plus travailler. L'émissaire d'un puissant monarque vint le trouver, une nuit, et lui suggéra de fabriquer encore un peu de drogue pour en faire profiter un homme qui avait l'expérience du pouvoir, qui saurait faire bon usage de sa force. Il ne suffit pas de disposer de la puissance, encore faut-il savoir s'en servir.

D'un revers de main, l'homme fort aplatis contre le mur le bavard. Il se connaissait bien. Il savait qu'il n'existait pas sur la terre d'être plus doux que lui. Et s'il se prouvait malgré cela malfaisant, que serait-ce d'un homme peut-être cruel et avide ? Mais le discours du ténébreux chargé de mission lui avait donné une idée. Il s'installa dans une grande ville, reprit ses cornues. Il rechercha l'antidote. Il voulait redevenir un homme comme les autres. Un matin, il offrit à son fidèle Mic un peu de liqueur verte dans une cuillère à café. Mic la dégusta puis s'en fut mordre la queue du chat de l'instituteur. C'était une innocente revanche qu'il prenait volontiers sur les ennemis de sa race depuis que ces derniers ne pouvaient plus rien contre lui. Le chat de l'instituteur, un matou roux, se retourna, lui cassa les reins et le dévora.

L'homme fort, qui avait suivi la scène, versa une larme de regret sur son compagnon, et une larme de joie sur lui-même. La mort de Mic prouvait l'efficacité de l'antidote. Il allait enfin redevenir un homme comme les autres, rentrer dans le rang, faire simplement sa tâche d'ouvrier, retrouver des limites.

Il but une bonne dose puis attendit, plein d'émoi. Il sentit d'abord retomber sur ses épaules le poids de ses vêtements. Quand il voulut marcher, ses chaussures lui parurent peser des tonnes. L'effort qu'il dut faire pour déplacer sa chaise lui sembla énorme. Il lui fallut plusieurs heures pour se réadapter. Enfin, il se risqua au-dehors. Il arrêta la première personne rencontrée. Tout le monde le connaissait, tant son visage avait été reproduit dans les journaux, sur les écrans, à la radio. Il dit à l'homme qu'il avait arrêté :

— Je ne suis plus fort...

L'homme haussa les épaules et s'en fut. Il n'aimait pas la plaisanterie. Georges Lassoupadie le rattrapa et reprit :

— Je vous supplie de me croire. C'est la vérité. Je ne suis plus fort !

Quelques passants s'étaient arrêtés. On était toujours curieux de voir vivre l'homme fort. C'était un spectacle à surprise. Georges Lassoupadie cria :

— Je ne suis plus fort. C'est fini, fini !... Plus fort...

La foule se mit à rire. Georges Lassoupadie dit : « Regardez ! » et frappa du poing dans un mur. Sa chair s'ouvrit sur les phalanges. Le sang coula. Un

long soupir de surprise monta des poitrines. Les tramways s'étaient arrêtés, les autos bloquées klaxonnaient. Dix mille personnes se répétaient : « Il n'est plus fort ! Il n'est plus fort ! »

— Mon salaud ! On va bien voir ! dit un homme.

Il s'approcha de celui qui n'était plus fort et le gifla. Georges Lassoupadie tomba. Une femme, en criant de joie, lui planta son parapluie dans les côtes. Une autre lui donna du talon sur la bouche.

Chacun voulut avoir un petit souvenir. On s'arracha ses vêtements, sa chair et ses os.

Aussitôt que sa mort fut connue, les armées jaillirent du sol, les usines camouflées crachèrent librement leurs fumées vers le ciel, les arsenaux secrets déversèrent leurs armes. La guerre, en vingt endroits, reprit le même jour.

D'un commun accord, ennemis et alliés décidèrent d'effacer des livres d'histoire le nom de l'homme fort, et d'aider les peuples à perdre son souvenir. La paix universelle avait duré deux ans. C'était un rêve.

Les bêtes

VI - La créature

Le roi d'Angleterre a mis les pieds par terre, mais il a beau chercher, il n'a pas trouvé son soulier droit. Il s'est mis à genoux sur la descente de lit, et il a regardé sous le lit. Il n'a pas trouvé son soulier droit. C'est sa femme qui l'a emporté, tout à l'heure, quand elle s'est levée pour préparer le café. Elle l'a emporté pour y faire mettre une pièce par le cordonnier.

C'est depuis ce temps-là que le roi d'Angleterre, tous les matins, cherche sous son lit, et s'en va à la messe avec une pantoufle au pied droit.

La messe se dit sous le hangar. Parfois c'est la messe, et parfois c'est le cinéma. Nous sommes assis sur de longs bancs de bois. Quand la créature arrive et s'assied au bout du banc, le banc se soulève et nous soulève tous. Nous étendons les jambes de part et d'autre pour garder l'équilibre, et nous avons l'air d'une brochette de cuisses de grenouille enfilées sur une tige de bois.

La créature, alors, s'est levée, lentement. Elle sourit pour montrer qu'elle est bien certaine d'être belle, qu'elle peut tout se permettre et tout supporter. Elle croise ses bras à la hauteur de ses épaules et commence à relever sa robe. Elle tire le côté gauche de sa robe avec sa main droite, et le côté droit avec sa main gauche. Petit à petit, elle rassemble toute sa robe légère dans ses mains, à hauteur de ses épaules, et elle la tient ainsi. Elle n'a aucun sous-vêtement. Elle est lisse et lourde, sans aucun fléchissement nulle part, ni le moindre pli, même sur son visage qui pourtant sourit. Sa peau a le grain de la pierre, un petit grain, une matière sensible aux doigts. Elle est grande, elle est trente fois plus lourde qu'une femme qui aurait sa taille. À la place des cils, elle a aux yeux un ongle. Et son sexe n'est pas caché entre ses cuisses, mais apparent, offert au-devant d'elle horizontal, creusé dans le ventre qui se recourbe en avant à angle droit, une sorte de cap de chair à la fois ovale et triangulaire. Son sexe creusé là a la forme de la lettre S très allongée et tressée, et l'on devine à peine l'affleurement de la chair intérieure, juste assez pour le secret.

Dans le mur du hangar, à mi-hauteur, s'ouvre une porte à laquelle aucun escalier ne conduit. C'est la porte de la pièce dans laquelle est couché le couteau de poche, une sorte d'appentis avec un plafond en A, dont on voit les poutres et les tuiles. Le couteau est en acier inoxydable. Posé de chant sur un tréteau, il tient toute la longueur de la pièce. Il est aussi mince que possible, il brille. Une énorme roue dentée commande le mécanisme qui permet d'ouvrir sa lame.

À côté de la grande roue et tout autour s'en trouvent d'autres, petites ou

moyennes, qui toutes s'engrènent. La grande roue et les petites et les moyennes sont rouillées. Elles n'ont jamais servi.

Plusieurs enfants, des garçons, sont dans la pièce. Ils sont beaux, ils ont quatorze ans. Ils vont ouvrir le couteau qui n'a jamais été ouvert parce que la pièce est trop petite, elle ne peut le contenir que fermé, et le plafond est trop bas. Les garçons sont sérieux. Ils portent des culottes courtes, et leurs genoux sont rouges. Ils sont décidés à ouvrir le couteau et à crever le plafond.

Ils ébranlent la roue. Ils sont obligés de tous s'y mettre de toutes leurs forces, et la roue s'ébranle lentement, d'une dent puis de deux. Ensuite elle continue seule, et les garçons se rangent autour du couteau, et regardent et attendent. La roue prend d'elle-même une grande vitesse, une très grande vitesse, tout l'engrenage se met en marche, le câble se tend en craquant, la grande lame jaillit, fracasse le plafond, atteint le ciel.

Les murs et d'énormes vieilles très dures poutres de bois, brisées, s'écroulent dans la pièce. La créature ouvre ses mains et laisse retomber sa robe qui glisse sur elle et pend lourdement autour d'elle. C'est de la soie.

Béni soit l'atome

1

Les rescapés du B.312

Il existe, dans les familles, des affinités héréditaires pour certains métiers. Valentin Durafour, dont le père avait conduit des autobus dans Paris, poursuivait à peu près le même travail. Pilote à la S.T.C.N.P. (Société de transports en commun New York-Paris), il couvrait régulièrement ses dix aller et retour par jour, et espérait arriver sans histoires à l'heure de la retraite. C'était un métier de tout repos. En vérité, le pilote n'était guère plus qu'un figurant. Le contrôleur, lui, assumait des responsabilités, et abattait de la besogne, oui. Avec sa petite boîte sur le ventre, il devait demander à chaque voyageur son ticket et l'oblitérer — crrrr... — dans un bruit de crécelle. Aux heures d'affluence, à la sortie des bureaux et des ateliers, quand les travailleurs parisiens regagnaient leur pavillon de la banlieue de New York (ils préféraient habiter l'Amérique, c'était toujours plus confortable), ce n'était pas une sinécure de s'acquitter de ce travail, surtout en deuxième classe, avec tous ces gens debout entre les sièges, qui se marchaient sur les pieds.

Pendant ce temps, le pilote demeurait bien tranquillement assis dans sa petite cabine. Au coup de sonnette du contrôleur, il appuyait sur le bouton qui bloquait les portes étanches, puis il embrayait. Après, en somme, il n'avait plus à s'occuper de rien. Le stratobus démarrait doucement, pas plus de deux mille à l'heure au-dessus de Paris, sortait des couches basses de l'atmosphère, prenait alors toute sa vitesse sous l'effet de ses moteurs à réaction, et arrivait en vue des côtes américaines en moins d'une demi-heure. Du départ à l'arrivée, envol et atterrissage compris, il était conduit, contrôlé, surveillé, couvé pourrait-on dire, par des appareils automatiques de bord en liaison avec des appareils à terre. Il ne pouvait pas plus s'écarter de sa route que le métro de ses rails.

Le seul inconvénient du métier de pilote, c'était qu'il s'ennuyait. Valentin Durafour, lui, pour passer le temps, tricotait des layettes en nylon mousseux, inusable. Ça le distrayait, si haut dessus des nuages, et ça lui faisait un petit supplément de revenu.

Il y avait longtemps que les compagnies américaines avaient supprimé ces employés inutiles à bord de leurs appareils, mais en France on continuait d'être, comme toujours, un peu en retard. Les Français, si facilement héroïques quand il s'agit de donner leur vie pour rien, tiennent à ce qu'on veille sur elle quand ils paient. Et ils s'imaginaient puérilement être plus en sécurité avec un pilote qui ne servait à rien, que sans pilote. C'était une douce

survivance de l'esprit petit-bourgeois.

Comme nous allons le voir, ce fut pourtant à cet attachement aux usages du passé que le monde dut d'être sauvé, sinon de la destruction totale, tout au moins de la barbarie définitive.

Ce matin-là, donc, Valentin Durafour et son bus, descendant à vitesse réduite vers New York, s'apprêtaient à atterrir. Ils n'étaient plus qu'à seize mille mètres d'altitude, et les voyageurs placés près des fenêtres, heureux de revoir la terre, regardaient monter vers eux le damier de la ville, quand, tout à coup, New York se souleva, s'embrasa, fleurit en une gigantesque fleur sphérique de flamme et de fumée, qui se mit à pousser à une vitesse vertigineuse vers le soleil.

L'éclair de lumière avait été si intense que lorsque le pilote et les voyageurs, après avoir fermé les yeux par réflexe de défense, les rouvrirent, ils ne virent plus qu'un essaim de papillons noirs voletant devant leurs rétines violentées.

Tous avaient compris, tous. C'était une explosion atomique. Guerre ou accident ? Chacun espérait : accident, et tout le monde craignait : guerre.

Il n'y eut aucune panique. Le cas était prévu, bien qu'il ne se fût jamais produit : si les appareils au sol venaient à cesser de fonctionner, le stratobus reprenait automatiquement de la vitesse et de l'altitude et se mettait à tourner en rond à trente mille mètres jusqu'à ce qu'il fût de nouveau happé par le contrôle.

Valentin Durafour n'eut même pas à intervenir. Son véhicule, qui portait le numéro B. 312, releva le nez, et monta à la vitesse d'une comète vers l'azur, échappant de justesse au singulier bourgeonnement qui venait de réduire l'immense cité à un simple mélange de ciment pulvérisé, de chair vaporisée, de débris cuits et tire-bouchonnés.

Si rapides que fussent ses réflexes, jamais le pilote n'aurait pu changer de cap aussi vite, et le véhicule et ses passagers, quelques dixièmes de seconde plus tard, seraient entrés tout droit dans l'enfer. L'automatisme immédiat de la machine avait été leur salut.

Le B. 312 se mit donc à décrire un immense cercle, à trente kilomètres d'altitude, et de là-haut, car le temps était clair, les passagers purent se convaincre qu'il s'agissait bien de la guerre, et non d'un accident. Ils virent en effet s'élever, sur tous les horizons, d'autres champignons incandescents, qui tournoyaient sur eux-mêmes, découvraient leur coeur de flamme blanche, se gonflaient et s'épanouissaient en parasols de fumée et de poussière.

Valentin Durafour décrocha le téléphone, et, pour acquit de conscience, mais sans espoir, appela New York. Il ne restait de New York qu'un nuage que le vent commençait à effiloche, et New York, bien entendu, ne pouvait pas répondre. Alors le pilote, le coeur serré d'angoisse, appela Paris, et Paris, puis Londres, Moscou, Berlin, Nankin, Sydney, restèrent silencieux. Il appela vingt autres villes. Il obtenait, d'habitude, la communication en quelques secondes, le temps de faire le numéro sur son cadran. Aucune ville ne

répondit.

Derrière lui, penché sur lui, le contrôleur, blême, une main sur la boîte accrochée à son ventre, l'autre appuyée sur le dossier du siège de pilotage, tendait l'oreille, essayait d'écouter la réponse qui ne venait pas. Il répétait de temps en temps deux mots entre ses dents, deux mots qui disaient tout ce qu'il éprouvait :

— Mes gosses... mes gosses...

Qui avait commencé la guerre ? Aucun des survivants de la catastrophe ne le sut jamais, ni même ne le supposa, tant la vérité était peu facile à deviner.

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale, les États-Unis, qui avaient essayé la bombe atomique sur le Japon, continuèrent d'en fabriquer. On pouvait craindre que ces bombes servissent un jour à autre chose que la chasse aux petits oiseaux. Aussi la Russie, puis d'autres nations, se mirent à chercher le secret de sa fabrication, et le découvrirent. Ce fut bientôt le secret de Polichinelle, et les bombes s'entassèrent, pendant que les délégués des nations à l'O.N.U. proclamaient, d'ailleurs avec sincérité, leur amour de la paix. Les hommes n'étaient plus maîtres de leur destin. Chaque nation avait peur des autres, peur d'être attaquée la première, peur de ne pas pouvoir répondre, et fabriquait, fabriquait les petites bombes. Les procédés de projection des bombes par fusées à réaction et de guidage par radar furent mis au point sans difficultés, et les spécialistes de tous les pays du monde installèrent les fusées sur leurs affûts, prêtes à partir, chacune réglée d'avance, pointée vers un objectif précis, qu'elle ne pouvait manquer. Un système de déclenchement automatique y fut ajouté. Le premier projectile qui approcherait d'un territoire armé provoquerait le départ immédiat des projectiles adverses. Ainsi, une nation qui prendrait la responsabilité de commencer la guerre subirait aussitôt la riposte, même si son bombardement détruisait tout chez l'ennemi, car celui-ci, avant de disparaître, aurait vu s'envoler ses propres engins de mort. La fabrication des explosifs atomiques avait été si perfectionnée, si simplifiée, et pris une telle cadence, qu'il n'était pas une ville des grandes nations, pas une de leurs agglomérations un peu importantes, vers qui ne fût braquée une de ces torpilles.

L'effroyable menace qui pesait sur l'humanité faillit provoquer une folie générale. Au cours d'une séance mémorable du conseil de l'O.N.U., un accord intervint enfin. Certes, il ne s'agissait pas de désarmer. Il eût fallu pour cela que quelqu'un commençât, acceptât cette humiliation et ce risque. Il n'en était pas question. Mais chacune des grandes nations se résigna à laisser garder ses batteries de départ par des représentants des autres nations. L'échange des surveillants se fit simultanément. Ils arrivèrent ensemble à leur poste, à la seconde S de la minute M de l'heure H du jour J. Ainsi, personne ne perdit la face. Ce fut la naissance du C.I.V. (Corps International des Veilleurs). Désormais, auprès de chaque rampe de départ, des gardiens des cinq principales puissances se relayèrent, veillant à ce que nul, jamais, ne fît partir

le premier des engins infernaux. C'était une solution absurde, mais les hommes communs qui cherchent humblement et simplement à vivre trouvèrent que c'était déjà très beau. Ils commencèrent à respirer, à sourire. Ils imaginèrent que, peut-être, un jour, les gens sérieux qui mènent le monde et qui savent les choses se mettraient enfin d'accord pour détruire ces monstres au lieu de les surveiller. La joie succéda à l'angoisse, enfla, devint délirante. On dansa, on chanta, on se jeta dans les plaisirs avec une avidité qui masquait la survivance d'une peur qu'on préférerait écraser sous les rires plutôt que l'avouer. Chacun, au fond de soi, conservait cette pensée de stupide bon sens : tant que les bombes existent, elles peuvent servir.

Ce fut bien, en effet, ce qui arriva.

Il existait une petite nation, très pauvre, au sein des montagnes, qui était neutre depuis toujours, qui n'avait jamais fait la guerre à personne, qui ne fabriquait que des jouets en bois, qui ne possédait aucune industrie, qu'on avait jugée si peu dangereuse, si misérable, si insignifiante, qu'elle ne faisait même pas partie de l'O.N.U. Or, il se trouva, dans ce pays, un homme assez fou pour croire que l'heure était venue pour sa patrie de dominer le monde, et assez exalté pour convaincre quelques-uns de ses compatriotes. Son plan était simple. Les procédés de fabrication de la bombe étaient connus. Ils figuraient dans les manuels à l'usage du baccalauréat. On se procurerait facilement un peu de matière première. Les chutes d'eau fourniraient l'énergie nécessaire. On ferait vite. Avant que le secret du complot ait pu transpirer, une seule fusée atomique, cela suffirait, partirait vers un objectif situé sur le territoire d'une des grandes puissances. Elle provoquerait le départ de toute la charmante artillerie braquée vers le zénith et les grandes nations s'étant mutuellement exterminées, il ne resterait plus au petit peuple montagnard, si longtemps et injustement confiné dans ses étroites frontières, qu'à s'établir sur les dépouilles des puissants, à s'y multiplier et à y prospérer.

Une fois de plus, donc, le monde se trouva à feu et à sang par la faute d'une petite nation, mais cette fois-ci c'était l'agneau qui était devenu loup.

Les passagers du B. 312, selon leurs nationalités ou leurs opinions, accusèrent divers pays d'être à l'origine de la guerre. Des discussions puis des disputes s'élevèrent et il s'en fallut de peu que le stratobus ne devînt le théâtre d'un conflit général, à l'image réduite de celui qui se déroulait à trente kilomètres au-dessous de lui.

Heureusement, le sentiment de la précarité de leur sort, et de leur solidarité devant l'angoissant avenir qui les attendait, calma l'humeur même des plus irascibles et un calme accablé régna bientôt à l'intérieur du véhicule.

Il y avait de tout, parmi les trois cents personnes que le B. 312 promenait au-dessus des nuages : des commerçants, des ouvriers, des ménagères qui étaient parties faire une course en laissant le gaz allumé sous leur pot-au-feu, des employés, des étudiants, et il y avait aussi le professeur Coliot-Jurie, grand spécialiste de la physique atomique, qui allait faire son cours à l'Université de New York avant de revenir déjeuner dans son appartement du

boulevard Saint-Michel. Sa jeune autorité, le respect qui entourait son nom firent que les voyageurs, lorsqu'ils eurent connaissance de sa présence à bord, se tournèrent tout naturellement vers lui pour le charger de trouver une solution à leur sort.

Le stratobus, mû par des moteurs à réaction atomique, possédait près de deux litres de carburant, c'est-à-dire de quoi tenir l'air indéfiniment. Mais s'il y avait de quoi alimenter les moteurs, il n'en était pas de même pour les passagers : quelques sandwiches au buffet, et une centaine de flacons de boissons diverses. C'était tout. Il fallait penser à revenir vers le sol, à atterrir. Mais où ?

Le professeur Coliot-Jurie s'installa près de Valentin Durafour. Celui-ci prit en main les commandes directes, dont il ne s'était jamais servi. Mais il connaissait bien la théorie de son métier, et c'était un homme adroit. Après quelques cabrioles, le B. 312 s'arracha à son cercle automatique, prit la tangente, et fila droit devant lui.

Le stratobus fit sept fois le tour du globe, à la recherche d'un coin de paix. Les voyageurs, entassés derrière les fenêtres, ne virent qu'un immense nuage tourmenté, creusé de gouffres noirs, agité de tempêtes, qui semblait couvrir le monde entier. Au-dessus de l'hémisphère plongé dans la nuit, ce nuage était parfois éclairé de lueurs pourpres ou violettes, ou illuminé par d'immenses éclairs. Des remous terribles secouaient l'appareil.

Coliot-Jurie, penché sur une carte, réfléchissait. Depuis quelques années, une expérience était en cours au nord du Groenland. On avait réchauffé une vaste région polaire, au moyen de générateurs caloriques à désintégration profondément enfoncés dans le sol à des endroits choisis. Sur ces étendues arrachées aux glaces éternelles, toutes les cultures des régions tempérées avaient été acclimatées et donnaient des primeurs d'une rare qualité, qui profitaient à la fois d'un sol vierge et de l'éclairage rationnel qui remplaçait pendant six mois le soleil défaillant. Des paysans de toutes les nationalités, abandonnant les vieux continents épuisés, avaient émigré vers ces terres nouvelles, mais on ne s'était pas encore préoccupé d'extraire les richesses du sous-sol. Aucune industrie ne s'y était installée. Il demeurerait quelque chance que ce coin du monde fût resté à peu près intact, aucun des belligérants n'ayant sans doute songé à envoyer des bombes sur des champs de fraisiers ou des semis de petits pois.

Il fallait tenter l'aventure. On n'avait d'ailleurs pas le choix.

Valentin Durafour conduisit le B. 312 au-dessus de la région indiquée, réduisit sa vitesse, perça le nuage de poussière qui s'étendait jusque-là, et réussit à atterrir dans une plantation de canne à sucre déjà couchée au sol par un ouragan.

La guerre n'avait pas duré plus d'une heure, mais les ravages provoqués par les bombes continuèrent longtemps après. Les nations civilisées étaient rasées, leurs populations anéanties. L'atmosphère bouleversée par les

explosions réagit en effroyables tempêtes. Des cyclones brassèrent les ruines, des raz de marée submergèrent les côtes. La croûte terrestre secouée craqua. Tous les anciens volcans rentrèrent en éruption et des nouveaux jaillirent dans les hautes montagnes, soulevèrent les plaines. L'Europe disparut en partie sous les eaux, l'Amérique fut coupée en deux, un continent surgit au milieu du Pacifique. Du petit royaume des montagnes qui avait provoqué le cataclysme, il ne restait rien qu'un éboulis, sous lequel gisaient les coupables. Parmi ses rochers neufs et ses terres bouleversées, les cascades cherchaient en chantant leur nouveau chemin.

Les passagers du B. 312, que vinrent rejoindre plusieurs autres stratobus rescapés et appelés par téléphone, eurent, de concert avec les survivants de la colonie, à lutter contre tous les fléaux. Inondations, tempêtes, séismes, famine, épidémies, folie, anarchie...

Le professeur Coliot-Jurie, entouré d'une poignée d'hommes d'action, mena le combat et, tandis que s'apaisaient les soubresauts du Monde, parvint à organiser la vie des quelques milliers de survivants qui allaient former la souche de l'humanité nouvelle.

Il fallut des générations et des générations, pour que la civilisation atomique pût naître, s'installer d'abord sur l'ancienne calotte glaciaire, puis gagner peu à peu tout le globe, à mesure que les hommes se multipliaient. Le professeur Coliot-Jurie avait formé des élèves, qui en formèrent d'autres. Ils orientèrent l'humanité vers une vie où la science était enfin mise au service exclusif de la paix et du bonheur. La nature les aidait. Chaque couple avait un grand nombre d'enfants. Une langue universelle régnait, faite du mélange des anciens langages de tous les rescapés. Les îlots de survivants de diverses races, retournés à l'état sauvage, que l'on découvrait çà et là, au fur et à mesure de la conquête pacifique de la Terre, étaient scientifiquement absorbés, assimilés par métissage. On fonda un peu partout, sur les continents, des centres de repopulation et d'extension. Vint un siècle où il n'y eut plus de déserts. La Terre formait une seule nation, d'une seule race.

*An 5946 de l'ère de paix totale,
cent quatorzième jour de l'année*

Je viens de m'éveiller de mon sommeil de trois semaines. C'est cet après-midi que je dois fournir à la collectivité mes deux heures de travail mensuel. Dieu et l'atome soient bénis. Dieu est atome. L'atome est Dieu. L'infiniment petit et l'infiniment grand se pénètrent et se confondent. La dimension est une erreur, à l'image de l'homme, et à son usage. L'homme est moyen, l'homme est médiocre, mais il habite l'infini et l'infini l'habite. C'est en quoi il est à l'image de Dieu, et pourquoi Dieu a permis qu'il se serve de l'atome, pour se rapprocher de Lui.

J'ai pris l'habitude, dans les circonstances importantes de ma vie, et à certains moments où je me sens particulièrement en paix et lucide, de faire quelques réflexions à haute voix. Mon appareil enregistreur les grave dans la texture intime d'un fil d'argent. Après ma mort, mes enfants et mes plus lointains descendants posséderont ainsi quelques kilomètres de fil en bobines qui conservera ma voix inaltérable. Il leur suffira de faire dérouler le fil d'argent dans le même appareil, en inversant le courant, pour m'entendre, longtemps après ma mort, leur raconter les détails de la vie de notre époque.

Je suis riche. Je possède cent vingt grammes de matière en désintégration. Chaque citoyen, à sa naissance, en reçoit dix grammes. Cela lui suffit pour alimenter en énergie, pendant toute sa vie, les moteurs de ses appareils ménagers et de ses véhicules. Il en reçoit d'autres, au cours de son existence, s'il se distingue particulièrement par son travail, sa vertu, son dévouement à la Nation, ou ses dons artistiques. Il peut alors s'offrir le superflu. C'est mon cas. À sa mort, les sources d'énergie sont restituées au Trésor public.

Chaque jour, chacun doit brancher pendant une demi-heure son générateur d'énergie sur le réseau collecteur, au profit de la Nation. C'est notre façon de payer l'impôt. Cela se fait automatiquement, et personne n'y pense. C'est d'ailleurs peu de chose, si l'on pense que nos ancêtres d'avant le déluge de feu travaillaient au moins deux jours sur trois pour le percepteur.

Quand je mourrai, je rendrai à la Nation presque tout ce que j'ai reçu d'elle. Un homme peut difficilement entamer une pareille fortune. Le superflu, en réalité, se réduit à peu de chose. Le plus humble citoyen jouit presque du même confort que moi.

Nos villes sont bâties à deux mille mètres sous terre, à l'abri d'un accident imprévisible. De cette façon, si l'une des usines qui fabriquent la matière désintégrable, et qui se trouvent en surface, venait à sauter, nous n'en

ressentirions qu'un choc lointain. Il n'y aurait aucune perte de vie humaine, car elles fonctionnent seules, sans main-d'oeuvre. Peut-être quelques imprudents promeneurs seraient-ils les victimes. Mais qui, aujourd'hui, se risque encore sur la croûte terrestre, en ces lieux où régissent les saisons et les climats, le chaud et le froid, le vent et la pluie ?

Nous avons admirablement exploré et aménagé, au cours des siècles, l'intérieur de notre globe. Nous y avons découvert des fleuves et des océans, acclimaté toutes les plantes d'agrément et les animaux familiers à l'homme. La lumière du soleil, captée au-dessus des nuages et transmise par télévision, inonde notre monde souterrain de ses rayons bienfaisants. Une température toujours égale nous entoure. Nos véhicules rapides se déplacent sans bruit, sans fumée, sans gaz de combustion, dans d'immenses avenues bordées d'arbres toujours fleuris. Nous jouissons d'un printemps éternel, d'une douce paix. Béni soit Dieu ! Béni soit l'atome.

La prodigieuse ressource de l'énergie atomique a libéré l'homme de l'esclavage du travail. Des machines automatiques travaillent pour lui. Tout son temps lui appartient, à partir de l'âge de trente-cinq ans. Jusqu'à cet âge, il reçoit, dans les écoles nationales, une instruction obligatoire, qu'il peut, s'il en a le goût, poursuivre aussi longtemps qu'il le désire. Les esprits les plus doués, les intelligences les plus vives sont sélectionnés, et autorisés à fournir à la collectivité deux heures de travail par mois.

Mais les progrès continuels de la science, en rendant ce travail de plus en plus inutile, réduisent chaque jour l'élite admise à y participer. Pour ma part, j'attends avec impatience ce moment de ma vie où *je fais* enfin quelque chose. Je dois dire que c'est une bien grande, une très douce, une admirable récompense.

Pour passer le temps, les hommes ont inventé des arts nouveaux : la musique des ondes, l'architecture des couleurs, le cinéma total. L'Inda (Institut National de Distribution des Arts) diffuse sans arrêt d'admirables spectacles que chacun reçoit à domicile. Tout le monde envie les artistes, qui sont admis à travailler autant qu'ils le désirent et font à chaque instant effort de création. Mais n'est pas artiste qui veut. Même l'instruction dirigée n'y peut rien. C'est un don de Dieu. Béni soit-il.

L'homme commun, donc, n'a plus à se déplacer, plus à se donner la peine de faire le moindre effort. Une cellule lui est affectée à sa naissance, à côté de celles de ses parents. Une cellule par personne, quel que soit le nombre des membres de la famille. Il y vit, il y dort, il s'y nourrit, il s'y distrait. Il lui suffit d'appeler un meuble à haute voix pour que ce meuble sorte du mur ou du plancher, où un autre mot le fait rentrer. Il lui suffit d'avoir faim ou soif, d'avoir envie d'un aliment ou d'une boisson, pour que les ondes cérébrales de son appétit, de son désir, déclenchent un train d'ondes électromagnétiques, qui vont commander à l'usine cet aliment, cette boisson, qui arrive quelques secondes plus tard, fumant ou glacé, par le conduit d'alimentation de sa cellule.

S'il a envie de faire l'amour, le même phénomène projette dans l'espace les ondes de son désir, qui y rencontrent les ondes semblables d'une femme tourmentée par le même besoin. Et sans se déranger, sans se connaître, sans effort, ils prennent ensemble leur plaisir.

Cela permet aux laids et aux vieilles de connaître des joies que les civilisations précédentes leur refusaient.

Nous avons fortement prolongé la vie humaine, mais pas encore trouvé le moyen de conserver à l'homme sa jeunesse. Et si nos jeunes gens et nos adolescentes se promènent nus, dans tout le rayonnement de leur beauté, les femmes à dix-huit ans et les hommes à vingt-cinq prennent l'ample vêtement qu'ils ne quitteront jamais plus, et derrière lequel leur visage et leur corps pourront vieillir et se rider sans offenser la pudeur. C'est à cet âge-là qu'on se marie, pour avoir, pendant dix ans, un enfant chaque année. Ensuite, l'amour télépathique est seul autorisé.

Malgré les spectacles que le cinéma total lui fournit à domicile, spectacles en relief et en couleurs, odorants et sensoriels, d'une infinie variété et d'un choix sans cesse renouvelé, malgré la bibliothèque électrique qui lui permet de faire dérouler, sur son écran de poche ou d'appartement, le texte de tous les livres du monde, malgré la télévision qui lui permet de transporter son regard dans tout l'univers sans bouger de chez lui, l'homme moderne s'ennuie. Une secrète nostalgie le ronge. Certains penseurs prétendent qu'il regrette le temps où, écrasé par l'esclavage du travail, il subissait en outre la maladie, les guerres, les drames passionnels, l'angoisse du lendemain, et l'humiliation de l'ignorance. Le temps où il avait besoin de lutter pour vivre, de se déplacer pour voir le monde, de bouger pour faire l'amour...

On a heureusement mis au point, pour les hommes atteints de ce spleen, le sommeil prolongé. Beaucoup de citoyens en profitent. En vérité, presque toute la population de la Terre, n'ayant rien à faire, dort trente jours par mois. Pendant ce sommeil, le corps humain baigne dans des ondes qui le nourrissent et détruisent les toxines. Les mêmes ondes empêchent la formation des rêves. Notre sommeil est vraiment un repos complet. Personnellement, je n'y ai pas souvent recours. Je me passionne pour les voyages. Grâce à mes cent vingt grammes de puissance, je possède un appareil explorateur qui n'a pratiquement pas d'autres limites que celles du temps. Je passe de longues heures devant son écran. Il transporte mon regard partout où je le désire, sur la Terre et hors d'elle, sur les planètes de notre système solaire et hors de lui. J'ai peu à peu exploré tout ce qui était à la portée de mes ondes. Je vais recevoir dans trois semaines une émission envoyée par moi il y a quarante ans vers une planète d'un système solaire situé à vingt années-lumière de notre globe. C'est-à-dire que les ondes émises par mon appareil, voyageant à la vitesse de 300 000 km à la seconde, ont mis vingt ans pour parvenir à leur but, et sont en voyage-retour depuis vingt ans pour me rapporter l'image de ce qu'elles ont vu. J'en enregistrerai un film, et en donnerai une copie à l'Institut Central des Recherches qui prépare soigneusement, méticuleusement, la

conquête de l'Univers par l'homme. Au rythme de dix naissances par couple, et la mortalité étant pratiquement nulle avant l'âge de trois cents ans, l'humanité se multiplie prodigieusement. Il y a longtemps que la Terre ne lui suffit plus. Nous avons d'abord conquis la Lune, puis Mars et Vénus, les deux planètes les plus proches de la nôtre. C'est sans doute là la plus prodigieuse conséquence de la découverte de la désintégration atomique. Elle a enfin donné à l'homme une source d'énergie assez puissante pour lui permettre de s'arracher à l'horrible pesanteur qui, depuis le commencement de la création, le tenait englué à la Terre. Nous ne sommes plus, aujourd'hui, fixés à ce grain de sable. Nous avons réchauffé la Lune. Nous lui avons créé une atmosphère, nous avons nivelé ses monts et comblé ses abîmes. Et nous l'habitons. Pour Mars et Vénus, nous avons dû d'abord détruire, avant d'y aborder, la faune et la flore indigènes, puis, par projection de forces dirigées, modifier leur vitesse de rotation pour créer à leur surface une pesanteur identique à celle qui règne sur notre globe. Enfin nous nous y sommes installés, après avoir réglé leur température et leur atmosphère. Tout cela s'est fait sans peine. Quelques hommes et de merveilleuses machines ont exécuté ces travaux. C'était jeu d'enfant. D'innombrables véhicules interplanétaires sillonnent l'éther. Bientôt tout le système solaire accueillera l'homme, et deviendra à son tour trop petit. Alors nos petits-enfants s'en iront vers des soleils voisins. La créature de Dieu, partie de ce grain de poussière dans l'univers, conquerra l'espace infini. Sa puissance ne connaît plus de limites. Et si, dans des milliards de siècles, le ciel vient à manquer de terres pour le peuple des hommes, ceux-ci seront en mesure de créer de nouveaux habitats. En effet, si nos ancêtres ont trouvé le moyen de transformer la matière en énergie, nous sommes sur le point, nous, de transformer l'énergie en matière, et nos lointains descendants, héritiers de notre prodigieuse science, recommençant l'oeuvre de Dieu, pourront faire sortir du néant les mondes dont ils auront besoin.

Mille ans plus tard

Stupéfaction ! Un affreux message vient de tirer les hommes de la Terre du doux sommeil dans lequel ils étaient plongés depuis dix ans. La colonie humaine de la planète Pluton vient de se déclarer indépendante, et se révolte contre les lois de l'humanité. Toutes les communications interplanétaires sont interrompues. Les hommes de Pluton, sous la conduite d'un chef chevelu nommé Orphée, prétendent se retrancher de la course de l'humanité vers le progrès. Orphée dit que nous avons assez regardé en avant, et qu'il veut regarder en arrière, qu'il renonce à la civilisation et à son mortel ennui, et qu'il veut recommencer à transpirer et à semer du blé !

Abomination ! Cet homme a entraîné dans sa folie les six cents milliards d'hommes qui peuplent sa planète. Il dit que si on ne lui laisse pas vivre la vie qu'il lui plaît, Pluton conquerra sa liberté par la guerre.

Tous les hommes de la Terre ont été immédiatement mobilisés sur place. Ils devront fournir chaque jour dix minutes de travail.

Nouveau message. La folie s'étend. La Lune se solidarise avec Pluton, ainsi que Mars et Uranus. Mais Saturne, Vénus et Jupiter sont avec nous. Nos usines de surface fabriquent en toute hâte des armes éclairs. Nous devons d'abord parer au danger immédiat, détruire ce cancer attaché à notre flanc : la Lune. Les hommes de tout le système solaire sont mobilisés. D'énormes fusées à désintégration sont braquées vers les planètes ennemies. Mais tout espoir n'est pas perdu. On négocie. Ce n'est pas encore la guerre...

C'en est fait. La guerre a éclaté. Par mesure de défense, nous avons attaqué les premiers. Mais nos fusées ne sont pas parvenues jusqu'à la Lune. Le système lunaire de défense par ondes les a fait exploser dans Véther, à une distance où elles n'étaient pas dangereuses. La Lune a aussitôt répliqué ; nous nous sommes défendus de la même façon. Une étrange exaltation me saisit, un adorable émoi trouble mon cœur dont je n'avais jamais senti les battements : j'ai peur et j'ai envie de vaincre. Je tremble et je hais. Je suis un homme.

Tous nos appareils personnels de source d'énergie doivent être branchés vingt heures par jour sur le grand collecteur, pour fournir aux usines de guerre le surcroît de puissance dont elles ont besoin. Pendant ces vingt heures, nous sommes privés de tout, notre univers personnel est entièrement arrêté, aucun de nos appareils ménagers ne fonctionne.

À partir de demain, les usines de nourriture ne fabriqueront plus qu'un plat unique, qui sera distribué à heure fixe. Nous acceptons héroïquement ces restrictions. C'est pour la victoire ! Vive la Terre !

Le conflit est devenu général. Pendant les courtes heures où je peux disposer de mon appareil de télévision, je parcours des yeux l'éther qui offre l'étrange spectacle de l'explosion des fusées. Aucune n'a encore atteint son but. Elles éclatent en course, dès qu'elles se heurtent aux ondes. Dans le noir du vide infini, elles font naître des constellations fugitives et multicolores. C'est un merveilleux ballet de lumière et de couleurs. Mais patience ! Nous mettons au point une fusée contre laquelle aucune défense ne pourra rien. La Lune et ses alliés infernaux en feront bientôt la connaissance.

Horreur ! Horreur ! Horreur ! Pluton nous a devancés ! Orphée ricanant et triomphant vient de nous annoncer qu'il avait envoyé vers la Terre une fusée chargée de cent millions de tonnes de matière désintégrable, et munie d'un dispositif qui percera toutes les défenses. S'il a dit vrai, la Terre entière va sauter. La Lune disparaîtra du même coup, mais ce sera pour nous une mince satisfaction. Quant à Orphée, il se moque bien de son alliée !

La Lune, en apprenant le départ de la fusée qui lui sera fatale, comme à nous, a renversé son alliance et est passée dans notre camp. Cela ne change pas grand-chose à l'affaire. Heureusement, nous avons su riposter autrement. Par une prodigieuse concentration de toute la puissance de la Terre, nous avons pu, sinon arrêter la fusée de Pluton ou la faire exploser, du moins la dévier de sa route. Elle est entrée dans la force d'attraction du Soleil et se dirige implacablement vers lui. Dans les minutes qui vont suivre, le sort du monde va se jouer. Ou bien le Soleil absorbera la fusée comme une simple étincelle, ou bien l'engin va provoquer l'explosion totale de notre astre central. Dans cette seconde hypothèse, c'est le système solaire entier qui sautera, comme un simple atome, et fera sauter les systèmes solaires voisins, par désintégration en chaîne. C'est l'univers entier ! c'est l'infini ! c'est Dieu lui-même ! qui sont menacés de disparaître en une épouvantable, inimaginable flamme. C'est l'homme qui l'aura voulu. J'ai peur. Je suis fier d'être un homme.

Les bêtes

VII - Elle

Je pris place sur le siège du remonte-pente. Il était enfer, en forme de coquille, peint en bleu pâle, avec des trous à travers lesquels ce qu'on voyait était rouge. Il était suspendu à quatre chaînes. Quand je fus assis, je sentis par les trous la chaleur des flammes.

Il s'éleva à la verticale, lentement, dans la cage d'escalier. Je vis défiler sur ma droite les marches de bois usées par les chaussures des élèves du collège depuis trois cents ans. Quand nous fûmes au dernier étage, dans un bruit de poulies et de ferraille, mon siège fit un crochet et se mit à se déplacer à l'horizontale. La porte du dortoir s'ouvrit et il y entra. Le dortoir occupait toute la longueur de l'étage. D'un côté, on voyait par ses fenêtres le porche d'entrée de l'église, et de l'autre côté l'arrière de l'église avec l'urinoir de tôle entre deux arcs-boutants. Je connaissais bien le porche et l'urinoir, et je savais qu'il n'y avait pas d'autre église à proximité. Pour qu'on pût la voir à la fois des deux côtés du dortoir, elle était obligée de faire le tour du monde.

À la place des lits se dressaient deux rangées de longues tables sur des tréteaux, avec une femme derrière chacune. Sur toutes les tables, elles repassaient du linge blanc. Elles étaient vêtues comme dans les tableaux anciens, avec d'amples jupes brunes et des bonnets blancs. Il y en avait des grosses et des maigres. Elles avaient toutes quarante ans. Elles travaillaient sans s'arrêter, sans lever la tête, sans se parler, sans faire aucun bruit. Je passais lentement entre les deux rangées de tables, à mi-hauteur du plafond. J'entendais au-dehors le bruit de la pluie, qui était comme celui de mille pattes d'oiseaux. Les femmes ne me virent pas. Arrivé au bout du dortoir, le siège entra dans les lavabos, les traversa, et commença à descendre par l'escalier des appartements du principal. Il dépassa le rez-de-chaussée, et quand il eut atteint la cave il s'arrêta. Je sentais à travers ses trous le froid de la mer. Je me tenais à deux mains aux chaînes auxquelles il était suspendu. J'avais derrière moi une vague lumière et devant moi l'obscurité entière. Je savais qu'Elle était là et qu'Elle emplissait la cave comme un fruit emplit sa peau. Je ne connaissais pas sa forme, ni son visage, mais je savais que son visage était aussi grand qu'elle-même, et que la cave s'étendait sous tout le bâtiment et ensuite sous l'église, et qu'il y avait peut-être une porte à l'autre extrémité. Elle me parla, et sans entendre sa voix je la compris et la reconnus. Elle me dit :

— Viens... Je suis la fleur, je suis la marguerite, je suis le soir et le matin, je suis la feuille et la fontaine, je suis la pluie et le jardin, je suis douce comme la brume, je suis chaude comme ta bouche, je suis celle d'où tu viens,

je suis celle que tu es, tu n'as jamais aimé que moi...

Alors le siège se remit en mouvement, avec lenteur. Il ne faisait aucun bruit. La vague lumière derrière moi s'estompa et disparut, et je fus dans le noir, avec la même profondeur de noir dans les quatre directions. Et je sus que dans un instant j'allais entrer dans Son visage. J'entrais déjà dans Son odeur. Elle sentait le miel d'abeille, et le champignon des prés, au soleil, dans la rosée du matin.